DE LA

MÉDECINE NATURELLE

CHEZ

LES ANCIENS ET LES MODERNES

CONSIDÉRÉE SURTOUT AU POINT DE VUE DE LA THÉRAPEUTIQUE

PAR

FERDINAND CAUNIÈRE

Tout mal a son remède au sein de la nature,
Nous n'avons qu'à chercher....

LA FONTAINE.

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE ÉDITEUR

Palais-Royal, galerie d'Orléans, 17 et 19

CHEZ L'AUTEUR

Château de l'Étoile, avenue de la Porte-Maillot, 81, Passy-Paris

1865

LIBRAIRIE MÉDICALE
CH. BOULANGÉ
11, R. de l'Ancienne Comédie PARIS

A. 1. 2

22101533337

48. F. 2 26804

hommage de l'auteur.

f. cannière.

LIBRAIRIE MÉDICALE
CH. BOULANGE
11 R. de l'Ancienne Comédie PARIS

A. 27211. 2

48. F. 2 26804

DE LA

MÉDECINE NATURELLE

CHEZ

LES ANCIENS ET LES MODERNES

47/18

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MON CHER COUSIN

SAINT-ROCH VEÏSSY

MAITRE DE FORGES ET NOTAIRE

Téchouïé (Lot)

Nos lecteurs savent que, dès le début, nous avons humblement soumis notre méthode au jugement de l'Académie des sciences. Pour mieux mériter son approbation, nous sollicitâmes, par son puissant intermédiaire, l'expérimentation dans les hôpitaux.

Alors et depuis, nous avons trouvé, auprès de ce corps savant, une bienveillance et une sympathie dont nous sommes très-honoré et reconnaissant.

En 1861, l'Académie nomma une commission composée de médecins illustres (MM. Rayer, Andral et Velpeau), avec mission de se livrer à une appréciation consciencieuse et approfondie de notre méthode et de faire un rapport circonstancié sur sa

valeur pratique et sur l'opportunité de son admission dans les hôpitaux, à titre d'essai.

Moins empressée que l'Académie et peut-être moins bienveillante, la commission nous a répondu, chaque fois que nous avons sollicité son rapport, qu'elle croyait devoir attendre, pour se prononcer, des épreuves longues et répétées, subies en dehors de toute action officielle. C'était nous engager à faire appel à l'opinion publique. Nous le faisons en publiant ce livre, et nous tenant à la disposition de ceux auxquels nous aurons inspiré la confiance que nous croyons mériter.

Mais c'est aux malades que nous nous adressons plus particulièrement. Nous comptons d'autant plus sur leur concours que nous sommes ici, nous osons le dire, le représentant de leurs plus chers intérêts.

DE LA

MÉDECINE NATURELLE

CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES.

CHAPITRE Ier

HISTOIRE RAPIDE DE LA MÉDECINE NATURELLE

---

§ 1

MÉDECINE NATURELLE CHEZ LES ANCIENS

Dès son apparition sur la terre, l'homme, frappé des accidents et des maladies qui lui apportaient la douleur et menaçaient sa vie, dut chercher à en connaître les causes pour les prévenir, à en observer les effets pour les conjurer; à étudier tout ce qui pouvait le guérir ou le soulager.

L'origine de la médecine doit donc remonter aux temps les plus reculés, et nous échapper au milieu des ténèbres qui enveloppent les premiers âges du monde. Elle a dû naître dans l'Inde, berceau des sciences et de la civilisation : c'est là du moins que nous en apercevons les premières traces.

En Égypte, les maladies étaient considérées comme des signes de la colère des dieux, et les seuls médecins étaient les prêtres chargés de les apaiser.

Dans le but de conserver leur prestige et leur influence sur les hommes qui les entouraient, ils cachaient sous un langage allégorique les médicaments dont ils faisaient usage. Le lierre était la plante d'Osiris, la verveine les larmes d'Isis, le safran le sang d'Hercule, etc.

Il est résulté de cet égoïsme hiératique,

et surtout de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, que les secrets les plus précieux de l'art antique de guérir ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Nous savons seulement, par Hérodote et Plutarque, que ces prêtres étaient honorés à l'égal des rois, et que leur science y contribuait autant que leur caractère religieux.

Chez les Israélites aussi les catastrophes et les fléaux épidémiques étaient regardés comme une punition du Tout-Puissant ; et pendant longtemps les enfants d'Abraham se bornèrent à faire des sacrifices commandés par la crainte ou la reconnaissance.

Après la sortie d'Égypte, Moïse, le merveilleux libérateur des Hébreux, dont la science surpassait celle des plus fameux

magiciens des Pharaons, donna au peuple hébreu de nombreux principes d'hygiène et de médecine dont la famille d'Aaron resta dépositaire.

Depuis cette époque lointaine, les Israélites n'offrent rien d'intéressant au point de vue de l'art de guérir ; quelques passages de leur histoire nous apprennent cependant que la botanique était en grand honneur parmi eux : Salomon, par exemple, se vantait de connaître toutes les plantes, depuis la plus modeste, l'hysope, jusqu'à l'arbre le plus élevé, le cèdre du Liban.

Vers l'époque où les fils de Jacob passèrent en Égypte, des peuplades errantes, émigrant de l'Asie Mineure, de la Phénicie et de l'Égypte, s'établirent en Grèce, où elles apportèrent les mœurs et les connaissances de leurs patries diverses.

Les chefs, remarquables par leur courage et leur sagesse, les instruisaient dans l'art de cultiver la terre, les conduisaient au combat, et guérissaient leurs maladies et leurs blessures.

Au nombre de ces héros médecins nous citerons : Orphée, le fondateur des mystères d'Éleusis;

Mélampe, qui acquit une très-grande célébrité par la guérison des trois filles de Prétus, roi des Argiens. Les poëtes historiens prétendent qu'il parvint à les guérir de la lèpre et de la folie par des bains, un exercice excessif et des boissons faites avec des plantes dont il connaissait les vertus.

Pæon, gratifié par Homère du titre de médecin des dieux ;

Apollon, adoré comme le dieu de la médecine;

Le centaure Chiron, médecin d'Hercule et gouverneur d'Achille ;

Esculape, qui partageait avec Apollon le titre de dieu de la médecine ;

Après Esculape, le fameux Machaon, son fils : il guérit Ménélas au siége de Troie et mérita qu'Homère l'immortalisât dans le XIe livre de l'*Iliade*.

Ces hommes bienfaisants, placés au rang des dieux par la reconnaissance des peuples, ne tardèrent pas à avoir des temples.

Les malades et les blessés s'y rendaient en foule avec des offrandes pour obtenir leur guérison.

Esculape avait les siens dans le Péloponèse, la Thessalie et la Phocide. Ses temples d'Épidaure, de Cnide et de Cos ont été les plus célèbres.

Apollon était particulièrement honoré

dans le temple de Delphes, le plus riche et le plus fréquenté de tous.

C'étaient des sanctuaires vénérés, qu'aucun mortel n'osait aborder avant d'avoir été purifié ; la piété des peuples et des rois les peuplait de statues admirables, couvertes d'or et de pierres précieuses ; les prêtres marchaient sur la pourpre, etc., etc.

On y voyait tout ce que l'art a de plus noble et de plus digne des dieux ; aussi, selon l'expression de Sophocle, *ces temples semblaient avoir été leurs demeures lorsqu'ils vivaient sur terre.*

Ils s'élevaient au sein des contrées les plus salubres, les plus riantes, les plus fertiles ; loin des exhalaisons nuisibles, environnés de forêts et entourés de magnifiques jardins.

Il y avait toujours dans leur intérieur

des sources d'une eau pure et bienfaisante.

Tout prouve que les prêtres-médecins qui desservaient ces temples cherchaient à opérer leurs cures par de puissants moyens d'hygiène.

Les purifications, les chants, les bains, les frictions, les promenades, une alimentation réglée, l'usage des vins sacrés, et les sucs des viandes de victimes choisies, faisaient partie essentielle du traitement béni des dieux.

Les peuples vivaient dans la conviction profonde que les prêtres de Delphes, d'Épidaure et de Cos avaient le pouvoir de rendre aux victimes de l'âge et des passions la santé et la beauté ; aux vieillards l'énergie de l'âge mûr ou même de la jeunesse ; aux femmes stériles la fécondité, etc.

Les riches et voluptueux satrapes dédaignaient leurs mages ; ils venaient en Grèce interroger ces oracles tant vantés, et les patriciens énervés de Rome la luxurieuse accouraient en foule pour effacer les traces de leurs orgies insensées.

Après la guérison, tous allaient remercier le dieu invoqué et lui porter, en offrande, un objet précieux à l'usage du temple ou des prêtres.

Beaucoup de malades déposaient une image en or, en argent ou en ivoire, de la partie du corps dont ils avaient souffert, ou suspendaient aux colonnes du temple le tableau descriptif de leurs maladies.

De nombreux auteurs nous apprennent que les ouvrages d'Hippocrate ont été composés, en grande partie, avec les tables

votives conservées dans les temples de Cos, de Cnide et de Delphes.

Le musée des Antiques possède plusieurs de ces tables, trouvées à Rome sur l'emplacement d'un temple d'Esculape.

L'inscription est latine, écrite en lettres grecques.

Voici la traduction de l'une d'elles :

« Ces derniers jours, un certain Caïus, aveugle, vint consulter l'oracle ; le dieu lui a répondu : — Rends-toi à l'autel sacré pour y faire tes adorations ; prends le sang d'un jeune coq blanc, mêle-le avec du miel et fais un collyre dont tu oindras tes yeux pendant trois jours.

« Il le fit et recouvra la vue.

« Il s'en retourna en rendant publiquement grâces au dieu.

« Julien rendait le sang par la bouche

en grande abondance et paraissait perdu sans ressource.

« L'oracle lui commanda de prendre sur l'autel des bourgeons de pins, de les pulvériser et d'en manger avec du miel pendant trois jours.

« Il le fit et fut guéri.

« Ceci sous le règne de notre auguste empereur Antonin. »

Tant que dura la république, les Romains cultivèrent très-peu les sciences et les arts ; aussi, pendant longtemps, les Grecs et les Étrusques gardèrent-ils le monopole de la médecine à Rome.

Leur coutume la plus usitée pour apaiser le courroux du ciel consistait à interroger les livres que la sibylle de Cumes avait cédés à Tarquin.

Plus tard ils élevèrent des temples à

différents dieux qu'ils dotaient du pouvoir de rendre la santé.

Esculape, la *dea salus* et la *dea febris* étaient révérés sur le mont Palatin.

Il est incontestable que la science aujourd'hui avance d'Occident en Orient, mais pendant de longs siècles elle avait marché en sens inverse, et il nous serait fort utile, à divers points de vue, d'explorer les sources premières.

Ainsi, par exemple, nous regardons la vaccine comme une découverte très-moderne, et cependant elle remonte jusqu'aux savants hindous.

Dans un passage du *Sactaya-Grant ham*, livre sacré attribué à Dhanwantari, et où cet auteur décrit neuf espèces de varioles, on lit textuellement cette phrase :

« Prenez du fluide des pustules du pis d'une vache, ou bien du bras, entre l'épaule et le coude, d'un être humain ; recueillez-le sur la pointe d'une lancette et introduisez-le dans le bras au même endroit, en mêlant le fluide avec le sang ; la fièvre de variole (Bhadvie-boé) sera produite.

« Cette maladie sera alors douce comme la vache qui en porte le germe et n'exigera pas de remède (1). »

Si cet ouvrage avait pénétré en Occident, la vaccine y aurait été pratiquée mille à douze cents ans plus tôt.

Au sein d'une civilisation aussi avancée que celle de l'Inde, chez un peuple qui unissait les merveilles des arts aux raffine-

(1) *Trad. historical on India.* SPENCER, London, 1814, in-4°, p. 148 et suiv.

ments de la littérature, la médecine ne pouvait point ne pas être cultivée. Aussi ne doutons-nous pas que lorsque le percement de l'isthme de Suez nous aura rapprochés de l'extrême Orient, que, par suite, les recherches seront faciles et plus générales, la science européenne sera à la fois éblouie et humiliée.

Déjà, depuis une vingtaine d'années, l'idiome sanscrit commence à se répandre, et quelques savants, notamment des savants anglais, ont fait connaître par des traductions ou des extraits plusieurs traités de médecine écrits dans cette langue antique et sacrée, et dont on ne soupçonnait pas l'importance (1).

Mais, jusqu'à présent, rien n'a encore

(1) *Materia medica of Indica*. Dr Ainslie.

été sérieusement approfondi, et l'on peut dire que les richesses médicales des Indiens sont absolument inconnues.

La médecine, dans l'Inde, n'est pas restée inférieure à la littérature et à la philosophie, d'autant plus qu'on attribue à Brahma lui-même *l'Ajur-Véda*, livre sacré relatif à l'art de guérir, et que ses prêtres ont tenu à grand honneur de marcher sur ses traces.

Charaka, Dhanwantari et Surusta, brahmes-médecins, samaritains, ont écrit des ouvrages qui existent encore et qui sont religieusement conservés dans certaines pagodes. Tippoé, Bhawari et beaucoup d'autres ont aussi laissé de nombreux traités de médecine et des sciences accessoires (1).

---

(1) Dr Wilson, professeur de sanscrit à l'université d'Oxford.

Ajoutons que les magiciens et les jongleurs, allant de village en village débiter leurs drogues et leurs mensonges, formaient une caste à part, très-distincte de celle des vrais savants, ou samanéens.

A quelle époque remontent les œuvres que nous venons de citer ? Ce problème est difficile à résoudre, parce que les Indiens n'ont pas de livres historiques, et que la chronologie n'existe pas chez eux d'une manière certaine.

Un commentaire de l'ouvrage de Surusta, fait par un brahme cachemirien nommé Ubhatta, date très-probablement du XIIe siècle.

Cet ouvrage est divisé en six parties : le Sutra st hana, ou considérations sur la nature humaine ; le Nidana st hana, section des symptômes ; le Sarrisa st hana, anatomie ;

le Kalpa st hana, antidotes; le Chikitsa st hana, traitement des maladies, et l'Uttara st hana, section supplémentaire consacrée à la médecine des yeux, des oreilles et des organes de la génération (1).

A Paris il existe à la bibliothèque Impériale un ouvrage en trois volumes in-folio, dont la traduction serait un grand service à rendre à l'humanité. C'est une sorte d'encyclopédie médicale traduite du sanscrit en persan, vers l'an 1645 de notre ère, par ordre de Dara-Chékoul, philosophe et protecteur des sciences, qui porte pour titre : *Hâdjâl-Chékougi*.

Strabon nous apprend que dans l'Inde la

(1) Correspondance médicale d'un samanéen avec sir Johnson, médecin de la Compagnie des Indes. *The lancett*, 1835.

population était partagée en plusieurs castes. Celle des brames comprenait les savants et les médecins.

Ils observaient la plus grande sobriété et s'attiraient ainsi le respect du peuple. Leur vie s'écoulait dans la contemplation ; ils méditaient sans cesse sur les causes des phénomènes de la nature.

Ils attribuaient aux vers et à l'altération des humeurs presque toutes les maladies.

Leur premier principe consistait à calmer, par des conseils pleins de sagesse, les passions des sens, pour que le physique cessât de trop presser sur le moral. Ils insinuaient que la sobriété et l'abstinence faisaient participer aux émanations des bons génies, conservateurs de la vie de l'homme.

Leur science botanique était remarquable

par son étendue et sa profondeur; on se l'explique facilement par une de leurs lois, portant défense à tous ceux qui découvriraient un poison de le faire connaître sans présenter en même temps son antidote.

Ceux qui obtenaient ce double résultat étaient comblés d'honneurs.

En résumé : jusqu'à la cinquantième Olympiade, c'est-à-dire jusqu'à l'an 576 avant Jésus-Christ, la médecine ne fut guère pratiquée que dans les temples. Plus tard on essaya d'enlever cette prérogative aux prêtres; quelques hommes, notamment les Asclépiades, qui eurent la force d'avouer qu'ils guérissaient les malades par des moyens naturels, dégagèrent peu à peu la médecine des mystérieuses pratiques imaginées par l'orgueil et la cupidité des prêtres des idoles.

Enfin arriva Hippocrate.

Ce grand homme, disciple et ami des plus grands philosophes, particulièrement de Démocrite, doué d'une pénétration merveilleuse, et qui résumait en lui le savoir et les observations faites par ses pères les Asclépiades durant quatre siècles, devint le créateur de la science médicale, en ce sens surtout qu'il la sépara définitivement des autres branches des connaissances humaines,

On croit, si l'on s'en rapporte à la trop prétentieuse inscription de la faculté de Montpellier, qu'il était natif de l'île de Cos : *Olim*, *Coüs*, *Nunc*, *Monspelliensis*, *Hippocrates*.

Plus empirique que théoricien, et convaincu que la médecine était une science de tâtonnements et d'expérience, il ne hasarda

aucune conclusion qui ne fût déduite d'un grand nombre de faits.

Il voulait qu'on observât et qu'on imitât la nature, qu'il nomme souvent le premier des médecins.

Il considérait le régime comme l'un des grands agents de guérison, et réglait, avec le plus grand soin, l'usage du lait, du vin, de la nourriture, des bains, etc.

Malheureusement sa doctrine, logique, naturelle, bienfaisante, digne sœur de la douce philosophie des Socrate, ne se soutint que fort peu de temps dans sa pureté native; elle fut bientôt noyée dans les flots des disputes sophistiques de disciples indignes de leur maître. Ce fut tour à tour le règne des pneumatiques, des méthodiques, des épisynthétiques, des éclectiques; mais restons à l'entrée du

dédale infranchissable d'une dialectique stérile.

Au rang des dignes successeurs d'Hippocrate nous voyons :

Aristote, dont la mémoire s'est perpétuée par ses grandes découvertes en histoire naturelle et son génie philosophique;

Acron d'Agrigente, chef d'une secte à jamais célèbre, qui repoussait les théories et ne voulait accepter comme règle que les conséquences naturelles de faits concluants et certains; savant et philosophe, par la méthode qu'il suivait dans ses investigations et son zèle dans la recherche de la vérité, il se fit gloire d'être empirique et ne se laissa jamais entraîner par des idées préconçues.

Ceux qui, de nos jours, font de l'empirisme une injure oublient qu'il a été le dra-

peau des observateurs patients qui ont jeté les fondements de l'art de guérir; qu'il est la base de la médecine, science, avant tout, d'observation et d'expérience.

L'*empirisme*, a dit M. le docteur Trousseau dans une séance de l'Académie, *est l'arche sainte de la médecine, à laquelle nous devons bien nous garder de toucher*.

Praxagoras, qui a la gloire d'avoir distingué les veines des artères;

Philinus et Sérapion, qui revinrent franchement aux doctrines d'Hippocrate;

Thémison, père de la secte des méthodistes;

Celse, écrivain bien plus que praticien, mais écrivain clair et savant;

Athénée, chef de l'école éclectico-pneumatique;

Galien, médecin de Marc-Aurèle, d'une

immense érudition, mais sans originalité; praticien habile, dont tous les efforts tendirent à faire revivre la tradition hippocratique pure.

---

§ 2

DE LA MÉDECINE NATURELLE AU MOYEN AGE

Néron avait donné à son médecin Andromachus le titre d'archiatre, c'est-à-dire médecin du palais, avec mission de soigner sa personne, ses courtisans et ses esclaves.

Ce médecin grand seigneur se faisait aider par de jeunes confrères, dont il était le professeur et le chef. Le corps des médecins fut ainsi organisé en une sorte d'académie (*Schola medicorum*) dont les

séances se tenaient dans le temple de la Paix.

A l'exemple de Néron, les empereurs qui lui succédèrent eurent leur archiatre.

Vers l'époque que nous atteignons (170 de notre ère) le christianisme semait dans le monde entier ses belles maximes de civilisation et de charité, et voulut que le peuple eût ses archiatres, *archiatri populares*, comme les Césars.

On organisa des hôpitaux pour les pauvres, et les médecins formèrent définitivement un corps ayant ses écoles publiques et ses formules de réception.

Les invasions des Barbares du Nord arrêtèrent malheureusement ces tendances civilisatrices, et pendant le trop long intervalle du IIIe au VIIIe siècle l'œil de l'historien ne voit plus que la barbarie

et une décadence profonde des sciences et des arts.

Alors apparaissent Sérapion ;

Rhazès, dont la faculté de Paris ne voulut prêter les ouvrages à Louis XI que sur un gage d'une valeur énorme ;

Abul Kassem, Avicenne, Averrhoës, les écoles de Bagdad et de Cordoue, dont les doctrines sont importées en France et en Europe par les croisés revenant de Palestine ;

L'école célèbre de Salerne, vouée tout entière à la médecine empirique d'Hippocrate et de Galien ; posant, avant tout, les règles d'une sage hygiène et de la sobriété en toutes choses, et dont l'aphorisme de prédilection était :

Pone gulæ metas et erit tibi longior ætas.

Brisseau ; André Vésale, médecin de

Charles-Quint, créateur de l'anatomie, mais qui ne sut pas échapper aux persécutions et aux tourments qui furent toujours le triste privilége des bienfaiteurs de l'humanité;

Dubois, qui soulève un coin du voile qui couvre encore le phénomène capital de la circulation du sang;

Le grand Ambroise Paré, l'honneur de la chirurgie française.

La miraculeuse restauration de cette brillante époque de la renaissance atteignit à la fois les sciences, les lettres et les arts.

Chassés par les conquêtes de Mahomet II, les Grecs apportèrent en Occident les ouvrages qui avaient autrefois illustré leur patrie; et, grâce au contact des savants qui, après la prise de Constantinople, s'empressèrent de fuir le despotisme et la barbarie

des Turcs, l'Occident, et surtout l'Italie, s'initièrent à la connaissance de la langue grecque. Les maîtres de l'art purent alors étudier la médecine antique dans ses propres sources; l'autorité d'Hippocrate resplendît de nouveau et ramena à l'observation de la nature les médecins égarés par les spéculations à perte de vue de l'école arabe.

---

§ 3

HISTOIRE DE LA MÉDECINE NATURELLE DANS LES TEMPS MODERNES

Parmi les hommes qui concoururent le plus efficacement à la résurrection de la médecine, nous trouvons, au premier rang, Alexandre Benedetti, qui, parfaitement versé dans la connaissance des anciens, écrivit sur les maladies, dans l'esprit des Grecs, en y ajoutant les résultats de sa propre observation ;

Leoniceno, qui, presque le premier, décrivit la syphilis;

Benivioni, ardent adversaire des systèmes de l'Orient.

Voici venir Paracelse, dont la réputation fut d'abord universelle, mais que sa vanité perdit.

Né à la fin du xve siècle, il descendait de la noble famille des Bombast de Hohenheim. Son père l'instruisit dans l'alchimie, l'astrologie et la médecine, des moines très-érudits l'initièrent à l'étude des autres sciences.

Il quitta bientôt la carrière de chirurgien militaire, dans laquelle il avait débuté, et visita diverses contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, à la recherche de nouveaux secrets, et pour mieux se familiariser, disait-il, avec les merveilles de la nature.

A trente-trois ans, il était l'objet de l'ad-

miration des peuples et le point de mire de la jalousie des médecins.

En 1526, lorsqu'il fut nommé professeur de physique et de chirurgie à l'université de Bâle, les élèves accoururent en foule au pied de sa chaire. Les souverains et les grands personnages de l'époque le consultèrent de loin sur leurs maladies ; son nom était entouré d'une auréole de gloire incomparable. Mais le vide profond de ses déclamations et aussi la dissolution de ses mœurs lui firent perdre à la fois son auditoire et ses malades.

Expulsé de sa chaire, il reprit son ancienne vie d'aventures et de voyages; et vint, quelques années après, terminer à Strasbourg une vie courte mais bruyante.

Novateur avant tout, et novateur par le désir ardent d'une popularité qui pût

l'enrichir, il professait les doctrines les plus étranges; suivant lui, tous les corps étaient doubles ou constitués par deux principes : l'un matériel, l'autre spirituel ou sidérique. Il expliquait toutes les fonctions de la vie par les lois mystiques de la Cabale ; établissant des rapports intimes entre les organes et les constellations , entre le soleil et le cœur, la lune et le cerveau, etc.

Nonobstant ses prétentions théoriques, Paracelse pratiquait et guérissait. Il inventa des méthodes de traitement et des remèdes ; mais, quoique ses succès aient tenu souvent du merveilleux, nous lui tenons rigueur de sa pratique téméraire. L'expérience a prouvé qu'avec ses moyens on tuait souvent, et qu'alors qu'on paraissait guérir, la maladie première faisait place à une autre plus terrible.

Les nombreux minéraux auxquels il eut recours : l'arsenic, le mercure, l'étain, le zinc, le cuivre, l'antimoine, etc., sont des poisons très-actifs, qui ont fait, ainsi que nous l'avons déjà dit, plus de victimes que les maladies auxquelles on les opposait.

Son initiative et ses succès apparents ont puissamment contribué à faire considérer les principes minéraux comme indispensables en médecine, au lieu de s'en tenir aux drogues végétales, qui ont tous les avantages des minéraux sans en posséder l'action désorganisatrice.

A nos yeux, Paracelse est le mauvais génie de la médecine.

Nous voici au XVIIe siècle, à l'époque des beaux travaux des Vigo, des Béranger, des Fallope; à celle de l'admirable découverte de la grande circulation par Harvey, des

vaisseaux chylifères par Aselli et du règne du fameux Sydenham, honoré du nom de second Hippocrate.

Aux XVIIIe et XIXe siècles nous voyons figurer Fourcroy, Sœmmering, Brown, Corvisart, Desault, Larrey, Reil, Pelletan, Dubois, Barthez, Cabanis, Dupuytren, qui fuyait habituellement les discussions de l'école pour se confiner dans sa célèbre clinique; Bichat, enlevé trop jeune à la science, immortel par son beau livre sur la vie et la mort; Pinel, esprit classique et judicieux; Broussais, dont l'éloquence railleuse renversa tous les systèmes de médecine, sans pouvoir les remplacer.

Il aurait eu besoin de se recueillir dans la solitude; loin des agitations du monde, son génie l'aurait probablement guidé vers la vérité.

La haute valeur scientifique de tous ces grands maîtres ne saurait être discutée, mais nous déplorons que leur génie, égaré par les doctrines et les systèmes, se soit éloigné des voies de la nature.

Nous dirons avec fierté pour la génération actuelle qu'un des caractères de notre époque est la recherche de la vérité. Ce retour rationnel et heureux, retardé pendant longtemps par les doctrines de Broussais, mérite d'être constaté.

---

§ 4

CONCLUSIONS

En écrivant ces quelques pages d'histoire médicale, nous avons voulu démontrer que le principe de la médecine naturelle, l'empirisme raisonné, est celui qui inspirait Hippocrate, et qu'il a toujours été le phare lumineux autour duquel sont venus se rallier les plus grands médecins de tous les temps.

Comme nous le disions dans une précé-

dente brochure, la médecine s'est égarée dans un dédale de systèmes qui ont enfanté la confusion et l'erreur en diminuant, dans une proportion énorme, les services qu'elle peut rendre à l'humanité comme science pratique.

A beaucoup d'égards, elle a fait d'incontestables progrès; l'histoire naturelle aidée de ses deux sœurs, la physique et la chimie, l'anatomie générale, l'anatomie comparée, la physiologie, les expériences et l'auscultation, l'ont éclairée d'une vive lumière et l'ont fait parvenir à un très-haut point d'élévation comme science théorique.

Mais, on l'a trop oublié, la médecine, en tant qu'elle est l'art de soigner les malades, est, avant tout, une science expérimentale. Elle ne doit demander à la théorie que l'explication des faits; elle doit toujours procéder

à posteriori, jamais *à priori;* c'est la théorie qui a inspiré toutes ces décevantes utopies tour à tour prônées et décriées par les oracles du temple médical.

Nous le disons avec tristesse, si l'on formait trois parts du fonds commun de la médecine, le *vrai,* le *douteux,* l'*inconnu*, la part la plus petite serait, à coup sûr, celle du vrai.

On peut même affirmer sans crainte que la thérapeutique irrationnelle actuellement en usage a plus empoisonné de malades qu'elle n'en a guéri.

Le mieux relatif que fait éprouver, au premier abord, l'emploi des préparations mercurielles, arsenicales, de cuivre, d'antimoine, de plomb, etc., est toujours un soulagement perfide qui est trop chèrement payé par les germes homicides que ces poi-

sons laissent dans l'organisme, et qui, avec le temps, feront naître des maladies souvent incurables.

Les traités les plus estimés de matière médicale sont des tissus d'erreurs; ouvrez-les, et vous verrez, par exemple, que tout *simple* doué d'une amertume plus ou moins grande possède par cela même une vertu plus ou moins tonique, plus ou moins apte à surexciter l'énergie vitale; et cependant la fève de saint Ignace, l'angusture fausse, la coloquinte, trois amers par excellence, ont pour effet infaillible : le premier, d'affaiblir le système nerveux jusqu'à l'évanouissement; le second, d'amener une atonie générale, des nausées, des convulsions tétaniques; le troisième, de causer une violente irritation des intestins, des frissons, une lassitude ex-

trême, symptômes évidents non d'une excitation tonique et vitale, mais d'une débilitation mortelle.

Quand l'action des médicaments les plus exaltés n'est pas seulement négative, ce qui n'est qu'un demi-mal, elle est cruelle ou toxique.

Les moxas sont suivis de traces de brûlures ineffaçables ; les vésicatoires empoisonnent quelquefois, lorsque l'ampoule vient à crever et que des débris de cantharides entrent en contact immédiat avec la chair dénudée ; et, ce qui est le moindre inconvénient, les plaies que font leurs éléments essentiels s'envenimant souvent deviennent très-difficiles à guérir.

Comment pourrait-on trouver mauvais que nous protestions avec énergie contre ces

remèdes incertains ou nuisibles, quand l'étude et l'expérience révèlent chaque jour leur inutilité ou leur cruauté.

Les principes minéraux, dont le caractère fondamental est la stabilité de la combinaison qui les constitue, persistent dans l'économie et amènent une désorganisation lente mais sûre ; aucun d'eux ne disparaît complétement, même quand la maladie a cessé ses ravages ; tous les organes, les os, l'encéphale, le sang veineux, le sang artériel, etc., en conservent des traces et subissent leur action délétère.

Toujours l'analyse chimique fera retrouver le médicament-poison que le médecin a eu l'imprudence de prescrire.

Des hommes que l'on croit très-savants vont jusqu'à affirmer qu'un poison détruit l'autre, et, partant de ce principe, ils trans-

forment en ustensile de chimie les viscères du pauvre malade.

Autant nous sommes disposé à reconnaître l'utilité de la chimie en général, autant nous contestons ses avantages en médecine pratique ; l'estomac ne peut être assimilé à la cornue d'un fourneau à reverbère.

CHAPITRE II

DE L'ILE DE MADAGASCAR ET DE LA MÉDECINE NATURELLE CHEZ LES MALGACHES

---

§ 1

DE LA MÉDECINE MALGACHE EN GÉNÉRAL.

Voyons maintenant comment agissent les substances végétales, exclusivement employées dans la thérapeutique indo-malgache.

Elles procèdent par soustraction, c'est-à-dire qu'elles ne restent dans l'économie que le temps nécessaire pour en extraire la

cause morbifique. Si parfois elles ébranlent ou blessent certains centres vitaux, au dépens de l'équilibre général, ce n'est que très-passagèrement, car aussitôt que l'élimination est faite, les effets des éléments dangereux qu'il s'agissait de détruire et le remède végétal lui-même étant annulés, l'organisme entier rentre dans l'ordre.

Si nous voulons résumer maintenant les moyens curatifs mis en usage par les Malgaches, nous pourrons le faire en trois mots: *calmer*, *purifier*, *fortifier*.

Autant leurs remèdes sont doux et inoffensifs pour le malade, autant ils sont efficaces et énergiques contre la cause du mal.

Dans toutes les affections, même les plus graves, le soulagement est immédiat et la guérison presque toujours spontanée.

Les Malgaches attaquent les maladies

avec une certaine méthode qui leur est propre, ils en font, pour ainsi dire, le siége en règle ; ils les combattent d'une manière générale et locale, avec une tactique particulière, et ils finissent toujours par les vaincre.

Ne répandant jamais une goutte de sang, ne faisant aucune blessure à la peau, ils ne sauraient rien comprendre à ces médications qui ajoutent au mal une souffrance nouvelle.

Les saignées, les sangsues, les vésicatoires, les cautérisations plus ou moins cruelles, plus ou moins dangereuses, seraient pour eux, s'ils les connaissaient, un objet d'horreur.

Cette pratique barbare, qui caractérise nos systèmes d'Europe les plus en vogue, est remplacée à Madagascar par des remèdes simples, commodes, et qui produisent

rapidement les effets voulus de dégagement, de circulation générale, d'équilibre dans les fonctions, but unique et grand de toute médication.

La médecine et les sciences accessoires sont pleinement entrées dans les mœurs et les habitudes des Malgaches, et, sous ce rapport, on ne pourrait leur rien comparer. Tout chez eux se fait avec la science et par la science; les preuves juridiques, les exécutions criminelles, les assassinats, etc., tout se prépare, s'exécute avec et par la science des simples, et la médecine alors prend des proportions extraordinaires.

Leur thérapeutique, malgré qu'elle rejette d'une manière absolue l'emploi des minéraux, est d'une richesse extrême en matières premières. Ses combinaisons sont si savantes, si nombreuses et si variées, qu'elles exigent

une étude approfondie de la botanique et les connaissances les plus étendues en chimie végétale.

Leur méthode est logique, simple et vraie, parce qu'elle fait une application raisonnable et raisonnée des lois de la nature; elle n'est pas enveloppée, comme dans nos écoles, de systèmes à perte de vue où l'imagination s égare.

Jamais ces hommes à l'esprit droit ne se laissent aveugler par la séduction de ces théories abstraites qui nous conduisent si souvent a de funestes conséquences.

Cet ouvrage, nous le savons, n'obtiendra pas l'approbation de tous les lecteurs.

Quot homines, tot sententiæ.

(Térence.)

Mais nous répondons d'avance aux critiques par ces paroles de l'illustre Bacon :

L'expérience est la démonstration des démonstrations, l'évidence qui en résulte nous met à l'abri de tout soupçon d'infidélité ou d'illusion, et nous ne sommes jamais trompés que par les idées systématiques.

---

§ 2

COMMENT L'AUTEUR A ÉTÉ AMENÉ A S'INITIER A LA MÉDECINE MALGACHE.

Il importe maintenant de faire connaître les circonstances qui m'ont amené à étudier les admirables préceptes de la thérapeutique indo-malgache.

Au sortir du lycée, je me livrai à l'étude de la médecine et des sciences naturelles ; mais je fus arrêté au milieu de cette carrière par le spectacle décourageant que j'avais sans cesse sous les yeux.

Je voyais nos plus savants professeurs éprouver de si nombreuses déceptions, que j'en étais arrivé à ne plus considérer la médecine que comme un art à peu près négatif dans ses résultats.

Mon esprit, naturellement partisan de la simplicité, de la lucidité, s'accommodait peu de ce chaos, formé des éléments de mille systèmes qui s'entre-choquaient les uns les autres; en outre, j'avais une horreur instinctive pour la pharmacopée minérale; jamais je n'ai pu parvenir à me persuader que le corps humain puisse servir d'alambic pour la distillation des poisons.

Je quittai donc la médecine, mais sans y renoncer complétement, et en conservant toujours une espérance secrète, pressentiment peut-être de ce qui devait m'arriver plus tard.

Après avoir fait à mes répugnances le sacrifice de plusieurs années d'études médicales, je pris le chemin de l'École de droit.

J'obtins mon diplôme de licencié, et je fus nommé juge de paix à l'île de la Réunion. Voilà l'origine de mes longs voyages (1).

Mon séjour dans cette colonie fut très-agréable. Dès mon arrivée, je fus accueilli dans la société de l'île avec un bienveillant empressement. En peu de temps je fus habitué à la vie des créoles comme si je l'avais été moi-même.

Comment ne pas se plaire dans ce beau et pittoresque pays! Les rayons du soleil y sont brûlants, mais la température est ra-

(1) Une brochure publiée chez Dentu, en 1854, intitulée *Essai sur l'obésité et les maladies de poitrine*, en contient la relation détaillée.

fraîchie par un vent régulier qui souffle presque sans interruption; le vent alisé, cette brise fidèle que les marins bénissent parce qu'elle enfle leurs voiles à point nommé, et que l'on rencontre partout entre l'équateur et les deux tropiques.

A Bourbon, tout est plein de vie, de séve et de contraste. Ici, vos yeux sont ravis par les beaux arbres, les charmants buissons de roses et cette foule de plantes vigoureuses qui croissent spontanément ; à Salazie , par exemple, qui possède des sources d'eau thermale, les villas, le paysage, la végétation, tout est enchanteur.

Ailleurs, c'est un spectacle de désolation, comme dans le pays brûlé qui avoisine le volcan de l'île, entre Saint-Philippe et Sainte-Rose. Rien n'est plus effrayant que l'épaisse couche de lave qui revêt la terre

comme une cuirasse d'acier bruni. Nul signe de végétation, nul sentier tracé ; si l'amour de l'inconnu vous pousse vers le sommet qui lance au loin la fumée, vous êtes bientôt arrêté par des précipices infranchissables qu'il faudra tourner avec des fatigues inouïes.

Au commencement de mon séjour dans l'île, j'éprouvais un certain désir de voir de près un de ces ouragans qui viennent parfois s'abattre sur elle. Mais, hélas! lorsque mon souhait fut réalisé, et malgré la nouveauté de ce spectacle, mon admiration fit place à l'épouvante, tant sont affreux le bouleversement complet de cette belle nature et le souvenir des calamités qui en résultent. Les maisons sont souvent dépouillées de leurs toitures et quelquefois même entraînées à d'assez grandes distances ; les arbres sont

déracinés, les récoltes saccagées. La désolation est universelle ; tous ou presque tous ont à déplorer des pertes considérables, trop souvent même la mort de parents ou amis.

Quelques jours après, l'étonnante influence de ce climat privilégié a fait repousser les plantes et les feuilles des arbres, et l'île a repris son aspect habituel.

Parmi mes nombreuses relations, le maire de Saint-Joseph, M. Adolphe Bourgine, avait particulièrement mes sympathies, et je fus assez heureux pour obtenir son amitié.

De profondes études, de longs voyages dans les Indes et en Europe en faisaient un homme d'une vaste érudition, dont le commerce était d'autant plus précieux et agréable qu'il y joignait une âme d'élite.

Philanthrope sincère et médecin habile, il avait fait construire, non loin de son habitation, un pavillon transformé en hôpital; tous ceux qui souffraient : *blancs*, *mulâtres*, *noirs*, y étaient admis tant qu'il y avait une place.

A mesure que notre intimité devenait plus étroite, nos relations devenaient plus actives, et je pris insensiblement l'habitude d'aller chaque jour lui rendre visite.

Cet homme, d'une ineffable bonté de cœur, partageait sa vie entre le travail et la bienfaisance.

Lorsqu'il n'était pas occupé des affaires de sa commune ou de ses diverses cultures, il soignait les malades. Presque toujours je le trouvais au milieu d'eux.

Mes connaissances médicales me permettaient de le seconder; je devins insensi-

blement son élève et son aide, et chaque jour j'assistais à sa savante clinique.

Cette médecine, si différente de celle de mes anciens professeurs et dont je voyais les excellents résultats, m'inspira une sorte de passion ; aussi pendant mes quatre années de séjour à la Réunion, tous les instants de loisir que me laissaient mes devoirs de magistrat furent consacrés à l'étude et aux observations que l'hôpital de M. Bourgine m'offrait si heureusement.

J'étais également très-lié avec un capitaine dont le navire quittait rarement l'océan Indien. Nous nous plaisions ensemble ; il était mon compatriote ; j'avais eu plusieurs fois la bonne occasion de lui rendre de légers services, et chaque fois qu'il descendait à terre il acceptait mon hospitalité.

Souvent il m'invitait à l'accompagner dans un de ses voyages.

Fatigué du repos, poussé par l'amour de l'inconnu, et surtout stimulé par le désir d'aller puiser de nouvelles connaissances médicales, petit à petit, je prêtais une oreille complaisante à ses propositions réitérées de l'accompagner, et enfin, un jour je les acceptai.

C'est ainsi que j'ai renoncé à la magistrature.

Ai-je bien fait ? Ai-je mal fait ? J'ai regretté d'abord le temps et l'argent absorbés par mes longs voyages ; aujourd'hui je sens que mes connaissances acquises et de précieuses réminiscences me récompensent suffisamment de mes sacrifices ; puis, sans être fataliste, je crois que chaque homme

a sa destinée à laquelle il lui est presque impossible de se soustraire.

J'ai sillonné en tous sens la mer Indienne comme un marin, j'ai vu de nombreuses îles, je pourrais beaucoup raconter ; mais ce livre n'est pas une relation de voyage ; je ne parlerai que de Madagascar, parce que ce sont les Malgaches qui m'ont plus particulièrement initié à la médecine naturelle et que leur pays a été jusqu'ici très-peu exploré.

---

§ 3

L'ILE DE MADAGASCAR

Non loin de la Réunion se trouve une magnifique terre que nos soldats et nos marins surnommèrent jadis la France orientale; c'est l'île de Madagascar, qui, après Bornéo, est la plus grande du monde.

Malgré les tentatives réitérées de la France et de l'Angleterre pour y fonder des établissements, et quoique les Français y aient pénétré pour la première fois il y

a trois siècles, c'est un pays encore inconnu, presque à découvrir.

Située dans la mer des Indes, séparée de la côte occidentale de l'Afrique par le canal Mozambique, elle a à peu près 350 lieues de long sur 140 de large, et sa superficie est d'environ 50,000 lieues carrées.

Alentour de ses côtes sont placées, comme des postes avancés, les îles *Rodriguez*, *Bourbon*, *Maurice*, le groupe des *Seychelles*, *Sainte-Marie*, *Nossi-bé*, *Sakatia*, *Nossi-cumba*, le groupe des *Comores*, où nous possédons *Mayotte*, et quelques îlots secondaires.

La grande terre de Madagascar est traversée par plusieurs chaînes de montagnes dont les principales sont, au nord, les *monts Vigagora*, et au sud, les *Ámbohitsmènes*, (montagnes Rouges).

On y rencontre de nombreux cours d'eau

dont quelques-uns peuvent avoir, à leur embouchure, autant de largeur que nos plus grandes rivières.

Malheureusement ils sont peu navigables, par deux motifs : d'une part, la déclivité du versant oriental diminue tellement dans le voisinage de la mer, que l'embouchure des rivières est presque partout obstruée par les sables qui s'y accumulent ; de l'autre, le cours de plusieurs rivières est, comme en Amérique, rendu presque impraticable par des *chutes brusques* ou des *rapides* difficiles à franchir.

Comme pour toutes les régions de la zone tropicale, l'année se divise, à Madagascar, en deux saisons très-distinctes : la saison sèche, qui commence en avril et finit en octobre, pendant laquelle de fortes brises renouvellent constamment l'air et le purifient, et la saison

pluvieuse qui règne de la fin d'octobre jusqu'au commencement d'avril.

Cette île est abondamment pourvue de ports naturels, larges et sûrs, et les navigateurs que nos campagnes de Chine et de Cochinchine ont amenés dans ces parages ont souvent admiré avec envie les baies spacieuses de Madagascar.

Depuis que les aveugles chances de la guerre ont placé l'île de France sous le joug de l'Angleterre, nous n'avons plus dans la mer des Indes d'abri sûr pour nos escadres et nos navires marchands; c'est un malheur que nous ne saurions trop déplorer, aujourd'hui surtout que la France a renoué de fécondes relations avec l'extrême Orient et l'Océanie.

L'île de la Réunion est puissante par son agriculture, ses plantations de cannes à su-

cre et son commerce, mais elle manque absolument de port; et, malgré celui qu'on se propose d'y créer, tous les marins sont convaincus que cette île ne sera jamais qu'une mauvaise station maritime.

L'insalubrité de Madagascar l'a placée au premier rang des contrées malsaines du globe.

La fièvre, qui y est endémique, une des plus horribles maladies de la terre, est beaucoup plus à craindre que la fièvre jaune et le choléra.

La reine Ranavalo, qui a régné de 1828 à 1861, disait avec raison que la fièvre était son plus puissant moyen de défense contre les étrangers.

Il est extrêmement rare, en effet, que l'Européen qui touche le sol malgache n'en soit pas immédiatement atteint.

Ce mal terrible commence par une perturbation générale de l'économie, une apathie complète à laquelle, malgré toutes les peines et tous les efforts, on ne peut s'arracher.

A ces premiers symptômes succèdent de violentes douleurs de tête, des vomissements répétés, la perte de l'appétit, une insomnie épuisante, etc.; on devient peu à peu si faible qu'on ne peut mouvoir ni les pieds ni les mains; le délire survient, puis des crises violentes avec des soubresauts tétaniques, une chaleur brûlante bientôt suivie d'un refroidissement général qui est l'avant-coureur de la mort.

Cette fièvre, dit Bernardin de Saint-Pierre, empêchera toujours les nations européennes de fonder à Madagascar des établissements durables.

Nous ne partageons pas cette opinion, quoique jusqu'ici sa prédiction ait été réalisée par les événements.

Cette maladie est l'effet nécessaire d'une intoxication paludéenne ; elle règne principalement sur les côtes, mais on la retrouve jusque dans le centre de l'île, près des lacs et des marais qui occupent le fond des vallées.

Ici nous sommes arrêté par un fait bizarre et incompréhensible au premier abord.

A Madagascar, malgré l'insalubrité proverbiale qui lui a valu le nom lugubre de *tombeau des Européens*, les indigènes sont rarement malades, et ils parviennent, en général, à une longévité remarquable ! En Europe, dont le climat est sain et tempéré, où la civilisation est si avancée, où le con-

fortable devient de plus en plus commun, les santés sont toujours chancelantes, les hôpitaux surabondent de malades; la vie est très-courte !

Comment expliquer cette anomalie frappante autrement que par la dégénérescence et la décadence physique de notre race ?

Dans notre conviction personnelle, cet état de chose anormal, qui date de Paracelse, est causé par les remèdes minéraux et toxiques que nos médecins nous administrent si libéralement, même dans nos maladies les plus légères.

Grâce à Dieu, la machine humaine est si bien organisée, comme le disait Caton, dans son antipathique dédain pour la médecine, qu'elle guérit heureusement sans médecin, avec le médecin et malgré le mé-

decin. « *Feliciter natura curat, sine medico, cum medico et contra medicum.* »

Les rares géologues qui se sont occupés de Madagascar prétendent que sa formation est due à un énorme soulèvement, dans lequel la surface primitive du sol, constituée par le basalte, s'est recouverte d'un épais dépôt neptunien.

C'est à cet amas de vase marine qu'il faut attribuer la prodigieuse fécondité de cette terre.

Cette île possède de nombreuses mines de fer; le sol abonde en richesses minérales de toutes sortes; on trouve dans les thalwegs de ses montagnes la plupart des pierres précieuses : la topaze, l'opale, le jaspe, le grenat, etc. Ce qu'on y admire surtout, ce sont des blocs de cristal, d'une remarquable

beauté, qu'on découvre à chaque pas dans les Ambohitsmènes.

Les mines de cuivre, d'étain, d'or et d'argent ne sont pas rares à Madagascar, et, ce qui est plus précieux encore, on y exploite de riches gisements de houille, les seuls qu'on ait encore découverts sous cette latitude.

Les Malgaches récoltent en quantité considérable le riz, le maïs, la canne à sucre, les patates, l'igname, l'arrow-root, le kambar, le chanvre, le lin, le tabac, etc., etc.

Le bœuf indien y est commun et constitue un des éléments principaux de son commerce ; les moutons, les porcs, les chèvres, la volaille y pullulent et sont à très-bas prix.

De nombreuses variétés de tortues, mais surtout les tortues de terre, sont pour les ha-

bitants une véritable fortune au double point de vue de l'alimentation et du commerce. Le foie de ces reptiles est un mets d'une exquise délicatesse ; la chair est l'élément principal d'un bouillon hygiénique que les médecins indigènes emploient fréquemment dans leur pratique.

Les animaux féroces et les serpents venimeux sont inconnus à Madagascar; et à l'exception des bœufs, des sangliers, des chiens et des chats sauvages, on ne rencontre que des animaux complétement inoffensifs.

Le *maki*, appelé *lemur* par Linnée, dont l'analogie de forme avec le singe est très-grande, malgré son poil tacheté de noir et de blanc, y est très-commun; mais il se laisse mourir de faim dans la captivité.

Le *petit maki*, au contraire, animal si

mignon et si gracieux, passe facilement de l'état sauvage à l'état domestique.

En citant la *civette*, le *vounstoura*, carnassier qui, apprivoisé, devient le destructeur domestique des rats; le *tensec*, petit hérisson dont la chair est très-recherchée par les habitants du pays, et la chauve-souris jaune et noire, nous aurons à peu près énuméré les individus de la faune malgache.

Si les forêts de Madagascar sont vides des bêtes fauves que l'on rencontre à chaque pas dans les bois des autres régions des zones tropicales, ses fleuves, ses rivières, ses lacs et ses marais servent de refuge à beaucoup de caïmans.

Cette pauvreté relative en quadrupèdes est largement compensée par un nombre

très-considérable d'oiseaux remarquables par l'originalité de leurs formes et la splendeur de leur parure. Nous citerons, en passant, quelques-uns des plus curieux :

La *veuve* ou le *sanglot,* qui, à toute heure du jour et de la nuit, attriste les alentours par son cri vraiment lamentable; le *vouroun-kouik*, joli petit canard au plumage éclatant; la *pintade à caroncule verte;* la *tourterelle naine*, mouchetée de taches grises et brunes; le *perroquet noir;* le *pigeon bleu*, les *pigeons irisés*, ou *septicolores;* la *caille*, dont une variété plus petite semble presque noire; les *sarcelles*, le *héron à aigrette rouge;* le *flamant rose;* l'*aigrette blanche*, etc., etc.

Les colibris ne sont pas étincelants comme leurs frères de l'Inde orientale, leur plumage est terne et sans couleur.

Les oiseaux de proie sont rares dans les contrées tropicales; nous n'en mentionnerons qu'une seule sorte, l'épervier, désigné par les indigènes sous le nom de *papangue*.

Les insectes venimeux sont les mêmes que ceux de la Réunion et de Maurice, à l'exception d'une araignée noire dont la morsure est fort dangereuse.

Les papillons sont éblouissants par la vivacité et la variété de leur coloris.

La flore de cette île est d'une telle magnificence qu'il faudra plusieurs générations de botanistes pour en achever l'étude.

Les forêts contiennent les essences les plus précieuses que l'ébénisterie et les constructions navales puissent désirer.

Voici les principales :

Le *takamaka*, le *fouraka*, le *toumougra*. le *sonking*, l'*ébénier*, le *notier*, l'*insis*, dont le bois est incorruptible; le *tsaré*, le plus colossal de tous; le *palmier* d'eau, etc.

Entre ces arbres végètent, en grand nombre, des plantes arborescentes : le *vacoua* (*pandanus utilis*), qui fournit aux indigènes des matériaux pour la fabrication de leurs nattes; le *ravenala*, dont la feuille, maniée de différentes façons, donne au Malgache sa nappe, son verre et sa cuiller.

---

§ 4

FLORE MÉDICALE DE MADAGASCAR

Au nombre des plantes employées en médecine malgache, nous citerons les suivantes :

Inga (mimosa), dont les écorces sont employées comme astringent ;

Cochleocarpa (mimosa), utilisé dans la leuchorrée et l'hémorragie;

Malambo (famille indéterminée), distillant une résine amère d'une grande puissance fébrifuge ;

Anda-Usu (euphorbiacées). Ses fruits

sont très-oléagineux, et l'huile qu'on en extrait purge à la dose de dix gouttes;

Canchalagua (gentianées), tonique après les fièvres;

Ravensara (genre de la diœcie dodécandrie), épice précieuse par ses propriétés toniques et vermifuges. Les Malgaches l'emploient dans la confection de leur bouillon hygiénique;

Monninga polystachia (polygalées), expectorant;

Chimifilia umbellata (pyrolacées). Ses feuilles sont déjà employées en Angleterre comme diurétique et anti hydropique.

Enfin, la *Nepenthes distillatoria* plante herbacée, abondante surtout dans la vallée de Tamatave, la plus curieuse et peut-être la plus précieuse espèce de cette flore si riche.

La nervure médiane des feuilles de la né-

penthes s'allonge en forme de vrille et supporte à son extrémité une urne membraneuse oblongue dont l'orifice est fermé par une valve en forme d'opercule ou couvercle. Les fleurs sont peu apparentes.

Il se produit dans cette plante un phénomène organique très-remarquable : pendant la nuit les urnes qui sont attachées aux feuilles se remplissent d'eau et pendant le jour elles se vident, petit à petit, par l'effet naturel de l'évaporation.

Le matin, au lever du soleil, toutes les urnes sont fermées et posent sur le sol, abaissées par leur poids ; vers huit heures, les opercules commencent à s'élever sensiblement, et à neuf heures toutes les urnes sont ouvertes et pleines d'eau. La quantité d'eau que chacune contient peut être estimée à la moitié d'un verre ordinaire. Cette eau, lim-

pide comme du cristal, est fraîche et d'une saveur agréable. Vers trois heures l'évaporation a épuisé le tiers de l'eau; chaque urne se relève peu à peu, à mesure qu'elle est allégée; tous les opercules commencent à se refermer et le sont à cinq heures.

Les Malgaches ont pour cette plante merveilleuse une grande vénération; ils la nomment *copoque*. Non-seulement elle leur procure une eau plus pure que celle de leurs sources, mais ses racines et ses feuilles sont un spécifique excellent contre la phthisie pulmonaire. La racine sert à faire des cataplasmes qu'on applique, pendant une demi-heure, sur la poitrine et entre les deux épaules; on fait, avec les feuilles, un sirop que le malade boit par petites gorgées.

Nous avons pensé qu'il y avait quelque utilité à enregistrer ici les noms malgaches de

quelques plantes remarquables par leurs propriétés.

Ambora. — Arbre qui fleurit presque toute l'année. Ses feuilles et ses fleurs sont employées avec un grand succès contre l'angine, les maux de gorge et l'extinction de la voix. Elles sont considérées comme le spécifique propre de l'aphonie. La racine de l'arbre entre dans la composition du bouillon hygiénique des Malgaches.

Voua Sira. — Arbre qui fleurit deux fois par an. Il croît plus particulièrement dans les vastes forêts de Bé-Fouroun, province de Bé-tani-ména, et dans les forêts qui environnent le village de Foule-Pointe. Presque toutes les parties de cet arbre concourent à la composition de divers remèdes dont on obtient des merveilles dans la cure des maladies des voies urinaires.

Coupées à une époque de l'année, les racines acquièrent une grande dureté et deviennent un des composants essentiels des bouillons hygiéniques.

Andrarizouna. — Dans la province d'Émyrne, cet arbre fleurit en mai et en novembre. Les racines, les jeunes bourgeons et une espèce de gomme-résine que les Malgaches savent extraire du pied de l'arbre, à une époque déterminée de l'année, sont, contre la syphilis, autant de remèdes efficaces, et qui, dans des conditions données, peuvent servir contre elle de préservatif infaillible.

Ampali. — Arbre qui croît dans les forêts. Aux environs de Tamatave, il fleurit en mars et avril d'abord, puis en novembre et décembre. Son écorce est vermifuge; elle est spécifique contre la douve du foie. Son fruit aromatique, d'une odeur fine, d'une saveur

piquante et amère, est également vermifuge. Il entre dans la composition générale des bouillons hygiéniques des Malgaches.

Fannou. — Arbre magnifique qui fleurit toute l'année et se trouve un peu partout. Il est si beau qu'on le désigne par le mot *Voulatzara* (arbre flamboyant).

Ses racines, très-efficaces contre l'épilepsie, sont employées aussi contre le ténia, lorsqu'on veut le détruire lentement, le faire périr de consomption.

Les abeilles, qui élaborent un miel vert, sont très-friandes du suc des fleurs du Fannou. Elles font de ces fleurs et de celles du Zari-Nouka (espèce de tamarinier) leur nourriture habituelle et presque exclusive.

Le miel vert est un précieux agent de la thérapeutique malgache ; ils l'emploient seul dans certains cas où il se montre très-

efficace, et le font entrer dans la composition d'un grand nombre de remèdes excellents.

Voua-Vountaka. — Arbuste qui croît, de préférence, au bord des forêts. Il est très-commun sur la côte est et dans les plaines aux environs de Foule-Pointe. Il fleurit en octobre et mars. Il agit très-efficacement contre les maladies de la peau. Un bain où l'on a fait infuser ses feuilles suffit pour guérir de la gale ou de toute autre affection purement locale.

Dimouka. --- Arbre qui croît sur les bords des lacs et des rivières; très-commun sur les bords du Marou-Voaï, dans la baie de Bambetot, aux environs du village de Majungay. Il fleurit deux fois par an. Il fournit des fébrifuges d'une grande puissance, employés comme préservatifs de la terrible fièvre de Madagascar.

Morek-Arizou. — Plante herbacée très-précieuse. Elle est, à la fois, et un aliment agréable, et la base d'une médication hygiénique rafraîchissante, digestive, apéritive et fortement dépurative. Elle détruit les ascarides vermiculaires et autres helminthes de petite taille. On la trouve un peu partout, mais surtout dans les endroits cultivés. Elle est d'un grand usage à Madagascar où on la sert à la fin des repas.

Vouloun-Ranou. —Plante qui croît dans les eaux stagnantes et qui fleurit deux fois par an. On la rencontre aux environs de Tamatave, vers l'embouchure de la grande rivière Ivoundrou. On l'emploie avec succès contre les affections nerveuses et pour détruire les ascarides lombricoïdes.

Voua-Pandaka. — Arbuste qui fleurit à deux époques de l'année. Il croît dans les

grandes forêts de Béfourouna, province des Béta-Ména, et sur les hautes montagnes d'Angave à Tananarivou ; on le trouve aussi dans la baie d'Auton-Gil et sur les bords de la rivière Naman-Raham. Il fournit un excellent remède spécifique contre la dyssenterie, avec lequel on guérit infailliblement cette maladie d'une manière prompte et radicale.

Céva.—Arbrisseau qui fleurit en décembre et juin. Il croît dans toutes les parties de l'île. Ses feuilles, ses fleurs et ses fruits sont employés, avec un succès constant, dans les maladies scrofuleuses et les affections *chroniques*. Ses racines, coupées à une époque précise de l'année, sont, à la fois, toniques, aromatiques et dépuratives. Elles entrent dans la composition générale des bouillons hygiéniques.

Voua-Anzou,
Mandri-Arivou,
Lingouna,
Voua-Couviki,
Voua-Laffi,
Louvourou,
Hazou-Bohi,
Voua-Matour,
Dambou,
Hené-Rinak,
Tamtamou,
Voua-Latak,
Akoundrou,
Foutsi,
Makaï-Fahaï,
Indriena-Manitrakeli,
Voua-Sumangui,
Touvoulou,
Vahé-Embouritsika,
Toulinga,
Soutou-Faffran,
Vou-Tangi,
Morogassi,
Ravin-Ala,
Hazigne,
Voua-Vanga.
Hou-Foutsi,
Tourouk-Rouhi,
Zari-Nouka,
Voua-Fatré,
Voundrou,
Tsimirouhi,
Bé-Lahé,
Fahou,
Toudinga,
Voua-Sourindi,
Rouhi-Ména,
Bara-Baha,
Lambou,
Lika-Lika,
Alia-Pana,
Intsi,
Nouka-Bé,
Voua-Mein'i-Lani,
Voua-Touka,
Bara-Hassok,
Avi-Avi,
Voundrak,
Ampiadi,
Voua-Kidzi-Kidzi-Ka,
Antafare,
Ka-Bé-Ki,
Hafou-Poutsi,
Longouze,
Voua-Hené,
Hoffa,
Ouvirandrou,
Hatafan,
Sonjoubé,
Harami,
Ravin-Sara,
Hara-Heitra-Lava,

Reï-Reï,
Omime,
Raffia,
Voambolouna,
Vouanga-Mame,
Schakoua,
Kili,
Minetine,
Famahou-Foutsi,
Tavoulou,
Hazou-Bohi,
Bouhi-Ména,
Schatan,
Songou-Songou,
Hakoutra,
Zahane,
Vahoun,
Taudrak-Rouhi,
Tsi-Félan-Félan,
Zaza-Kali,
Sahoundra.
Ambara-Vatou,
Molavi, etc., etc., etc.

Toutes ces plantes, qui ne sont qu'une partie de celles employées dans la pratique des Malgaches, ont des vertus préservatives ou curatives qui leur sont propres, et on sait tirer de leurs racines, de leurs écorces, de leurs feuilles, de leurs fleurs ou de leurs fruits, des remèdes dont la plupart n'ont pas d'équivalents dans la thérapeutique européenne.

Il existe une plante au suc vénéneux, qui

a dans les annales de Madagascar une célébrité sinistre, c'est le *tanghin* (*tanguinia veneniflora*).

Ses feuilles lancéolées sont d'un vert sombre ; ses fleurs, très-abondantes à l'extrémité de chaque rameau, forment un bouquet rappelant les fleurs du laurier-rose.

Le plus souvent, deux fruits, assez semblables à la pêche, succèdent à la fleur fécondée ; verts, ils contiennent un suc laiteux ; mûrs, ils sont enveloppés d'une matière pulpeuse qui devient spongieuse en se desséchant.

L'amande renfermée au centre du noyau constitue ce poison subtil qui, entre les mains des chefs malgaches, a été un si terrible agent de destruction.

---

§ 5

DES INDIGÈNES ET DES MÉDECINS DE MADAGASCAR

A une époque fort ancienne, la grande île de Madagascar fut peuplée par des colonies venues de l'Afrique; quelques siècles plus tard, elle fut envahie de nouveau par des émigrants de l'archipel Indien.

Les populations issues de ces deux souches se divisent en vingt-deux tribus, partagées en deux groupes principaux chez lesquels les signes de races ne sont pas encore effacés.

Les *Sakalaves* et les *Hovas* sont les deux tribus principales.

Chez les *Sakalaves*, le type africain domine; ils ont le teint noir, les cheveux crépus, le nez aplati, les lèvres épaisses; ils sont forts, courageux, hospitaliers, insouciants de l'avenir, intelligents, observateurs, et d'un bon naturel.

es *Hovas* appartiennent au type malai ils ont le teint olivâtre et les cheveux plat aussi robustes que les Sakalaves, ils sont plus vifs et plus industrieux. Ce sont eux qui exploitent le fer, dont leur territoire abonde. Nous devons ajouter que leurs vallées sont les mieux cultivées.

Grâce à leur organisation politique et à l'ambition de *Dinampouine* et de *Radama Ier*, son fils, les Hovas sont les dominateurs du pays.

L'épouse de Radama, la cruelle Ranavalo, n'épargna rien pour conserver, dans toute son intégrité, le pouvoir et les prérogatives de sa couronne.

Elle débuta, en prenant le sceptre, par faire exécuter les plus proches parents du feu roi, et, enveloppant dans son injuste défiance les Européens, elle rompit aussitôt le traité conclu avec les Anglais sous le règne précédent ; les Français ne trouvèrent pas plus grâce à ses yeux : elle chassa les missionnaires, et, pour empêcher toute tentative de civilisation, elle défendit, sous peine de mort, aux indigènes d'avoir des rapports avec les Européens sans sa permission spéciale.

Les soupçons incessants de cette femme impérieuse remplirent cet infortuné pays de meurtres et de sang. Ses sujets les plus

éclairés et les plus riches, mais surtout les médecins, ne cessèrent pas d'être persécutés ; à ce point qu'à la fin de son règne sanguinaire, ils cachaient soigneusement leur savoir et ne redoutaient rien tant que d'être reconnus.

L'aversion de cette femme pour les médecins provenait, en grande partie, de ce que ces derniers sauvaient souvent les victimes du *tanghin*. Et pour mettre les arrêts à l'abri des contre-poisons, elle finit par défendre de laisser prendre quoi que ce soit aux condamnés pendant les vingt-quatre heures qui précédaient l'exécution.

Le voyageur qui aurait parcouru l'île de Magadascar sous le règne de Ranavalo n'aurait pas pu soupçonner que la médecine fût l'objet continuel de l'étude de ces peuples.

Le règne despotique et trop long de cette

femme sanguinaire a fait rétrograder la civilisation de l'île, tant les habitants étaient stupéfiés par la crainte.

Heureusement son pouvoir n'eut pas la même influence sur les *Sakalaves indépendants*, sur les *Antawares*, les *Betsimsaras*, les *Anossy*, etc., chez lesquels la botanique et la médecine furent moins entravées par ses persécutions.

Ranavalo avait enveloppé dans sa haine pour les médecins tous ceux qui s'occupaient de science, à l'exception de Rainijohary, *son augure*, *son premier ministre*, *et aussi son mari*, qui gouvernait la reine et l'État, et devait son empire à son habileté médicale.

Il sut prolonger la vie de Ranavalo. Malgré les ravages causés par une énorme tumeur cancéreuse dont elle souffrait

depuis de longues années, cette reine, tant redoutée et tant exécrée, atteignit un âge très-avancé, et mourut presque de vieillesse.

Les Malgaches ont pour vêtement deux morceaux d'étoffe; de l'un ils s'entourent les reins, c'est le *seïdik*, de l'autre, le *simbou*, ils enveloppent la partie supérieure du corps, en se drapant à la manière antique.

A ces deux premiers vêtements les femmes en ajoutent un troisième appelé *kankzou*.

Les jeunes filles malgaches, inspirées par la coquetterie, savent donner de la grâce à ces ajustements primitifs.

A Madagascar, le mariage, association libre entre deux personnes qui se conviennent, n'est consacré par aucune cérémonie civile ou religieuse.

Les Malgaches n'ont pas de religion pro-

prement dite; ils se préoccupent peu de la vie à venir, de sa réalité et de sa nature. Ils croient cependant à l'immortalité de l'âme, et honorent deux génies, l'un essentiellement bon, *Zanaar*, l'autre mauvais, *Angatch*.

Ils sont passionnés pour la musique, la poésie, la botanique et la médecine.

Dans ces belles nuits des tropiques, plus transparentes et plus claires que nos journées d'hiver, les jeunes gens se réunissent pour écouter des chants que l'un d'eux improvise, et dont ils répètent en chœur le refrain.

Les vieillards, plus graves, forment un cercle séparé pour discuter, comme des académiciens, les propriétés médicales de telle ou telle plante.

Les Malgaches ont une éloquence et une

logique qui étonnent les voyageurs. Dans les kabars, ou réunions, leurs orateurs déploient une grande richesse d'imagination admirablement servie par une langue très-harmonieuse.

Ils n'ont point de lois écrites. Les coutumes, transmises par la tradition, constituent tout leur code.

Le vol est puni par l'esclavage chez le peuple, par la perte des titres de noblesse chez les grands, et l'assassinat par la mort.

Si l'accusation laisse des doutes dans les esprits, on recourt, comme chez nous au moyen âge, aux épreuves judiciaires qui se font par l'eau, par le feu, par l'exposition aux caïmans, mais le plus souvent par le *tanghin*.

On enveloppe ce poison de trois morceaux de peau enlevés du dos d'une poule grasse,

et le bourreau, nommé LAMPI-TANGUINE, le fait avaler au prévenu.

Ceux qui, résistant à l'action du poison et le vomissant, rendent les trois peaux qui servaient d'enveloppe, sont déclarés innocents et comblés de marques de respect par leurs concitoyens.

Mais, sous prétexte d'une épreuve judiciaire, infaillible pour distinguer l'innocent du coupable, le tanghin n'est, le plus souvent, entre les mains des chefs malgaches, qu'un assassinat prémédité, un moyen caché de satisfaire leurs vengeances ou leurs convoitises.

Un contre-poison pourrait sauver le prétendu coupable ; mais ils le font surveiller de telle sorte qu'il lui devient impossible d'échapper à la mort.

Radama Ier avouait que le tanghin était le meilleur moyen de remplir ses coffres; et nous savons, de source certaine, que sous le règne de Ranavalo, le tanghin a fait périr, dans l'espace de trente-trois ans, plus de cent cinquante mille personnes.

Les Malgaches, comme tous les autres peuples, sont sujets à un grand nombre de maladies. La syphilis exerce assez de ravages; la tuberculisation pulmonaire est commune dans certaines tribus; chez d'autres, la gale, la lèpre et les autres maladies de la peau sont endémiques.

Mais ces maladies font assez peu de victimes, parce que les habitants savent ou se préserver par l'hygiène, ou se guérir en recourant aux simples dont leur pays est si abondamment pourvu.

Le chiffre de la population de Madagascar

doit s'élever approximativement à cinq ou six millions d'âmes; mais il est très-difficile, sinon impossible, de l'évaluer d'une manière exacte.

Les Malgaches, comme les autres hommes, sont un composé de vices et de vertus; généralement parlant, ils sont généreux avec les étrangers, et dévoués à leurs amis, surtout lorsqu'ils ont fait ensemble le serment du sang, par lequel deux personnes contractent une alliance indissoluble et sacrée.

On peut citer à leur éloge ce fait qu'avec un gouvernement aussi absurde et aussi tyrannique que celui de la reine Ranavalo, ils sont restés meilleurs que beaucoup d'autres peuples moins mal gouvernés.

Lorsque le christianisme aura régénéré cette nation, il n'est pas douteux qu'elle ne

parvienne à un haut pegré de prospérité et de civilisation.

A la mort de Ranavalo, son fils, Radama II, s'empressa d'abolir les coutumes barbares qui contribuaient à démoraliser son peuple. Il fit arracher partout les plants de tanghin, ouvrit ses ports et ses villes aux étrangers et rappela les missionnaires.

Ces mesures civilisatrices et libérales avaient en peu de temps transformé le peuple malgache, rempli d'un profond amour pour son souverain.

Cet homme de bien a payé de son trône et de sa vie ses généreuses intentions. Le vieux parti malgache, épouvanté de toutes ces réformes et redoutant l'esprit envahisseur des

Européens, le sacrifia à son prétendu patriotisme et en fit un martyr.

Déplorons la mort de Radama II, car il fut le premier bon roi des Malgaches.

---

§ 6

CONCLUSIONS GÉNÉRALES RELATIVES A LA MÉDECINE NATURELLE

Bernardin de Saint-Pierre a dit :

« A qui devons-nous l'usage du sucre, du cacao et de tant de substances agréables et de remèdes salutaires? — A des Indiens tout nus, à de misérables nègres. »

Nous citons ces paroles de l'illustre auteur des *Études de la Nature* pour prévenir l'étonnement ou les doutes que pourrait faire naître chez quelques-uns de nos lecteurs notre as-

sertion que les Malgaches sont possesseurs de précieux secrets médicaux.

Certes, nous ne prétendons pas qu'ils soient savants à la manière des docteurs de nos facultés, mais leur savoir n'en est pas moins réel.

Dans leur pays malsain et inhospitalier tout semble conspirer contre la vie de l'homme, les rayons du soleil, les miasmes des rivières, les inexorables et venimeuses piqûres des insectes.

Le soleil frappe les imprudents qui s'exposent à ses rayons ; les rivières et les marais engendrent les fièvres, le typhus, le choléra ; les insectes, insaisissables, troublent le repos par leurs bourdonnements irritants et parfois inoculent un poison mortel.

Cependant les hommes croissent et s'y multiplient comme sur les terres les plus

salubres, parce qu'ils savent découvrir le remède que la nature a toujours placé à côté du mal.

La végétation du pays leur a préparé de magnifiques ombrages qui les défendent des brûlants rayons du soleil, de précieux fébrifuges contre les fièvres nées des exhalaisons des eaux stagnantes, et les sucs souverains des plantes pour neutraliser les piqûres des insectes.

La nécessité les a forcés de chercher et de trouver des préservatifs ou des remèdes efficaces contre les nombreux fléaux qui les décimaient. Les connaissances des fils s'ajoutant à celles de leurs pères, il en est résulté un trésor de traditions transmises de génération en génération, une sorte d'encyclopédie médicale d'autant plus rationnelle et féconde en bons résultats, qu'elle est basée

sur l'expérience et puisée au sein même de la nature.

On pourrait ajouter que les Malgaches font de la médecine autant par goût et par habitude que par nécessité ; elle fait partie du caractère de la nation ; c'est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la spécialité du pays, comme la porcelaine est la spécialité des Japonais, la fabrication des tissus celle des Hindous, etc.

Du reste, tous les peuples sauvages ont, contre les maladies propres à leur pays, des spécifiques dont l'efficacité a toujours étonné les voyageurs ; et nous ne devons pas oublier que les propriétés des meilleurs de nos médicaments actuels nous ont été révélées par eux.

Quand on annonça au roi d'Espagne la découverte de l'Amérique, après l'énuméra-

tion des richesses des mines de *Cibao* et de toutes les splendeurs du nouveau monde, on ne manqua pas de lui parler de la syphilis et des spécifiques qu'on lui opposait au delà de l'Océan, le *Cubèbe*, la *Salsepareille*, le *Gayac*. Et bientôt le gayac, employé par les indigènes, non-seulement contre les *bubas*, mais encore contre plusieurs autres affections, fut connu et recherché dans l'Europe entière pour ses vertus antisiphylitiques (1).

La salsepareille fut importée par les compagnons de Vasco de Gama. L'Incas Garsilaso de la Véga disait d'elle : « Pourquoi lui prodiguer des louanges ? les nombreuses

(1) *Traité de la Syphilis*, par le docteur Mariano Padilla, doyen de la faculté de Guatemala.

cures obtenues par son moyen, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, parlent assez haut. »

Les Indiens emploient pour la guérison du cancer, de la lèpre et de la syphilis, une substance qu'ils appellent *Tuezpalin* et qui produit de merveilleux effets.

Le docteur Wiellems Baud, en parlant des indigènes de la Nouvelle-Zélande, fait la remarque suivante : « Ils savent si bien l'emploi qu'ils doivent faire de telle ou telle plante dans une maladie déterminée, que toujours, et sans le moindre tâtonnement, ils arrivent à vaincre le mal. Leurs combinaisons sont d'une étrange simplicité et prouvent que ces peuplades ont, au plus haut degré, l'esprit d'analyse et de synthèse, sans lequel

toute médecine est un problème sans but et sans solution (1). »

L'amiral Dumont d'Urville s'extasiait devant l'habileté des sauvages de Taïti dans l'application de leurs remèdes et les succès qu'ils en obtenaient, de Humboldt, le savant et fameux voyageur, a souvent reproché aux érudits prussiens d'en savoir moins sur les propriétés des sucs végétaux que le dernier Indien de la cordillère des Andes.

Nous lisons dans la Biographie du marquis de Commandaire Saint-Géniès :

« Je mourus, ou du moins on me mit dans la bière, on me descendit dans une fosse et trente-deux hommes chargeaient leurs armes pour me rendre les derniers honneurs, quand tout à coup je fis un cer-

(1) *Almanach médical de Leipzik. — Voyage du docteur Willems Baud.*

tain bruit dans mon cercueil. On me remonta pour voir quelles observations je pouvais avoir à présenter; j'en avais de fort importantes, je vous le jure, je n'étais qu'en léthargie. On me débarrassa de mon linceul. C'est alors qu'Alexandrine, une jeune négresse qui m'était très-affectionnée, me mit dans la bouche je ne sais quelles herbes des nègres. J'ouvris de grands yeux, je me levai sur mon séant, et ma première parole fut de demander un réconfortant; deux jours après, je faisais parader ma compagnie sur la grande place du Cap. »

Et puis, en note, au bas de la page, l'auteur ajoute : « Il faut avoir habité les Antilles ou fréquenté les créoles pour comprendre que ce récit est vrai, et que les Malgaches ou autres nègres de traite possèdent le secret

de certains remèdes qui ont fait de tout temps le désespoir des docteurs européens (1). »

M. de La Bourdonnais raconte qu'il fut assailli par une violente tempête qui l'obligea de se réfugier sur un des points de la côte de Madagascar. Pendant le laps de temps nécessaire pour réparer les avaries des neuf vaisseaux de son escadre, beaucoup de ses matelots furent atteints de la fièvre, plusieurs avaient succombé, et il ne doute pas que ses équipages n'eussent été presque détruits si les habitants du pays n'étaient venus à leur secours. Ils firent boire aux malades une tisane faite avec des feuilles sèches qu'ils conservent dans leurs cases. Dix jours après on put reprendre la mer, tous les malades étaient guéris (2).

---

(1) Feuilleton du journal *le Droit* du 6 janvier 1839.

(2) Rapport de M. de La Bourdonnais, aux Archives de la marine.

Nous aurions pu multiplier ces citations à l'infini. Il n'est pas de voyage, d'explorations lointaines, où l'on ne puisse trouver de semblables récits.

Elles sont une preuve irrécusable que les peuples les plus sauvages peuvent nous donner des enseignements précieux qu'il ne nous est pas permis de dédaigner.

CHAPITRE III

DE L'APPLICATION DE LA MÉDECINE NATURELLE

---

§ 1

DU CORPS HUMAIN CONSIDÉRÉ AU POINT DE VUE DE LA MÉDECINE NATURELLE

Γνωθι σεατον

Le corps de l'homme se compose de trois éléments : les solides, les liquides et les prétendus fluides impondérables.

Les os, les muscles, les tendons, les nerfs, etc., prennent place parmi les solides.

Les liquides principaux sont le chyme, le chyle et le sang.

Les fluides impondérables sont : le calorique, l'électricité, le fluide nerveux, le fluide magnétique.

Il est dans le corps trois grands centres : le cerveau, le cœur, les organes de la génération.

Au cerveau se rattachent, comme organes secondaires, les yeux, les oreilles, le nez et la bouche ;

Au cœur, les poumons, l'estomac, le foie et la rate ;

Aux organes de la génération, les reins, la vessie et l'appareil générateur proprement dit.

Le cerveau paraît être l'organe spécial de la volonté, en ce sens qu'il est le point de départ de l'activité transmise à tout le corps par les muscles et les nerfs qui s'y répandent.

Les phrénologistes, à tort ou à raison, attribuent au cerveau le monopole des sensations et des passions.

Le cœur est le centre de la vitalité humaine ; c'est seulement à son arrivée au cœur que le chyle se mêle au sang, subit ensuite sa dernière transformation par son passage dans les poumons (hématose), et devient le liquide qui porte la vie dans tout le corps par sa circulation dans les artères et les veines.

L'estomac prépare le chyme en dissolvant les aliments par l'action chimique du suc gastrique.

Les organes génitaux constituent le merveilleux appareil de la reproduction.

Les reins, double viscère, ont pour principale fonction de recevoir et de séparer du sang, par une véritable filtration, les sérosi-

tés qui forment l'urine, et qui passent dans la vessie faisant fonction de réservoir.

Le calorique a pour véhicule le sang, pour foyer le cœur, pour combustible les aliments.

On attribue à l'électricité un grand rôle dans l'acte de la génération !

Le fluide magnétique serait la cause de mouvements instinctifs d'attraction et de répulsion, d'influences réciproques exercées chez deux individus que rapproche une similitude sympathique des facultés d'imagination ou de la sensibilité physique !

On ne doit pas considérer le corps comme un être purement matériel ou mécanique ; séparé de la force vitale, il ne saurait ni sentir ni agir. (*Memini ex duabus partibus illum esse compositum.* Senèque, liv. VII.)

La vie est la puissance qui préside à toutes les fonctions du corps, qui lui communique la sensibilité et le mouvement, qui en fait l'instrument de l'âme dans l'exercice de ses facultés.

Le sang est l'élément capital de toute notre économie ; il est la source du calorique et de la vigueur physique. Tout ce que notre corps renferme provient de lui, aussi bien les solides (les os, les dents, les cheveux) que les parties molles (la peau, les muscles, les organes), et les liquides (la bile, la lymphe).

Mais le sang ne saurait continuer à fournir aux os la matière osseuse, aux muscles la matière charnue, etc., si ses pertes n'étaient pas sans cesse réparées.

Les substances réparatrices du sang sont apportées par les aliments. Et puisque les

éléments utiles ou réparateurs sont mêlés à d'autres qui ne le sont pas, les aliments devront subir une digestion préliminaire.

La digestion est une des opérations physiques qui ont le plus d'influence sur la vie individuelle, et l'on peut dire, suivant un vieil adage, que l'on ne vit pas de ce que l'on mange, mais de ce que l'on digère.

Cette opération est tout à fait mécanique, et l'ensemble des organes qui l'effectuent forme un véritable appareil séparateur ou extracteur des éléments véritablement nutritifs.

Imprégnés de toutes les sécrétions que leur fournissent la bouche et l'œsophage, les aliments arrivent dans l'estomac, où ils se mêlent par le mouvement organique imprimé à ce viscère, et sont pénétrés intime-

ment par les sucs gastriques ; c'est ainsi que s'opère la chymification.

La couche alimentaire supérieure est la première appropriée : elle passe par le pylore et tombe dans les intestins ; une autre lui succède, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien dans l'estomac.

L'intestin qui reçoit les aliments au sortir du pylore est le duodénum, dans lequel le chyme, subissant, par le mélange de la bile et du suc pancréatique, une modification nouvelle, passe à l'état de chyle.

Le mouvement d'impulsion qui fait sortir le chyme de l'estomac, pousse le chyle vers l'intestin grêle. Là la digestion se complète, au contact du suc intestinal, par l'élaboration et la mise en circulation du chyle parfait, qui, régulièrement absorbé par les vaisseaux

chylifères, va se mêler au sang et répare les pertes que lui font subir incessamment l'assimilation, les sécrétions et l'exhalation transpiratoire.

L'élaboration du chyle est donc le véritable but de la digestion, et aussitôt qu'il est entré dans la circulation, l'individu éprouve une augmentation d'énergie vitale qui lui donne le sentiment intime de la réparation des pertes qui l'avaient affaibli.

La digestion des liquides est bien moins complexe; il nous suffira de dire que la portion alimentaire qu'ils contiennent se sépare et va également se joindre au chyle dont elle subit toutes les transformations.

Cet exposé, que nous avons dégagé de toute aridité anatomique, suffit pour mettre nos lecteurs à même d'apprécier la cause et la nature des principales maladies, la sa-

gesse des moyens hygiéniques par lesquels nous apprenons à nous en préserver, et l'efficacité des remèdes que nous leur opposons pour les guérir.

Si nous nous adressions spécialement aux médecins, nous aurions parlé un langage technique ; mais il s'agissait simplement d'initier les hommes du monde à des notions qu'ils considèrent, à tort, comme au-dessus de leur portée.

---

§ 2

DE LA MALADIE

La maladie est une perturbation quelconque dans les conditions soit matérielles, soit dynamiques de l'organisme.

L'homme malade est en proie à un malaise général qui affaiblit ses forces physiques, et quelquefois ses facultés intellectuelles. Sa pensée, autrefois calme et féconde, se trouble et se noie dans le vague. Il a horreur de ce qu'il aimait, et il aime ce qu'il dédaignait. Il ne conçoit plus rien de grand,

son œil se trouble, ses pieds se refusent à marcher, ses mains à le défendre ; en un mot, tout en lui porte l'empréinte de la souffrance, de la faiblesse et de la douleur.

Quel est le principe ou qu'elle est la cause de la maladie? d'où survient ce germe de mort qui s'implante ainsi dans l'organisme pour empoisonner les sources de la vie? Comment deviner ou chercher la source d'où viennent aux hommes les maladies et la mort ?

Tous les agents, soit physiques, soit moraux, dont le concours est nécessaire à la vie, peuvent, lorsque leur influence ne s'exerce pas dans les conditions normales, devenir autant de causes de maladie.

Ces premiers agents ne sont pas nuisibles par eux-mêmes, mais seulement par l'excès ou le défaut de leur action habituelle.

D'autres agents, au contraire, consti-

tuent, en vertu de leur nature, de véritables germes de maladie; tels sont les miasmes putrides, végétaux et animaux, les virus contagieux, les poisons proprement dits.

En effet, si nous en exceptons les vices constitutionnels, les substances malfaisantes que parfois nous ingérons, les écarts de régime et les autres excès ou imprudences, les affections morales, les prédispositions héréditaires, nous reconnaîtrons que les causes les plus communes des maladies se trouvent dans l'air que nous respirons, dans nos aliments, dans les vicissitudes atmosphériques, etc. ; le plus souvent à l'état de miasmes.

Ces miasmes sont des corpuscules aériformes invisibles, impondérables, réfractaires à tous les moyens d'analyse chimique, et dont l'espèce est seulement reconnaissable aux effets caractéristiques qu'ils provoquent.

Doués d'une expansibilité incroyable, ils se divisent à l'infini. Presque toujours le sang leur sert de véhicule et de foyer d'incubation.

Le principe de vie, dont ce liquide est l'entretien, se trouble par la présence de ces infiniment petits, et la nature s'efforce de les éliminer par des hémorragies, des diarrhées, des sueurs, des éruptions cutanées, des urines sédimenteuses, etc.

Dans toutes les maladies il y a enchaînement de causes et d'effets, parce que ce qui n'était primitivement qu'effet devient cause à son tour.

Les maladies sont dites *aiguës* ou *chroniques*. Les premières sont celles qui parcourent rapidement et violemment les diverses phases de leur évolution ; dans les secondes, les symptômes se sont développés avec len-

teur. Elles ont produit dans l'organisme une perturbation moins effrayante, mais plus profonde et plus tenace.

Les maladies aiguës se guérissent promptement et complétement à l'aide de médicaments spéciaux; les maladies chroniques exigent non-seulement une médication appropriée à la nature du mal, mais encore un traitement réparateur propre à ramener, peu à peu, les organes à leur état normal.

Une seule et même maladie peut affecter successivement ces deux formes, en ce sens que les maladies aiguës dégénèrent souvent en maladies chroniques, lorsque la médecine ne parvient pas à les guérir radicalement. Le mal alors s'implante, en quelque sorte, dans les organes : sang, humeurs, nerfs, appareil de la digestion, etc., tout est plus ou moins troublé, car,

dans le grand tout qui constitue notre être, le plus petit organe ne peut refuser son contingent d'activité sans que tous les autres s'en ressentent.

Alors aussi, en général, c'est l'organisme tout entier qu'il faut régénérer. Force est de parcourir en sens inverse le chemin suivi par le mal. De même qu'il s'est aggravé avec le temps, c'est avec le temps seul qu'on parviendra à le guérir.

Souvent même, c'est, pour ainsi dire, atome par atome que l'élimination des causes morbifiques devra s'opérer.

L'ennemi s'étant avancé sourdement et n'ayant manifesté sa présence que lorsque déjà il était maître de la place, il faudra, par une tactique habile et des moyens d'une suffisante énergie, lui faire perdre peu à peu tout le terrain qu'il avait gagné.

Nous avons dit que les maladies aiguës deviennent souvent chroniques; en voici la raison :

Confondant, presque toujours, les effets avec la cause, la médecine européenne laisse trop souvent au mal sa pleine liberté d'action.

Par exemple, en présence d'une fièvre avec grand développement de calorique, un pouls fort et accéléré, elle croit à la présence d'une trop grande quantité de sang.

Il n'en est rien cependant ; c'est simplement la vitalité qui est surexcitée ou qui fermente, en quelque sorte, sous l'influence de miasmes ou d'une lésion plus ou moins grave qui, évidemment, n'ont pas pu déterminer une augmentation subite de la somme de sang qui circule dans les veines.

N'importe, prenant cette réunion de

symptômes morbides pour un état de pléthore sanguine, elle le combat par des saignées plus ou moins abondantes, et elle est tout étonnée de voir que la quantité du sang ait diminué sans faire cesser la violence de l'état anormal.

L'opération est restée sans effet, et elle a eu le grave inconvénient d'affaiblir le malade, en lui enlevant ses moyens de résistance vitale et de réaction contre la maladie.

D'autres fois, les miasmes, cause déterminante de la maladie, provoquent l'anéantissement, comme dans la fièvre typhoïde, le choléra, etc.

La médecine alors s'empresse de stimuler la sensibilité engourdie du malade par les vésicatoires, les sinapismes, les moxas,

les vomitifs, les potions stimulantes, souvent amères ou nauséabondes.

Pauvre nature! on l'affaiblit parce qu'on veut qu'elle soit trop forte contre le mal; et quand, accablée par lui, elle ne résiste que faiblement, on la martyrise sous le prétexte de lui donner plus d'énergie.

La pratique naturelle des médecins de Madagascar est incomparablement plus intelligente et plus sage.

Ils savent mieux que nous apprécier l'heure où l'on doit laisser la nature à elle-même et saisir l'instant propice pour lui prêter une main secourable.

Ils savent, avec un art admirable, par un régime toujours tonique, nous dirions presque balsamique, habilement modifié, suivant les symptômes, rendre comme par en-

chantement au sang appauvri la richesse dont il a été momentanément dépouillé.

Leur méthode consiste :

1° A activer la circulation générale par des dépuratifs ou des sudorifiques, pour expulser, le plus activement possible, les principes morbifiques ;

2° A produire les excitations, graduellement ménagées, dont un corps malade peut avoir besoin ;

3° A régulariser l'action de l'estomac ;

4° A rétablir l'équilibre dans les fonctions, en restituant à certains liquides les éléments qui leur manquent;

5° A augmenter le principe de la vitalité, en facilitant l'élaboration, les assimilations, le développement incessant de l'organisme.

Pour eux, la puissance médicale par

excellence est la nature elle-même, qu'il s'agit d'aider par le régime, l'hygiène et les remèdes exclusivement puisés dans le règne végétal.

---

§ 3

DE L'HYGIÈNE EN GÉNÉRAL.

Le corps humain plus compliqué que celui des autres êtres organisés, est exposé par cela même à plus d'infirmités.

En outre, l'homme fier d'une raison qui, parfois, l'aveugle ou l'égare, dans sa vie physique comme dans sa vie morale, est souvent entraîné par la civilisation et par ses désirs effrénés dans une voie de passions, de fatigues, de chagrins et de déceptions, qui usent rapidement une organisation aussi fragile qu'admirable.

C'est pourquoi l'hygiène, que l'on définit ordinairement comme l'art de conserver la santé, pourrait aussi se définir l'art d'éviter les excès qu'amènent les passions ou même les relations sociales.

L'homme subit, pendant le cours de son existence, une série de changements successifs qui modifient et font son tempérament.

Ces changements sont amenés par l'âge, le régime, les mœurs, le genre de vie, d'exercice, d'occupation, etc.

Le *tempérament* est une chose variable qu'il faut distinguer de la *constitution* qui est comme le fond organique de l'individu.

Chaque homme a, dès sa naissance, sa constitution spéciale qui a pour base l'élément solide, tandis que le tempérament dépendrait surtout des liquides de l'organisme.

Les constitutions sont variables à l'infini, en ce sens qu'il y a presque autant de constitutions que d'individus; on peut cependant les diviser en deux grandes classes. les constitutions faibles et les constitutions fortes.

Il est bien entendu que par le mot *forte* nous entendons non pas l'énergie plus ou moins grande des muscles, mais bien l'équilibre parfait de toutes les fonctions vitales.

Par des soins bien entendus, par le régime, sous l'influence d'un climat salubre, etc., on peut changer le tempérament et fortifier une constitution primitivement faible, de même que, par l'abus des choses de la vie ou par des influences pernicieuses, on peut ruiner une constitution primitivement très-forte.

Notre santé, par conséquent, dépend en grande partie de la manière dont nous

vivons, de l'air qui nous entoure, en un mot, de l'hygiène que nous observons.

Pourquoi faut-il, hélas! que nos habitudes modernes soient comme la négation, de parti pris, de tous les principes de cette hygiène indispensable.

Vêtements, nourriture, divertissements, usages sociaux, toute notre existence semble un défi, nous ne dirons pas à l'intelligence, mais à l'instinct de notre conservation.

L'adultération, ou un art homicide, transforment trop souvent nos aliments en poisons; et nos récréations, les soirées du monde, les spectacles, deviennent une source de préoccupations nouvelles, stériles et excitantes tout à la fois.

Que dire de ces innombrables publications, œuvres inspirées par une fantaisie maladive, qu'on jette chaque jour en pâture

à des imaginations d'autant plus vives et plus impressionnables qu'elles sont plus inoccupées ; qui égarent les esprits et corrompent les mœurs par la fièvre de leurs conceptions exagérées.

L'éducation mal combinée et mal conduite, surexcite le cerveau de la jeunesse, et si le commerce ou l'industrie sont pour quelques privilégiés la source de la fortune et d'un surcroît de jouissances, ils sont pour le plus grand nombre des sources de mort physique et morale.

Pour mieux nous convaincre de l'influence que les mœurs, les coutumes, les climats, la nourriture et jusqu'aux lois, peuvent exercer sur les individus, jetons un coup d'œil sur les différents peuples.

Dans les pays du nord de l'Europe, où il est difficile de se nourrir et de se préserver

des rudes atteintes du climat, les habitants sont obligés de se livrer à de pénibles travaux.

Leur alimentation est grossière, presque exclusivement composée de chair, et ils font un grand usage de boissons alcooliques.

Le tempérament sanguin domine.

Que, par d'heureuses circonstances politiques, la liberté triomphe, comme en Suède, en Norvége et dans le Danemark, que les sciences et les arts soient encouragés, le tempérament se modifiera et deviendra nervoso-sanguin.

Si, comme en Russie, les hommes sont retenus dans l'ignorance et le servage, on en fera un peuple de barbares robustes, parmi lesquels le tempérament musculaire sera de beaucoup le tempérament dominant.

Dans les pays chauds, où l'indépendance,

les sciences et les beaux-arts fleurissent, le tempérament nerveux règne presque exclusivement. Mais que le despotisme survienne et les nobles aspirations feront place aux appétits matériels ; le sérail et le luxe deviendront des distractions nécessaires ; les corps et les esprits s'affaibliront, le tempérament lymphatique sera la règle générale.

Au sein d'un même peuple, mais dans des classes différentes de la société, nous retrouverons les mêmes nuances.

Les artistes et les savants sont nerveux ; les hommes de loisir, livrés à la mollesse, deviennent promptement lymphatiques, et le tempérament sanguin domine chez les ouvriers dont le travail est purement physique.

Répétons-le, l'hygiène est ce qu'il y a de principal dans l'art de guérir, parce qu'elle fait partie essentielle du traitement, qu'elle

apprend et aide à se préserver des maladies, qu'elle a même la puissance de transformer les tempéraments et de modifier les constitutions.

---

§ 4

HYGIENE DES FONCTIONS FONDAMENTALES DE LA VIE

I. De la respiration

Parmi les causes des maladies, il n'en est aucune dont l'influence soit plus à redouter que celle de l'air atmosphérique chargés de miasmes délétères.

Hippocrate, en parlant de l'air, nous dit qu'il est le roi et la cause de toutes les mala-

dies, ainsi : *Aer est omnium rex, morborumque causa* (1).

Depuis la naissance jusqu'à la mort, il est l'indispensable entretien de notre vie, et nous ne saurions en être privé un seul instant sans que notre existence soit compromise.

Il faut donc, avant tout, ne respirer qu'un air pur, puisque notre bien-être est en raison directe de sa pureté.

Il est certain que l'air atmosphérique est souvent altéré dans sa composition par des gaz qui s'y mélangent et qui, introduits dans l'économie animale par la voie d'inspiration, peuvent produire des maladies, plus ou moins graves, ou même causer promptement la mort.

---

(1) HIPPOCRATE, lib. de statibus.

Le gaz acide carbonique qui, se dégageant du charbon en état de combustion, des fleurs, et en général de toutes les fermentations, vient se mêler à l'air, produit beaucoup d'accidents parce que l'on ne s'en défie point assez et qu'on s'expose imprudemment à son action méphitique, sinon délétère.

Le moindre inconvénient qui puisse résulter du séjour dans un air ainsi vicié, est une asphyxie qui peut n'être que momentanée, si de prompts secours sont administrés.

Les gaz qui se dégagent des fosses d'aisances ne sont pas moins dangereux pour les personnes qui les respirent. Les accidents qu'éprouvent ceux qui se trouvent fréquemment au milieu de ces émanations en sont la preuve.

Les miasmes qui s'élèvent des marais et

des eaux stagnantes; le séjour prolongé dans des habitations sombres et humides; les grands rassemblements de personnes dans un endroit peu spacieux, où l'air est altéré par les émanations réunies de tant d'individus; toutes ces causes exercent une action si délétère qu'on les a vues donner naissance à de terribles épidémies.

Pour frapper davantage les personnes qui vivent dans les lieux mal aérés et qui ne comprendraient pas suffisamment la nécessité d'améliorer ces conditions, nous leur dirons que 12,969 litres d'air sont tamisés par les poumons d'un adulte toutes les vingt-quatre heures, et que par conséquent les poisons aériformes, qui peuvent y être mêlés, doivent exercer une terrible influence sur l'organisme.

Lorsque la respiration a été interrompue

ou viciée, le premier et le plus pressant besoin est de répandre l'air atmosphérique autour de l'asphyxié, de lui découvrir la poitrine, de le débarrasser des vêtements qui pourraient le gêner et de lui faire respirer avec précaution de l'eau sédative ordinaire ou toute autre préparation ammoniacale qu'on aura sous la main.

Lorsqu'il reviendra à la vie, on lui fera prendre un consommé chaud ou tout autre réconfortant.

II. De la nutrition

Au moyen âge, il y avait souvent de redoutables épidémies qui frappaient les peuples d'épouvante ; la fameuse peste noire de

l'an 1000 fit croire que la fin du monde était prochaine.

Les Juifs seuls n'étaient pas atteints par le fléau, aussi étaient-ils accusés d'avoir empoisonné les eaux et subissaient-ils les persécutions les plus atroces.

La diététique établie par Moïse, et fidèlement observée de génération en génération, peut seule expliquer l'immunité singulière dont jouissaient les enfants d'Israël.

Nous rappelons ce fait remarquable comme un exemple frappant de la haute importance du régime hygiénique.

L'homme emploie pour se nourrir une grande quantité de substances tant végétales qu'animales ; son alimentation doit donc être un mélange heureux et bien proportionné de tout ce que lui offre la nature.

La meilleure nourriture est celle qui suffit

à l'estomac, et la quantité d'aliments doit être réglée tant sur la force de digestion de chaque individu, que sur les pertes subies par l'organisme.

D'un côté, la sobriété qui laisse à toutes les fonctions physiques et morales la liberté de leur jeu assure à l'homme une vie longue et exempte d'infirmités; de l'autre, l'insuffisance de la nutrition est un véritable poison qui ronge et qui tue.

Un travail intellectuel trop absorbant, les préoccupations graves, les chagrins, ont pour effet le plus habituel de faire oublier les repas; on souffre de la faim sans qu'on s'en doute; peu à peu l'estomac se débilite et la digestion finit par devenir pénible, douloureuse, parfois même impossible.

Il faut lutter avec énergie contre ce fatal oubli de soi, et se soumettre à un ordinaire

réglé. Rien n'est hygiénique comme l'habitude.

Nous avons toujours vu la gastrite, la diarrhée, les douleurs d'entrailles, avec tout leur cortége de symptômes morbides, être la conséquence inévitable d'une alimentation irrégulière et capricieuse.

« La veuve d'un illustre général de l'Empire était tombée, après la mort de son mari, dans un marasme profond. Son estomac n'acceptait plus d'aliments et elle était si faible, si maigre, qu'elle ressemblait plutôt à une ombre qu'à une créature vivante.

« Les médecins les plus en renom avaient découvert chez elle deux ou trois maladies incurables ; mais les remèdes qu'ils avaient prescrits ne soulageaient guère la pauvre malade, et lorsque le célèbre *Corvisart* fut

appelé à son tour elle était dans un état désespéré.

« Après un examen minutieux, le savant docteur se contenta de dire laconiquement : — Madame je puis vous sauver; dès aujourd'hui je serai votre cuisinier. Mais qu'on jette tous les médicaments par la fenêtre.

« Deux mois après, grâce au régime de Corvisart, la mourante gravissait gaillardement les sentiers des montagnes de la Suisse où on l'avait envoyée pour achever de se rétablir. »

Ce récit, parfaitement véridique, prouve mieux que de longues phrases les funestes effets d'une mauvaise nutrition et la puissance curative d'un régime savamment combiné.

La meilleure médication est celle qui favorise la nutrition et la meilleure nutrition

est celle qui porte en elle-même la médication.

C'est là le principe fondamental des Malgaches et la maxime qui dirige toute leur thérapeutique.

Les médecins de Madagascar font un grand usage d'un bouillon hygiénique considéré par eux, comme le complément indispensable de tout traitement, comme le préservatif infaillible du choléra, du typhus, et de beaucoup d'autres maladies.

Ce bouillon hygiénique, un de leurs plus précieux médicaments, est presque à leurs yeux, ce qu'aurait été pour les alchimistes, *l'aqua vitalis organorum,* cet élixir de vie qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur.

Nous avons minutieusement étudié la nature et les propriétés de ce bouillon, et nous le proclamons un agent thérapeutique d'une

très-grande valeur, cumulant le double bienfait d'une riche alimentation et d'une médication puissante.

Il exalte l'énergie des organes digestifs, il modifie la composition du sang, en augmentant le nombre de ses globules sanguins et sa plasticité.

Peu à peu, sous son influence, l'estomac se reconstitue, l'appétit se réveille, la digestion se régularise, les selles deviennent meilleures, enfin, tout annonce que l'organisme exerce une heureuse réaction.

Les malades ont toujours reconnu, après en avoir fait usage, qu'ils ressentaient, presque soudainement, un bien-être général qui excitait leur surprise au plus haut degré.

Voici l'explication des remarquables effets produits par ce bouillon :

La chair de certains animaux, notamment

celle du bœuf, du mouton, du poulet, de la tortue, du gibier noir, etc, contient une substance particulière, demi-solide, qui n'existe que dans le tissu musculaire et à laquelle les chimistes Thouvenel et Fourcroy ont donné le nom de *musculine*.

Cette substance azotée et phosphatée, qui offre une grande analogie avec la composition chimique de nos tissus, est éminemment apte à s'assimiler aux organes et à réparer les pertes qu'ils subissent par la fatigue ou par la maladie. On peut dire qu'elle est l'élément normal de l'alimentation.

Les *consommés* les plus soignés n'en renferment que de faibles traces, parce que la musculine ne peut se dissoudre dans l'eau qu'à l'aide d'un dixième d'acide chlorhy-

drique, impossible à introduire dans le pot-au-feu.

Or, nous avons constaté que les substances employées par les Malgaches dans la composition de leur bouillon ont la singulière propriété de dissoudre la musculine.

Ce fait nous est pleinement démontré par une série d'analyses, soigneusement faites.

Si ces substances dissolvent la musculine, presque insoluble, à plus forte raison doivent-elles avoir la propriété de dissoudre les autres aliments, et par conséquent d'être grandement digestives ; elles liquéfient le bol alimentaire plus complétement que la pepsine la mieux préparée.

Ces mêmes substances, éminemment aromatiques, en facilitant toutes les excrétions, rendent le bouillon hygiénique rafraî-

chissant et dépuratif. L'usage a prouvé qu'elles lui communiquent en outre une grande puissance vermifuge : il détruit les vers intestinaux sans porter le trouble dans les organes comme le font souvent les autres anthelmintiques.

III. De la digestion

Le temps nécessaire à la digestion varie depuis deux heures jusqu'à cinq heures; en général, ce n'est qu'après ce dernier terme que renaît l'appétit; au bout de six heures, il faut un nouveau repas.

Nous conseillerons donc de faire trois repas par jour, en variant, autant que possible, la nature et la quantité des mets.

Pendant le premier travail de la digestion, on doit éviter les exercices violents, la tension d'esprit, les impressions physiques et morales trop vives.

Un repos d'une heure, suivi d'un exercice modéré, sont nécessaires pour seconder les deux fonctions préliminaires de la digestion. Il faut du repos pour que la *chymification* s'opère. Dès que le chyme a passé dans le duodénum, l'agitation devient un auxiliaire utile, parce qu'elle force la bile à couler avec plus d'abondance pour transformer le *chyme* en *chyle* et faciliter la digestion intestinale.

Les lois de l'hygiène de la digestion peuvent se formuler comme il suit d'une manière générale :

Les bilieux mangent beaucoup et digèrent vite, mais sont fréquemment constipés. Pré-

disposés aux sécrétions trop abondantes de la bile, ils ont besoin de se rafraîchir par un régime végétal.

Les lymphatiques mangent peu et digèrent lentement; leur nourriture doit être tonique, réparatrice, et puisée plus spécialement dans le règne animal.

Pour les tempéraments nerveux, c'est un régime adoucissant, végéto-animal, qui convient le mieux.

Le tempérament sanguin est le plus heureux de tous; on pourrait l'appeler *omnivore;* mais il exige beaucoup d'air et d'exercice, c'est pour lui la condition d'une santé parfaite.

Dans les convalescences, les éléments réparateurs doivent être administrés avec une grande sagacité. Tantôt il faut ne donner à l'estomac que ce qui suffit à le défendre des

inconvénients graves d'une diète absolue, et alors on ne lui accorde que des aliments légers, assimilables par des organes encore faibles; tantôt, on peut sans danger procéder immédiatement à la réparation générale, et l'on débute par les aliments les plus substantiels.

Les convalescents qui mangent peu à la fois digèrent mieux, et se fortifient plus rapidement; il est donc préférable de partager en plusieurs repas la même quantité d'aliments que de surcharger l'estomac par un repas unique.

IV. Des vêtements

Toute l'hygiène des vêtements repose sur ce principe : protéger le corps contre l'abais-

sement de la température, en hiver, maintenir l'équilibre de ses fonctions en été, et le défendre contre les brusques changements de température dans toutes les saisons.

Inutile d'entrer dans de grands développements à ce sujet, parce que les sensations et le bon sens indiquent suffisamment les précautions nécessaires. Nous recommanderons cependant l'usage de la flanelle aux personnes atteintes d'affections rhumatismales. Non-seulement elle maintient autour de la peau une température constante, mais encore, en se déplaçant par les mouvements du corps, elle exerce une friction incessante qui a pour résultat de dilater les pores de la peau, de faciliter la transpiration et de maintenir la circulation dans les vaisseaux capillaires.

V. Des bains

L'homme en bonne santé doit prendre deux bains, au moins, par mois.

L'entretien des fonctions de la peau en fait un devoir rigoureux.

Les bains chauds stimulent par leur première impression et déterminent la transpiration cutanée. Mais l'immersion dans l'eau doit être courte ; il ne faut jamais attendre le trouble des mouvements du cœur ni le mal de tête. Il faut régler la température du bain avec précision et la maintenir constante jusqu'à la fin; il importe aussi de ne se soumettre que peu à peu à la pression du liquide sur la poitrine ; et, en quittant le

bain, d'éviter avec soin le refroidissement par l'évaporation de l'eau.

Les bains froids sont plus salutaires dans une eau courante ; le meilleur moyen d'échapper à l'impression désagréable de la fraîcheur de l'eau est de s'y plonger tout à coup ; plus l'immersion de tout le corps est prompte, moins la respiration sera convulsive et gênée.

Si on ne peut pas nager, il faudra combattre le froid par des mouvements cadencés, et si la susceptibilité est trop grande, sortir de l'eau avant que les frissons soient trop fréquents.

Tout le monde sait qu'il faut être à jeun ou du moins n'avoir pris qu'un léger repas, trois ou quatre heures avant d'entrer dans l'eau.

VI. Du flux mensuel

Les conseils hygiéniques que nous venons d'exposer sont évidemment généraux et s'appliquent aux deux sexes; nous rappellerons, en outre, aux femmes que leur santé est subordonnée à la régularité avec laquelle s'accomplit le flux mensuel.

Cette fonction est comme un miroir dans lequel leur état se montre tel qu'il est.

Dans les cas d'irrégularité, il faut agir tout de suite, la guérison étant d'autant plus prompte que le mal est plus récent.

Comme règle d'hygiène, nous conseillons d'éviter avec soin, aux jours critiques, toute impression anormale de froid.

On devra s'entourer les reins d'une large ceinture de flanelle, porter des pantalons et faire usage d'eau tiède pour les ablutions quotidiennes.

Nous terminerons ces indications en exhortant chacun à user de sa raison pour apprécier quelle dose d'exercice ou de fatigue il peut supporter. Un homme robuste souffrira d'un travail trop délicat qui ne donne pas à son corps un exercice suffisant et dont une personne d'une constitution faible se trouvera très-bien.

Enfin, que ceux qui ont fait des excès, de quelque genre que ce soit, se modèrent ou s'abstiennent.

§ 5

HYGIÈNE DES QUATRE AGES

I. De l'enfance

L'hygiène des enfants a une très-haute importance au double point de vue de la famille et de la société ; elle mérite donc toute l'attention des parents.

Combien d'infortunés doivent une constitution maladive ou des infirmités pénibles aux soins mal entendus qui ont entouré leur enfance !

Il ne suffit pas de nourrir les enfants et de les tenir proprement, il faut encore leur ménager de l'exercice. Dans les premiers mois de la vie, l'impulsion qu'on leur donne en les levant, en les habillant, etc., leur en tient lieu; mais plus tard, et lorsqu'ils ne peuvent pas encore marcher, il leur faut plus de mouvement; la promenade au grand air, sur les bras de leur nourrice, est celui qui leur convient le mieux.

Celle-ci doit avoir la précaution de les changer souvent de bras afin de ne pas les habituer à se pencher d'un côté plutôt que d'un autre.

Pour le coucher, il ne faut ni trop ni trop peu de chaleur; l'enfant ne pourrait résister au froid, un excès de chaleur lui donnerait la fièvre.

Il ne couchera jamais avec sa nourrice;

son lit sera installé dans une chambre bien aérée, d'une température douce et constante; un excès de chaleur irriterait sa petite poitrine et le ferait tousser.

La feuille de fougère bien sèche ou du crin végétal, remplaceront dans le berceau la plume et la laine.

Il faut prendre garde que l'enfant ne s'endorme jamais sur les genoux de sa nourrice dans des attitudes vicieuses ou pénibles.

Il est bon de lui faire deux ablutions par jour, rapides, générales, avec de l'eau à peine tiède, après quoi on l'essuie avec soin, en frictionnant légèrement la peau.

L'allaitement est la panacée des nouveau-nés. Il faudrait pouvoir administrer à la nourrice les médicaments devenus nécessaires à l'enfant. Ses indispositions ont souvent leur germe dans le lait qu'il a

sucé; et nous ajouterons que le lait est, en général, dépositaire des substances alimentaires de la nourrice, parce qu'il provient de la digestion stomacale. Si la nourrice, par exemple, prend un vermifuge, son lait sera à son tour vermifuge. Elle peut donc, par un régime approprié, non-seulement donner à son lait les qualités qui lui manquent, mais encore lui communiquer la vertu curative nécessaire au traitement de l'enfant.

Tant de voix se sont élevées pour faire abandonner l'usage du maillot, qu'il nous paraît inutile de redire aux jeunes mères combien il est dangereux de martyriser les enfants avec cette espèce de camisole de force. On doit les envelopper de langes larges, légèrement serrés par des cordons et non avec des épingles.

II. De l'adolescence

L'adolescence est la seconde saison de la vie; elle comprend le temps qui s'écoule entre l'apparition des premiers signes de la puberté et le terme de l'accroissement du corps.

On l'a ingénieusement comparée à l'épanouissement d'une fleur qu'un rien peut flétrir avant la fructification.

C'est pendant cette période de l'existence que la constitution se forme, se fortifie, ou se détériore pour la vie.

Si l'homme sauvage, tel que l'a peint Jean-Jacques Rousseau, est plus robuste que l'homme civilisé, c'est parce que rien

n'a gêné ou excité le développement de son corps, qu'on a laissé à la nature le soin et le travail de son organisation, tandis que chez l'homme civilisé cette même organisation est facilement excitée ou contrariée de mille manières.

On est pubère, dit le docteur Virey, beaucoup plus promptement dans les villes, à cause des sensations qui surexcitent les esprits vitaux, et par l'effet des nourritures échauffantes, que dans les campagnes, où l'on ne vit que de laitage et de végétaux.

Les aliments stimulants, les boissons spiritueuses, les sensations hâtives, pressent le développement, mais l'énervent, et s'opposent à ce que la stature soit aussi élevée, à ce que la constitution soit aussi forte qu'elles l'auraient été sans ces causes perturbatrices.

Au contraire, le lait et les herbages for-

ment une nourriture plus rafraîchissante, qui tempère les fonctions vitales et laisse au développement physique tout le temps de s'opérer.

Les peuples pasteurs, ou Éthiopiens, dont parle Hérodote, sont, malgré leur climat brûlant, de grands et beaux corps. L'illustre historien affirme que chez eux l'usage de la viande était prohibé.

Chez les anciens habitants des îles Fortunées (îles Canaries), qui ne se nourrissaient que de légumes, de fruits, de miel et de lait, la vie ordinaire était de cent ans.

Tacite, dans son beau parallèle des Gaulois et des Romains, attribue la taille gigantesque des premiers à leur vie frugale, les formes exiguës des seconds, à leur mollesse et à leur alimentation trop excitante.

Ces observations peuvent servir de pré-

ceptes hygiéniques pour les adolescents.

Il faut entrecouper leurs études ou leurs travaux par des distractions salutaires; tenir, autant que possible, leur physique et leur moral en occupation continuelle, et proscrire du régime les aliments excitants.

Un des grands abus de notre civilisation actuelle, conséquence fatale de l'exiguïté des appartements modernes, est que les enfants n'aient pas leur chambre séparée, qu'ils soient continuellement en contact avec leurs parents, et prennent part aux conversations souvent pour eux moralement et matériellement infanticides.

III. De l'âge adulte

A cette époque de la vie, le corps a acquis toute sa perfection physique, si aucune influence funeste ne s'est opposée à son développement normal.

Cet âge s'étend, chez l'homme, de la vingt-cinquième année à la cinquantième, et, pour les femmes, de la vingtième à la quarante-cinquième.

Jusqu'à l'âge viril, l'homme n'a vu la vie que du beau côté : insouciant de l'avenir, satisfait du présent, avide de jouissances et de tout ce qui peut flatter ses sens, doué d'une imagination heureuse, sans autre désir que celui du bien-être, tour à tour

doux et colère, timide et courageux, laborieux et dissipé, tel est, en abrégé, le portrait de l'adolescent.

Mais à peine est-il entré dans l'âge viril que tout change en lui et au dehors de lui.

Toutes les douces illusions et les brillants prestiges s'évanouissent pour faire place aux calculs de l'ambition ou de la fortune.

Le passé et le présent ne comptent plus pour rien, l'avenir seul est tout.

Père de famille, il s'attache à préparer pour ses enfants une existence heureuse; célibataire, il se consacre plus exclusivement aux sciences, aux arts, à la politique, à la défense de la patrie, au service des autels, à l'exercice d'une charité universelle.

C'est l'âge des passions violentes, des soucis, des préoccupations, des chagrins; c'est l'heure de la lutte.

S'il est sage, il évitera les excès dans les travaux du corps et de l'esprit; il se soustraira à toutes les passions trop vives et trop prolongées qui amènent une vieillesse anticipée; dussent ses intérêts matériels et moraux en souffrir, il n'oubliera pas que la santé est le plus grand des biens.

IV. De la vieillesse

Cet âge est l'hiver de la vie.

Les lignes du corps se déforment par suite de l'atrophie des muscles; les forces vitales diminuent graduellement et finissent par s'éteindre.

On ne vit guère que par le souvenir et cependant, chose singulière, autant on a été

prodigue de la vie dans l'adolescence, autant on est désireux de la conserver dans la vieillesse.

Aussi les passions s'effacent, et les désirs du vieillard n'ont plus qu'un but, le maintien d'un bien-être très-amoindri, hélas! mais auquel on s'attache d'autant plus qu'on le sent prêt à s'évanouir.

Nous lui devons notre respect et nos soins; le respect, pour les services qu'il a pu rendre à la société, nos soins, pour dissimuler sous les fleurs la tombe prête à s'ouvrir pour lui.

C'est à cet âge que les soins hygiéniques sont surtout précieux.

Le vieillard sera donc, comme l'enfant, l'objet de la sollicitude spéciale du médecin et de ceux qui l'entourent.

Les maladies de la vieillesse sont nombreuses; elle a souvent pour compagnons

trop assidus les rhumatismes, l'asthme, les catarrhes, la gravelle et tout le douloureux cortége des affections des voies urinaires.

La vieillesse réclame d'autant plus de précautions hygiéniques, que les maladies de cet âge sont les plus rebelles à l'art de guérir.

Un air pur et sec est celui qui lui convient le mieux, afin que sous le même volume il trouve toujours la quantité d'oxygène nécessaire à son existence; un air impur accroîtrait la faiblesse et la lenteur de la circulation du sang.

Ifaudra éviter le passage subit du chaud au froid et *vice versâ*, et se défendre d'habiter un climat froid et humide.

Il convient de faire usage de vêtements de laine, et d'aider ainsi la transpiration insen-

sible qui se fait d'autant plus difficilement que la peau est plus sèche.

Pour remédier en partie à cette mauvaise disposition, il est bon de faire des frictions sur tout le corps et de prendre des bains tièdes dont la durée ne devra pas se prolonger au delà de trente ou quarante minutes ; et, comme l'excès, même des meilleurs choses, est nuisible, on ne dépassera jamais le chiffre de un ou deux bains par mois : un plus grand nombre affaiblirait l'ensemble des organes, surtout le système musculaire.

Nous avons dit que les vêtements doivent être en laine, nous ajouterons qu'il faut les renouveler souvent en raison de la nature âcre de la transpiration à cet âge. Leur ampleur sera suffisante pour laisser les mouvements parfaitement libres ; une cravate trop serrée gênerait la circulation du sang et

déterminerait la congestion du cerveau ou même l'apoplexie. Il faut empêcher, à tout prix, que le sang monte à la tête, et faire en sorte qu'il afflue au contraire vers les extrémités inférieures.

Les aliments, de bonne nature, seront pris en petite quantité, mais souvent; leur choix n'est pas indifférent pour l'estomac du vieillard; ils doivent être de digestion facile, surtout dans le cas où l'absence de dents rend la mastication impossible ou incomplète.

Les organes digestifs, à cet âge, sont presque aussi délicats et sensibles que dans l'enfance. Les aliments grossiers devront donc être rejetés; il faut se faire une loi rigoureuse d'une nourriture substantielle, mais délicate, en rapport avec l'affaiblissement des facultés vitales.

La première des règles de l'hygiène est de ne donner à aucun organe plus de travail qu'il n'en peut supporter, si on ne veut pas le voir bientôt dépérir.

On veillera avec attention à ce que toutes les fonctions naturelles du corps s'exécutent régulièrement, car, en réagissant sur le cerveau par l'action sympathique des intestins et de la vessie, le trouble de ces fonctions peut amener des maladies graves, ayant pour point de départ la présence prolongée des excrétions dans leur réservoir naturel.

Le vieillard s'appliquera à faire un exercice modéré dans un air pur et exposé aux rayons du soleil ; un sommeil de six à sept heures lui suffit; il mettra tout en œuvre pour conserver le calme de l'esprit, et n'oubliera pas que le plus petit excès, n'importe de quel genre, peut lui devenir funeste.

En résumé, les vieillards doivent éviter les lieux humides et peu aérés, fuir les grandes villes, où l'air, rendu malsain par un grand nombre de miasmes, est fatal aux tempéraments affaiblis par l'âge et les infirmités. Ils doivent habiter la campagne, préférablement les sites exposés au midi; se prémunir contre la rigueur des hivers, se couvrir de flanelle, fuir les émotions tristes, la tristesse ayant toujours un effet débilitant; rejeter de l'alimentation les farineux indigestes, se nourrir de bons consommés, de chair et de végétaux, en proportion à peu près égale, et boire, modérément, un vin vieux de bon cru.

CHAPITRE IV

APPLICATION DE LA MÉDECINE NATURELLE A LA GUÉRISON DES MALADIES PARTICULIÈRES

---

§ 1

THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALE DE LA MÉDECINE NATURELLE

Experientia non fallax.

Les règles de l'hygiène les plus salutaires, les mieux observées, ne suffisent pas toujours pour préserver l'homme des maladies.

La force vitale, abandonnée à elle-même, serait souvent insuffisante si elle n'était secourue par la thérapeutique, qui a pour objet

de seconder les efforts de la nature, de corriger les éléments et les organes vicieux, de leur rendre leur vigueur lorsqu'ils s'épuisent, de rétablir, en un mot, entre toutes les fonctions de l'organisme, l'équilibre qui constitue la santé.

Pour atteindre ce but, il faut, avant tout, connaître les causes du mal et les effets des remèdes. Cette connaissance s'acquiert par l'observation attentive des symptômes dans leurs rapports avec l'âge, le sexe, le tempérament, les habitudes, le genre de vie, l'idiosyncrasie des malades.

Ainsi entendue et pratiquée, la science médicale, aidée des secours de l'histoire naturelle, rend à l'humanité les services les plus signalés. Où la trouverons-nous? Ce n'est certes pas en Europe, nous l'avons surabondamment prouvé.

Oserons-nous répéter que nous avons été comme forcé de demander aux Indiens, et aux Malgaches, le secret et les agents de la *Médecine* qui, seule, mérite le nom de médecine naturelle.

Nous avons suivi de près la thérapeutique de ces peuples, recueilli leurs traditions, résumé leurs connaissances en botanique médicinale, et, passant à notre tour à l'application, nous avons pu constater que les faits confirmaient pleinement les doctrines et les données que nous devions à une étude sérieuse de tout ce que nous avons vu passer sous nos yeux.

Nous avons déjà examiné les causes générales de nos maux ; mais avant d'aborder l'histoire de chacune des principales maladies, que nous avons eu le plus souvent

l'occasion de traiter, nous avons besoin d'insister encore sur leur étiologie.

A l'instant où le principe morbifique manifeste sa présence, quand la maladie n'est encore qu'un trouble léger de l'économie, il est facile de la dissiper ou de la faire avorter ; il suffit alors d'une pilule, d'une tisane, de la moindre médication, comme il suffirait d'un souffle pour éteindre un fétu enflammé et préserver la maison qui va se consumer dans un terrible incendie.

Lorsque cette cause est plus avancée dans son développement, quand elle s'est spécialisée, quand elle a pris possession d'un organe ou d'une partie quelconque du corps, quand enfin il est possible et permis de la qualifier, de la désigner par son nom propre, on peut en triompher encore, quoique moins aisément et moins rapidement, à l'aide d'un

diagnostic sûr et d'une médication rationnelle.

Nous n'entrerons pas, sur ces deux phases des maladies, dans des détails que le cadre et le but de cet ouvrage ne comportent pas ; nous dirons seulement que si, dans chaque famille, on avait toujours sous la main une boîte de pilules prophylactiques, appropriées aux premiers symptômes du mal pour les leur opposer à l'instant de leur manifestation, la tâche de la médecine en serait singulièrement simplifiée, au grand profit de la santé publique.

Les maladies chroniques, dont nous nous occuperons exclusivement, sont exceptionnellement graves et difficiles à guérir ; c'est par ce motif qu'elles sont devenues l'objet de toute notre sollicitude.

Sans trêve ni merci, nous avons recher-

ché leurs principes, leurs symptômes et leurs divers modes de traitement.

Nous avons étudié les meilleurs ouvrages anciens et modernes, depuis Hippocrate jusqu'à nos auteurs contemporains. Mais, tout en rendant hommage à leurs théories, plus ou moins ingénieuses, nous sommes forcé de redire encore, dussions-nous être importun, qu'en tant qu'il s'agit surtout des maladies chroniques, les préceptes les plus précis, les plus satisfaisants, les plus pleinement sanctionnés par l'expérience, sont ceux qui forment la thérapeutique importée par nous de Madagascar.

Les résultats de la médecine naturelle, sans médicaments perturbateurs, prouvent, jusqu'à l'évidence, que ces peuples ont approfondi beaucoup mieux que nous les mystères de la nature.

La guérison est la véritable pierre de touche d'une méthode médicale : or, ils guérissent plus souvent et plus parfaitement que ne le font nos praticiens les plus habiles. Hippocrate a dit : *Naturam morborum ostendit curatio;* la médecine indo-malgache guérit, donc c'est qu'elle connaît la nature du mal et qu'elle a le secret du remède; qu'elle a, en un mot, pour elle la vérité et l'efficacité.

---

§ 2

THÉRAPEUTIQUE PARTICULIÈRE DE QUELQUES MALADIES CHRONIQUES AVEC PRÉDISPOSITION ET DIATHÈSE

I. Obésité.

L'embonpoint, à un degré moyen, est un des signes de la santé ; il détermine les formes arrondies, gracieuses et belles des parties principales du corps ; il donne à la peau ce vif éclat et cette tension vivace qui charme le regard.

Mais, devenu excessif, il constitue un état

morbide, ennemi, à la fois, de la beauté et de la santé.

La femme la plus séduisante, serait-elle belle comme la Norma de Philoclète, devient laide par excès d'embonpoint.

Que de dames, dont les formes élégantes et la belle figure faisaient l'admiration générale, voient s'évanouir au sein d'un amas de graisse, quelquefois en moins d'une année, cette harmonie d'ensemble, ces grâces de détail, cette distinction des manières, qui faisaient leur renommée.

Certes, pour une jeune femme, la perte de la beauté est un grand malheur, mais l'obésité a encore d'autres conséquences plus fâcheuses : elle est la source d'un grand nombre de maladies, elle peut même causer la mort.

Chez la plupart des obèses, le travail de la

pensée est laborieux ; ils ont les mouvements lents et difficiles, la respiration courte, sifflante ; ils ressentent souvent des douleurs lancinantes qui alternent avec des démangeaisons à la peau ; les traits et les formes disparaissent sous des pelotes de graisse, parfois même le corps ne présente plus qu'une masse informe.

Les individus atteints de bonne heure par l'obésité meurent, en général, dans un âge peu avancé. Chez eux les principaux organes sont gênés dans leurs fonctions, et, pour cette raison, leurs maladies présentent toujours un caractère spécial de gravité.

Tous les médecins affirment que, de deux sujets, l'un trop gras, l'autre ni gras ni maigre, le dernier a dix chances de guérison, tandis que le premier n'en a qu'une.

L'obésité peut n'être que partielle, quand

l'accumulation locale de la graisse est concentrée sous les parois de l'abdomen, dans les *épiploons* et le *mésentère*.

On l'observe fréquemment chez des hommes d'un âge mûr et surtout chez les femmes qui ont eu beaucoup d'enfants, et dont les parois abdominales ont été par cette cause grandement relâchées.

Le ventre prend alors des proportions relativement énormes, et dans la marche le tronc se porte fortement en arrière.

Souvent, dans ce cas, la digestion est fatigante et pénible, malgré la persistance de l'appétit ; la respiration est difficile, parce que le diaphragme est refoulé vers la poitrine ; la circulation est troublée, soit par la compression des gros vaisseaux dans la cavité abdominale, soit par l'imperfection des mouvements respiratoires ; il y a tendance

continuelle au sommeil et imminence de congestion cérébrale.

Un gros ventre est donc, à la fois, et une difformité et une cause de malaise et d'apoplexie. Le moyen le plus immédiat de s'opposer aux accidents qui peuvent en résulter, consiste en une ceinture qui le maintienne et ramène les intestins à leur véritable place.

Depuis quelques années, nous avons eu souvent occasion de faire fabriquer cette ceinture hygiénique, et toujours elle a donné les meilleurs résultats.

Inutile de dire que si cet appareil est mal conçu ou mal fait, il ne peut être qu'insuffisant ou même nuisible.

Lorsque l'obésité s'arrête à l'abdomen, elle n'est qu'une infirmité gênante, et la vie n'est pas compromise : mais quand la graisse

vient à se fixer sur des organes essentiels, l'obèse voit se dresser devant lui, menaçant, l'odieux cortége des palpitations de cœur, de la paralysie, des hernies, des éruptions cutanées, de l'épilepsie, de l'érysipèle, de la gangrène, de la mort subite.

Hippocrate nous a appris que les hommes replets meurent plus tôt que les autres, parce qu'ils sont sujets à plus de maladies, et surtout à l'apoplexie.

Aristote dit que les personnes grasses vieillissent de bonne heure.

Celse assure que les polysarques sont prédisposés aux maladies aiguës.

Le professeur Raggio de Pavie affirme avoir guéri des épileptiques par cause d'obésite.

Avicenne a remarqué que si les obèses se

livrent à un repos absolu, ils terminent souvent leurs jours par l'hydropisie.

Walther admet que l'épanchement de la graisse dans les ventricules du cerveau détermine la perte de la mémoire et des sens.

Lorry prétend que si un homme gras se trouve forcé de faire un exercice violent pendant de fortes chaleurs, il n'échappera presque jamais à la fièvre putride.

L'histoire nous rapporte que les femmes scythes (1), qui vivaient dans l'oisiveté, étaient fort grasses et stériles, tandis que leurs servantes, que l'activité rendait maigres, étaient très-fécondes.

Quelquefois les obèses tombent dans un

---

(1) Dans le monde ancien, les Scythes étaient les peuples qui habitaient au delà du Tchardadagh et du Balkan (montagnes de Turquie).

tel état d'apathie qu'ils sont insensibles aux stimulants les plus énergiques; *Denys le Tyran*, par exemple, dont la grosseur était proverbiale, devint tellement engourdi que, pour le réveiller de sa profonde léthargie, il fallait le piquer avec une aiguille.

Ces citations, pleinement confirmées par mille observations modernes, nous indiquent combien il est important de combattre et de guérir cette infirmité génératrice de tant de maux.

Il n'est pas vrai qu'il y ait une sorte de fatalité attachée au développement de la graisse chez tel individu, parce qu'il sera doué d'une certaine constitution ou qu'il sera né de parents obèses. Ce préjugé cependant est assez répandu dans le monde pour que beaucoup s'imaginent qu'il y aurait danger à combattre et à guérir l'obésité.

Ce qui a contribué à entretenir cette idée fausse, c'est, d'une part, que des médecins, peu observateurs, présentent l'obésité comme une suite nécessaire de la constitution, comme un accident de nature, que l'on ne peut corriger sans altérer la santé ; d'autre part, qu'on a souvent opposé à l'obésité des médicaments empiriques : l'iode, le vinaigre, le savon, etc., dont les effets sont ordinairement plus funestes que l'excès d'embonpoint qu'ils doivent conjurer.

Mais le mode de traitement indiqué par la médecine naturelle est sans danger et d'une simplicité extrême. Il repose tout entier sur l'accomplissement de quelques préceptes hygiéniques et l'éloignement des causes productrices du mal.

Dans la conviction ridicule que l'embonpoint est un excès de nutrition, un état de

pléthore, la médecine physiologue a recours aux moyens débilitants.

Le célèbre docteur Unzerus, par exemple, prescrivait à ses malades obèses de fendre du bois pendant le jour, d'étudier l'algèbre pendant la nuit, et de manger fort peu.

Nous, au contraire, nous considérons l'obésité comme un état de faiblesse relative, et nous fortifions autant que nous pouvons, en mettant nos malades au régime presque exclusif de la chair musculaire.

Un grand nombre de personnes ont suivi nos conseils, et toujours nous avons constaté qu'ils ont pour résultat infaillible de diminuer l'embonpoint sans nuire à l'état général de la santé.

L'obésité dépend de la nature de nos aliments, d'un défaut d'activité, et de la faiblesse du tissu cellulaire.

Nous allons développer notre pensée avec le plus de clarté possible.

La graisse humaine est composée, sur cent parties :

de	79,000 de carbone.
»	15,416 d'hydrogène.
»	5,584 d'oxygène.
	100,000

L'hydrogène et le carbone sont donc les éléments principaux de la graisse.

L'analyse chimique nous indique également que la viande est très-riche en azote, qui ne concourt pas à la formation de la graisse, tandis que l'eau (protoxyde d'hydrogène), les légumes aqueux, les farineux, les fécules, les substances sucrées, etc., contiennent de fortes proportions de car-

bone et d'hydrogène, absolument comme la graisse.

Or, les savants les plus distingués, MM. Fourcroy, Dumas, Liebig, Chevreul, etc., ont prouvé que les matières grasses de l'organisme proviennent de principes analogues préexistant dans les aliments.

La conséquence de ces prémisses est donc que ceux qui se nourrissent principalement de matières azotées, telles que la viande, doivent moins engraisser que ceux qui font usage d'aliments à base de carbone et d'hydrogène, comme les végétaux, le sucre, les farineux, etc.

D'un autre côté, l'air que nous respirons est composé d'oxygène et d'azote, et dans le phénomène de la respiration cet air est décomposé : son oxygène s'unit au carbone

pris au corps, et forme avec lui l'acide carbonique que nous expirons.

Plus un animal respire souvent, plus il fait entrer d'oxygène dans ses poumons, et plus, par conséquent, il perd de carbone, un des éléments de la graisse.

Ceci explique pourquoi et comment l'exercice est un obstacle à l'obésité.

Enfin, l'observation des siècles a démontré que cette maladie s'attaque principalement aux lymphatiques et aux femmes, chez lesquels la fibre plus molle, le tissu cellulaire plus lâche, se laissent plus facilement distendre par la graisse qui cherche à s'y agglomérer.

C'est pourquoi nous fortifions la constitution de l'obèse et nous cherchons à modifier son tempérament.

L'obésité peut jusqu'à un certain point

être héréditaire ; et, à certaines données physiologiques, on peut reconnaître chez telle personne une disposition à devenir trop grasse.

Les individus chez lesquels on constate cette tendance feront sagement de se prémunir contre l'embonpoint qui les menace, en recourant, avant l'apparition du mal, à la médication tonique et légèrement dépurative que nous opposons, comme complément indispensable, du traitement hygiénique à l'obésité déclarée.

Sous l'influence de ce traitement, on voit diminuer progressivement le tissu adipeux, et cela avec grand avantage pour la santé générale. Les organes digestifs reprennent l'activité normale, le sang redevient abondant et riche, les sécrétions se régularisent,

les formes s'harmonisent, et l'agilité reparaît.

Des milliers de faits nous ont prouvé l'excellence de ce traitement, hygiénique à la fois et thérapeutique, que nous n'avons pas, au reste, la prétention d'avoir inventé.

Dans les pays où régnait l'esclavage, ceux qui faisaient l'odieux commerce des hommes avaient le secret de les faire engraisser ou maigrir pour leur donner les formes les plus recherchées par l'acheteur.

Ces marchands d'esclaves, sans être ni médecins ni chimistes, savaient que l'embonpoint prend sa source dans les aliments végétaux aqueux, sucrés et farineux, et ils réglaient le régime de leurs captifs en conséquence.

Cela nous a été maintes fois confirmé dans nos voyages.

Nous citerons, en finissant, Brillat-Savarin, le célèbre auteur de la *Physiologie du goût*, livre plein d'observations fines, étincelant de verve et d'esprit. Il s'est beaucoup occupé de l'hygiène en général, et spécialemant de l'obésité.

Il a lutté personnellement et avec succès contre cette maladie à laquelle il était prédisposé, et il nous raconte, dans son style charmant, qu'il s'est *maintenu au majestueux*, grâce à ses précautions hygiéniques et au régime qu'il s'était imposé.

Il apprécie d'une manière très-exacte les effets des aliments relativement à l'embonpoint, qu'il attribue à une alimentation trop chargée d'éléments sucrés, farineux et féculents.

Si la *Physiologie du goût* ne se trouvait pas dans toutes les mains, nous reprodui-

rions volontiers le plaisant et caractéristique dialogue qu'il met dans la bouche des obèses, ses convives ou ses compagnons de table.

II. Goutte.

Beaucoup de médecins considèrent la goutte comme une espèce de *noli me tangere*, une sorte de maladie sacrée, un hôte mystérieux dont la présence est cruelle, mais dont il faut respecter les caprices.

Pourquoi donc? — Est-ce parce qu'ils craignent qu'en se déplaçant elle ne se porte sur des organes plus délicats ?

Ces craintes, en elles-mêmes, sont légitimes ; car c'est ce qui résulte trop fréquemment de l'emploi de ces remèdes secrets, de

ces prétendus antigoutteux, qui ne sont le plus souvent qu'un moyen de honteuses spéculations.

Mais quand il sera fondé sur l'étude attentive des phénomènes et des symptômes, quand les efforts du médecin se feront prudemment et vigoureusement dans la voie ouverte par l'observation, le traitement de la goutte sera presque toujours couronné de succès.

D'abord, qu'est-ce que la goutte ? Est-ce une maladie générale ou une affection purement locale, spéciale aux tissus des articulations?

Dans cette seconde hypothèse, le principe goutteux est-il invariable dans son essence, ou varie-t-il suivant les tempéraments et les constitutions ?

Enfin, par quel traitement ou quel régime

fera-t-on cesser les attaques, ou les affaiblira-t-on ?

Voici notre opinion sur ces diverses questions :

Si l'on interroge avec soin les personnes affligées de la goutte, et qu'on leur demande les impressions qu'elles ressentent, — la première répond, qu'elle est sujette à des étourdissements, à des élancements dans diverses régions du corps ; — la seconde, qu'elle éprouve des palpitations, des élancements dans la poitrine, qu'elle crache le sang ; — la troisième, qu'elle est tourmentée de violentes coliques, de douleurs vagues ou aiguës dans les membres, dans les articulations, etc. Puis, elles ajouteront qu'une fois la goutte fixée sur une ou plusieurs articulations, ces symptômes précurseurs faiblissent et disparaissent promptement.

Il est bien évident dès lors qu'avant de se localiser, l'affection appelée goutte produit dans l'organisme des désordres plus ou moins graves.

Il faut en conclure que le principe goutteux provient d'un trouble ou d'une altération dans les sécrétions cutanées, urinaires ou intestinales, et que ce trouble a pour cause ce fait, que les substances nuisibles, n'étant plus éliminées, circulent dans tout l'organisme, manifestant leur présence par des désordres et des douleurs variables de siége et d'intensité, jusqu'à ce qu'elles soient fixées sur une ou plusieurs articulations.

Le début de l'accès peut avoir lieu le jour, mais il éclate le plus souvent pendant la nuit, favorisé sans doute par la chaleur du lit.

Lorsque l'invasion de la goutte a lieu la nuit, voici ce qui arrive :

On s'est couché et endormi tranquillement ; puis, tout à coup, on est réveillé par une douleur aiguë qui a son siége ordinairement dans l'articulation du gros orteil ; le malade éprouve un frisson avec tremblement, la douleur augmente peu à peu d'intensité et devient intolérable ; elle cause une sensation de brûlure, de morsure, de dislocation ; il est exaspéré par la moindre pression ; la sensibilité du patient est telle, qu'il ne peut supporter le poids des couvertures ; son agitation est extrême ; il change fréquemment de place sans pouvoir trouver une position moins douloureuse.

La fièvre se montre souvent à ce premier début, et elle est quelquefois suivie d'une sueur abondante vers le matin ; le calme

alors succède à l'agitation : le malade s'endort et, à son réveil, il constate que l'articulation envahie est tuméfiée et rouge. Le soir, la douleur reprend une nouvelle violence pour se calmer de nouveau le matin.

En général, les phénomènes morbides après s'être aggravés pendant quelques jours, diminuent ensuite progressivement.

Après l'attaque, l'individu se rétablit assez promptement, quelquefois même sa santé est meilleure, son énergie plus grande.

Cette dernière observation nous conduit à dire que la goutte peut non-seulement se guérir sans danger, mais avec profit pour la santé, par une médication capable de rétablir les sécrétions interrompues ou insuffisantes.

Cette médication, pour être efficace, doit être secondée par un régime spécial à la

nature de chaque tempérament ; car, pour nous, le principe ou vice goutteux n'est pas toujours le même.

Chez tous les sujets sanguins, robustes, elle revêt des caractères inflammatoires et offre une grande analogie avec les rhumatismes articulaires.

Au contraire, chez les sujets à fibre molle, à sang pauvre, les tuméfactions goutteuses, plus lentes à disparaître, offrent une similitude remarquable avec les engorgements scrofuleux.

Les sujets vigoureux useront donc d'une alimentation légère et rafraîchissante ; tandis que les sujets lymphatiques auront recours à un régime fortifiant.

La goutte attaque des individus de tous les tempéraments ; le tempérament sanguin lui est cependant plus favorable ; elle est

souvent la suite et l'effet d'excès habituels ; de là cette fiction des poëtes que la goutte est fille de Bacchus et de Vénus.

Le traitement préservatif pourrait toujours prévenir l'invasion de cette cruelle maladie chez un sujet qui n'en est que menacé, et de nouveaux accès chez des goutteux avérés. Malheureusement l'homme est ainsi fait, qu'il ne songe à se soigner que lorsqu'il en est averti par la douleur.

III. Rhumatismes

Le rhumatisme est une affection essentiellement mobile et périodique dont le siége se trouve dans les parties musculaires et fibreuses.

Une douleur confuse, de la gêne dans les

mouvements, sont les seuls symptômes de ce mal tant qu'il reste assoupi ; mais il s'y ajoute une souffrance atroce lorsqu'il s'est réveillé.

Les rhumatisants sont sujets à de fréquentes récidives ; chaque attaque antérieure devient une prédisposition à de nouvelles attaques, si la nature ou l'art ne viennent y mettre obstacle.

Chez un petit nombre de malades les attaques se succèdent à des intervalles déterminés. Dans tous les cas, elles sont accompagnées d'une fièvre dont l'intensité est proportionnée à celle des accès.

La cause la plus ordinaire du rhumatisme paraît être l'exposition au froid humide ; mais elle n'est pas, à beaucoup près, la cause exclusive.

Les perturbations atmosphériques et sur-

tout les changements, plus ou moins subits, amenés par les saisons ont une influence très-marquée sur la marche de cette maladie; et le médecin doit les prendre en grande considération.

Le rhumatisme affecte un certain nombre d'articulations à la fois, et condamne ses victimes à une immobilité intolérable. Le malade frémit à la seule idée d'un mouvement quelconque ; à la douleur et à l'immobilité forcée se joignent la perte de l'appétit, les désordres de l'estomac, et par fois une fièvre lente qui amène un dépérissement progressif.

Peu de maladies sont aussi rebelles à tout traitement ; aussi les médecins les regardent-ils comme inguérissables.

Voici la raison de cet insuccès :

On croit, dans tous les cas, avoir à traiter

une inflammation musculaire ou articulaire; c'est une erreur; là n'est pas toujours la véritable nature des rhumatismes, et il faut avant tout la découvrir par la juste appréciation des causes qui la font naître ou qui l'entretiennent.

Par cette route, la médecine naturelle est parvenue, chez de nombreux malades, de sexe et d'âge différents, à calmer des douleurs désespérantes par leur opiniâtreté, et à leur apprendre à s'opposer à ce qu'elles reparaissent.

Nous devons ajouter que cette maladie est souvent confondue avec les douleurs syphilitiques, nerveuses et mercurielles.

Si nous considérons la variété des symptômes dont s'accompagnent la goutte et les rhumatismes, nous concevons à peine qu'il soit possible d'établir

les différences qui existent entre elles.

On peut donc, sans craindre de se tromper, les classer dans le même cadre nosologique.

La goutte commence par une seule petite articulation, tandis que le rhumatisme débute par plusieurs petites surfaces articulaires ; mais dans les deux maladies, quand plusieurs accès ont eu lieu, on observe les mêmes phénomènes, les mêmes lésions des mêmes articulations ; il est alors impossible de les distinguer.

Malgré la ténacité des affections qui nous occupent, l'expérience nous a appris que les rhumatisants et les goutteux, traités convenablement, se guérissent aussi facilement que les individus affectés de panaris ou d'érysipèle ; de sorte que si ces affections articulaires sont considérées comme incurables, c'est par la raison qu'elles n'ont

pas été traitées conformément à leur nature.

On pourrait nous faire l'objection suivante : Les malades que vous avez guéris eussent recouvré la santé sans votre traitement. — Notre réponse est facile : Nous avons vu beaucoup d'individus présentant des symptômes analogues à ceux que nous avons guéris ; et aucun n'a recouvré la santé par les médications ordinaires ou par la réaction de l'organisme.

Par notre traitement, on réussit certainement à dompter et à guérir radicalement la maladie, tandis que la médecine ordinaire ne réussit qu'à la dissimuler, qu'à la ramener à l'état latent pour la voir reparaître plutôt ou plus tard.

La médication est variable selon les tempéraments, les âges et les causes qui ont engendré la maladie.

IV. Diabète

Le diabète paraît ne pas avoir été connu d'Hippocrate ; cependant il est difficile d'admettre que ce grand homme ait laissé passer inaperçue une maladie qui a si vivement frappé ceux qui sont venus après lui.

Celse ne prononce pas non plus le nom de diabète,

Galien (1) parle de deux diabètes qu'il dit avoir guéris, mais il est possible qu'il se soit trompé, car les symptômes qu'il décrit sont très-incomplets.

Arétée (2) décrit le diabète avec pré-

---

(1) Galien, de Locis affectis, lib. VI.
(2) Arétée. De caus. et sign. morb. diurnum. lib. II, cap. II.

cision, et si, à son énumération des symptômes, on ajoute la présence du sucre dans les urines, connaissance qu'il ne pouvait avoir de son temps, on aura du diabète un tableau complet.

Alexandre de Tralles (1) rapproche cette maladie de la lienterie.

Aetius (2) disserte longuement du diabète, mais il ne fait que relater les travaux de ses devanciers.

Paul d'Égine (3) place dans l'estomac la cause du diabète.

Actuarius (4) regarde le diabète comme une affection du foie et des reins.

Les médecins arabes ont émis plutôt des

---

(1) Alex. de Tralles, liv. IX. ch. viii.
(2) Aetius, lib. III., cap. i.
(3) Paul d'Egine, de Re medica, lib. III, cap. xlv.
(4) Actuarius, de methodo medendi, lib. III, cap. viii passim.

hypothèses sur les causes du mal qu'ils n'en ont perfectionné l'histoire.

Le diabète est donc une maladie connue depuis les temps les plus reculés, mais dont la vraie nature ne s'est révélée qu'au XVIIIe siècle.

En 1764, Thomas Willis écrit : « L'urine des diabétiques a une douceur très-remarquable ; elle produit sur l'organe du goût la même impression que si elle tenait en dissolution du miel ou du sucre. »

Cette découverte provoqua les analyses des chimistes, et en 1775, Pool et Dobson obtinrent, par l'évaporation de deux litres d'urine d'un diabétique, une matière solide, granuleuse, cassante et sucrée.

En 1778, Cawley renouvela ces essais et prouva, par des réactions chimiques, que

cette matière n'était autre chose que du sucre.

En 1791, P. Frank obtint, de la fermentation du sucre diabétique, une certaine quantité d'alcool.

En France, M. le docteur Privat reconnut le premier la présence du sucre dans les urines de deux paysans des Cévennes.

MM. Nicolas et Gueudeville publièrent en 1803 des analyses fort remarquables de l'urine des diabétiques.

MM. Thénard, Dupuytren, Bouchardat, Mialhe et Claude Bernard, ont fait successivement du diabète l'objet de très-belles études qui ne laissent presque plus rien à désirer.

Le diabète est une consomption entretenue par une déviation continuelle, vers

l'organe rénal, des sucs nutritifs mal élaborés et non animalisés.

Cette maladie est caractérisée par la présence dans l'urine d'une quantité, plus ou moins considérable, de sucre de fécule.

On reconnaît la présence du sucre dans les urines au moyen de divers réactifs, notamment d'une préparation appelée liqueur cupropotassique, qui détermine une coloration particulière, et par l'observation au polarimètre ou au saccharimètre.

M. Chevreul, en 1815, démontra que le sucre de diabète était analogue au glucose. Il obtint, par la concentration d'une urine de diabétique, de petits cristaux pareils à ceux qui se produisent dans le sucre de raisin : il les purifia, et, après une lente évaporation, il les amena à l'état de blancheur parfaite. Plus tard, le professeur Soubeiran démontra

également que le sucre de diabétique était du glucose, ou sucre de raisin.

Il s'agit maintenant d'expliquer pourquoi le sucre contenu dans nos aliments passe dans les urines.

A l'état normal, les féculents introduits dans la bouche sont en partie transformés, par la salive, en glucose qui arrive dans l'estomac avec la fécule non transformée.

Le glucose parvenu dans l'estomac est immédiatement absorbé. Plus tard, la portion des féculents qui n'a pas été modifiée par la salive passe de l'estomac dans le duodenum où elle est transformée, par le suc pancréatique, en glucose, absorbé à son tour, et qui, après avoir subi différentes décompositions, passe finalement à l'état d'acide carbonique, sous la double influence de

l'oxygène et des alcalis contenus dans le sang.

Lorsque le sang est trop pauvre en alcalis, le sucre, ou glucose, n'y est plus décomposé et passe dans les urines.

La suppression de la transpiration, en laissant dans le sang une trop grande quantité d'acide, contribue à diminuer la proportion d'alcalis.

L'abus des boissons, des fruits, en un mot, de toutes les substances acides produisent le même effet.

Les aliments amylacés ou féculents, dont l'industrie sait extraire du sucre, peuvent apporter à l'organisme un excès de glucose.

Mais ce ne sont pas là les seules causes du diabète ; il provient principalement d'un vice de digestion. La nutrition, mal faite, ne fournit plus au sang les éléments alcalins

nécessaires à sa condition normale, et le sucre qu'il contient, échappant à la combustion, reflue vers les urines, au grand détriment de la nutrition.

L'indication naturelle est donc de s'abstenir des féculents, de fortifier les organes digestifs, de favoriser l'assimilation pour rendre au sang les propriétés qui lui manquent.

Cette maladie apparaît de deux façons : dans le plus grand nombre des cas, elle est lente, insidieuse ; d'autres fois, elle débute brusquement et, pour ainsi dire, à l'état aigu.

Ses symptômes principaux portent sur la quantité et la qualité de l'urine.

La quantité de l'urine excrétée est considérable ; elle surpasse généralement celles des boissons ingérées, souvent même il y a

incontinence d'urine. Ce fluide est jaune pâle, sans odeur, d'une saveur douce et sucrée.

C'est à tort que l'on a admis une variété de diabète dans laquelle l'urine est insipide, parce que le glucose aurait perdu momentanément sa saveur sucrée par la combinaison ou le mélange avec certains sels organiques.

Une soif inextinguible, un dépérissement progressif sont les symptômes secondaires et la conséquence de cette maladie.

La face est pâle, les mouvements faibles, les sensations obtuses ; le sommeil est fréquemment interrompu par le besoin de boire ou d'uriner, par un sentiment de constriction à la gorge et d'ardeur au col de la vessie ; la salive est épaisse, visqueuse et âcre ; géné-

ralement la bouche et la gorge sont sèches et enflammées.

Le traitement consiste presque spécialement dans le régime.

On doit rejeter l'usage de tous les féculents, de tous les aliments qui contiennent soit de la fécule, soit du sucre.

Nous conseillons un régime tonique et varié, de nature à fortifier les organes digestifs et à favoriser la nutrition, afin de redonner au sang les propriétés qui lui manquent ; les vins généreux, le thé, le café, la flanelle sur la peau, les vêtements chauds, l'exercice ; une médication fortifiante et légèrement alcaline.

V. Cancer.

Le mot cancer vient du mot grec καγκρος qui signifie crabe.

Jamais maladie n'a été plus justement nommée, soit à cause de l'aspect que présente le cancer ulcéré, soit à raison des grosses veines qui l'environnent et que les anciens comparaient aux pattes du crabe, soit enfin, en raison de la marche de cette maladie, qui semble dévorer les parties qu'elle a envahies.

La nature du cancer n'a jamais été expliquée d'une manière satisfaisante.

Nous pensons que de même qu'il existe pour les scrofules une disposition qui n'attend, en

quelque sorte, qu'une cause occasionnelle pour développer la maladie, de même aussi il y a une diathèse cancéreuse préexistante qui n'est pas la maladie elle-même, mais qui y prédispose.

Avec cette prédisposition, il suffit qu'une cause ou occasion survienne pour que le cancer se manifeste.

C'est de trente à cinquante ans que cette maladie se développe le plus communément ; on ne la rencontre guère avant la vingtième année ni dans l'extrême vieillesse.

Le séjour des grandes villes et la stérilité semblent favorables à son éclosion.

Les causes occasionnelles sont les coups, les froissements, les chutes et les affections tristes de l'âme.

Il y en a évidemment beaucoup d'autres, mais leur action se passant en nous, leur

existence ne repose que sur des hypothèses.

Le squirrhe indolent, le squirrhe douloureux, ne sont que des phases différentes de la même maladie.

Dans le commencement, le cancer est une dégénérescence organique dure, inégalement bosselée, composée de tissus fibreux et cellulaires, et combiné à une sérosité particulière et à l'albumine ; ce n'est encore qu'un squirrhe.

Bientôt le malade éprouve dans cette partie, un prurit d'abord, une douleur sourde ensuite, avec sensation passagère de chaleur brûlante, comme celle d'un charbon enflammé ; puis des douleurs aiguës ; c'est alors le cancer.

L'affection poursuivant sa marche, le malade éprouve, dans l'intervalle, des douleurs

lancinantes qu'il compare à des coups de canif; une sensation de brûlure de plus en plus pénible; des gerçures surviennent avec écoulement de sérosité rougeâtre, et bientôt c'est un ulcère horrible, avec des bords durs, renversés et livides, fournissant une suppuration d'une odeur fétide et pénétrante.

Qu'il s'agisse du cancer des mamelles, du cerveau, du pharinx, de l'estomac, des intestins, de l'utérus, de la prostate, de la vessie, etc., c'est toujours le même mal, identique dans sa nature, et qui revêt seulement des formes secondaires, suivant l'organe qu'il occupe.

La durée du cancer est très-variable; dans certains cas, quelques mois suffisent pour amener la mort; dans d'autres cas, il se

passe bien des années avant ce fatal dénoûment.

On ne peut pas toujours guérir cette maladie lorsqu'elle a pris certaines proportions; mais au début, à l'aide du traitement indo-malgache, on peut dissoudre la tumeur squirrheuse et guérir la diathèse.

Lorsque, par suite de négligence ou de soins mal entendus, la maladie est devenue incurable, la seule ressource est l'*ultima ratio* de la médecine, l'opération chirurgicale. Mais cette opération une fois faite et réussie, le principe cancéreux reste dans l'économie, et il faut, à tout prix, l'en expulser. A ce moment, un traitement dépuratif et réparateur est encore nécessaire. Si on fait usage de la médication indo-malgache, on sera certain d'anéantir le mal dans sa cause et dans ses effets.

Cette précaution est indispensable, car, chaque jour après l'excision ou l'ablation la plus heureuse, on voit le cancer reparaître avec fureur et tuer promptement le malade.

VI. Scrofules.

Les *scrofules*, également connues sous le nom d'écrouelles et d'humeurs froides, exercent une terrible influence sur la constitution des sujets qui en sont atteints.

Elles impriment au système des vaisseaux lymphatiques, le plus universellement diffusé dans l'économie animale, une débilité si grande, si profonde, qu'elle se propage

par la génération et influe considérablement sur la durée de la vie.

Tout le monde admet aujourd'hui que le vice scrofuleux a son siége dans le système lympathique. On le voit se fixer sur le trajet des vaisseaux chargés de conduire la lymphe, et y manifester sa présence par des engorgements et des lésions.

Les scrofules peuvent se développer à toutes les époques de la vie, lorsque l'on reste longtemps sous l'action des causes qui les engendrent.

Cependant, elles débutent plus particulièrement dans l'enfance, parce que, à cette époque, la constitution n'a point acquis la force de résistance qu'elle aura dans l'âge adulte. Le tempérament de l'enfant est presque essentiellement un tempérament lym-

phatique, le plus prédisposé à cette cruelle maladie.

Les causes qui la déterminent le plus souvent, en pervertissant l'action assimilatrice des organes, sont un air anormal, l'absence d'exercice ou un exercice trop forcé, l'excès des travaux intellectuels, les passions de l'âme, les maladies antérieures, surtout une mauvaise alimentation, etc.

On a remarqué depuis longtemps que l'air froid et chargé d'humidité produit le relâchement du tissu cutané et cellulaire, siége principal des glandes et des vaisseaux lymphatiques.

Cette observation n'avait point échappé à la pénétration d'Hippocrate, qui s'exprime ainsi : « Ceux qui habitent le sommet des montagnes, dans un air sec et souvent renouvelé, sont robustes et doués d'une grande

force musculaire; tandis que ceux qui vivent dans des lieux bas, humides, marécageux sont petits, pâles, bouffis, peu agiles, et d'une sensibilité obtuse (1). »

Les scrofules règnent surtout dans les vallées profondes et brumeuses, où les pluies et les brouillards sont presque continuels; elles sont également communes dans les grandes villes, dont les rues sont étroites, les maisons élevées, où les rayons du soleil ne pénètrent que rarement, et où une population nombreuse est entassée dans des habitations mal aérées.

Les scrofules sont endémiques dans certains pays, la Hollande, l'Angleterre, l'Irlande, certaines parties de la Suisse et des Alpes, etc.

---

(1) De aere, locis et aquis.

L'atmosphère de ces diverses contrées, constamment froide et humide, entretient dans toute l'économie un engourdissement qui rend l'action assimilatrice et l'élaboration nutritive toujours languissantes et imparfaites.

L'insalubrité de l'air se fait sentir particulièrement aux enfants, aux vieillards, aux jeunes filles, à l'époque des périodes mensuelles, et plus encore aux tempéraments faibles et lymphatiques.

De toutes les causes susceptibles de déterminer l'atonie du tissu cutané, et par suite les scrofules, aucune peut-être n'est comparable à la vie inactive. L'homme ne peut se soustraire à l'exercice qu'en s'exposant à une infinité de maux; il suffit pour s'en convaincre d'examiner ceux qui vivent dans l'oisiveté et la mollesse; tous présentent un

état d'étiolement, signe d'une dépravation notable de la nutrition.

Les médecins aussi ont toujours signalé l'opposition entre les préoccupations de l'esprit et le bon exercice des fonctions digestives.

Ceux qui vivent dans la tristesse ou dans les méditations profondes digèrent mal; les organes s'usent, s'affaiblissent, et les scrofules deviennent manaçantes.

On sait que les maladies syphilitiques, certaines fièvres essentielles ou intermittentes, les affections cutanées, etc., souvent mal guéries, laissent dans le système lymphatique une altération particulière, accrue encore par les traitements mercuriels, arsenicaux, etc.

La mauvaise qualité des aliments et des boissons fait perdre à la fibre animale son

ton et son énergie, détermine l'affaiblissement des forces vitales et l'atonie morbide du système lymphatique.

Enfin, les scrofules peuvent apparaître à la suite de la résorption d'une humeur ou de la transpiration cutanée ; et voilà pourquoi, en partie, le froid est si favorable au développement de cette maladie.

Les causes que nous venons d'énumérer se combinant entre elles, deviennent plus actives : plus elles sont nombreuses, plus l'impression en sera forte ; si elles ne sont pas enrayées par des soins hygiéniques, ou même par un traitement spécial, la maladie éclatera et se terminera presque toujours fatalement.

Dans les affections scrofuleuses, c'est à l'étude des causes à éclairer sur la nature et la marche à suivre dans le traitement. Son

but essentiel doit être de modifier le tempérament lymphatique ; il se résume en deux mots, *fortifier* et *purifier*.

VII. Syphilis.

Cette maladie, aussi effrayante que la lèpre, plus terrible pour la race humaine que la peste elle-même, se montre sous deux formes principales, d'affection locale et d'affection générale.

La syphilis réunit tout ce qu'une maladie peut avoir de répugnant, de désagréable ; elle est lente et difficile à guérir ; elle produit les désorganisations les plus horribles à la vue et les souffrances les plus insupportables.

Elle rend celui qui en est atteint à charge

à lui-même et aux autres ; elle met en danger et le malade et ceux qui l'entourent, par sa contagieuse influence.

Nous ne connaissons pas exactement la nature du virus syphilitique, nous savons cependant qu'il appartient à la catégorie des virus fixes, insolubles dans l'air et dans l'eau ; qu'il affectionne surtout les membranes muqueuses, et finit par s'infiltrer dans l'organisme tout entier.

La syphilis est bien réellement un empoisonnement chimico-organique, selon l'énergique expression de Dupuytren.

Le traitement classique de nos écoles a pour base le mercure.

Nos médecins oublient que le mercure est un poison dangereux, et que par conséquent le traitement mercuriel est un empoisonne-

ment accompli d'après les règles de l'art.

Nous avons été souvent à même d'observer les accidents produits par ce métal homicide. En voici un tableau :

Douleurs de tête, haleine fétide, goût cuivreux, gonflement des gencives et des joues.

Bientôt après tuméfaction de la bouche, écoulement abondant et continuel d'une salive à la fois claire et visqueuse.

L'usage du mercure est-il continué : tranchées, coliques, douleurs de gorge, difficulté d'avaler, ulcères nombreux à l'intérieur de la bouche et sur les bords de la langue, ébranlement et chute des dents, carie des os; gangrène des joues et de la gorge.

La syphilis en elle-même, est peut-être moins terrible.

Cette maladie est répandue dans le monde

entier; à Madagascar elle est commune, mais bénigne, parce que les indigènes savent la combattre.

Ils opèrent des cures merveilleuses avec leur système dépuratif dont ils modèrent l'énergie à volonté.

A la Réunion, nous avons vu des soldats européens, gravement atteints, soignés par des esclaves malgaches et guéris avec une facilité surprenante.

Quoique très-souvent témoin de guérisons obtenues par les Malgaches, nous aurions craint, à notre arrivée en France, d'appliquer leur méthode d'une manière trop générale. Nous tenions, avant tout, à nous assurer que les moyens employés agissaient avec une égale énergie sous notre climat. L'expérience nous a donné la certitude que nous cherchions : cent cinquante cures de

maladies diverses, opérées à Paris, et constatées authentiquement en séance publique et solennelle de témoins éloquents et de juges éminemment compétents, le 16 juillet 1858, sont la meilleure preuve que les simples malgaches sont aussi efficaces en Europe que dans la contrée qui les fait naître.

---

§ 3

THÉRAPEUTIQUE PARTICULIÈRE DES MALADIES DE LA PEAU.

Ces maladies sont caractérisées par des boutons, des tubercules, des ulcères, des pustules, qui causent plus ou moins de douleur, s'attaquent à toutes les parties de l'épiderme, et vont quelquefois chercher les membranes muqueuses jusqu'à leur origine.

Une disposition héréditaire, la malpropreté, les écarts de régime, certains virus, concourent à leur production.

Leur durée est habituellement longue; quelquefois elles persistent indéfiniment ; le plus souvent elles semblent céder aux remèdes, mais elles reparaissent plus tard.

A quelle source puisent-elles leur opiniâtreté désespérante?

Presque toujours, il faut l'attribuer aux remèdes externes : pommades, lotions, etc., qui les font disparaître momentanément sans détruire la cause qui les avait engendrées.

Cette médication insensée n'a d'autre résultat que de laisser la maladie se développer au sein de l'organisme, et de la rendre plus incurable en contrariant la nature qui tendait à s'en débarrasser.

En effet, la maladie ne se manifeste généralement à l'extérieur que lorsque toute l'économie est saturée du virus morbide.

Dans certains cas, l'éruption au dehors

doit être considérée comme un bienfait, parce qu'elle amène souvent la cessation d'une affection plus grave; ou que du moins elle indique un changement favorable survenu dans la constitution.

Néanmoins, il faut la guérir, mais avec prudence, pour ne pas la répercuter au dedans.

Par cela même que le principe de ces maladies est une altération du sang, et que cette altération est très-variable, le traitement ne saurait être uniforme; il ne se ressemblera à lui-même qu'en ce que, toujours il devra avoir pour but final d'enrichir et de purifier le sang.

En général, il faut employer concurremment les moyens hygiéniques et les médicaments proprement dits.

Les moyens hygiéniques sont : le régime,

l'habitation dans un climat chaud, les bains, un exercice modéré, le séjour à la campagne, etc. La médication tendra à enlever à la masse des humeurs les principes qui en altèrent la pureté.

Le malade soigné par cette méthode guérira radicalement, et pourra, dès le début, suivre pas à pas la décroissance du mal.

Quand il aura disparu, il faudra en prévenir le retour par un régime hygiénique approprié, et par l'éloignement des causes qui ont paru provoquer son développement.

De cette manière, et en nous aidant des dépuratifs usités chez les Malgaches, nous obtenons des résultats constamment heureux, même dans des cas très-graves.

Nous avons vu à la Réunion plusieurs nègres atteints de la lèpre, à diverses périodes de son développement ; presque tous

avaient été *marrons*, par conséquent leur maladie s'était aggravée par le séjour dans les bois et par la plus affreuse misère.

Nous en avons soigné deux à l'hôpital de M. Bourgine, maire de Saint-Joseph, suivant la méthode malgache ; et voici quels furent les effets de ce mode de traitement : au bout des huit ou dix premiers jours, les croûtes se détachèrent presque entièrement ; après application des émolients, nous avons pansé les ulcères, mis à nu, avec un linge fenestré enduit d'un mélange de miel vert, de résine molle d'*Aliboufier* et de quinquina rouge.

Un mois après, la cicatrisation commençait et se termina rapidement dans les meilleures conditions possibles. Le traitement interne fut continué, et au bout de trois

mois environ, les malades furent en pleine convalescence.

Nous les croyons parfaitement guéris, d'autant plus que nous avons plusieurs fois constaté, pendant les deux dernières années de notre séjour dans l'île, que la maladie n'avait aucunement reparu.

---

4 §

THÉRAPEUTIQUE PARTICULIÈRE DES MALADIES DES ORGANES DE LA VUE

Les maladies des organes de la vue sont très-nombreuses ; on les a même trop multipliées, et si nous voulions donner de chacune d'elles une description détaillée, un volume ne nous suffirait pas. Nous ne ferons que mentionner les principales.

Le mot *ophthalmie* est une expression générique qui sert à désigner toutes les inflammations des yeux, quels qu'en soient l'aspect, la forme et les caractères.

Cependant, on donne plus particulièrement ce nom à l'inflammation de la membrane muqueuse qui revêt le globe de l'œil et de la surface correspondante des paupières.

Elle affecte particulièrement les individus qui vivent dans un lieu où la lumière est très-vive, où l'air est chargé de vapeurs irritantes, et ceux qui ont continuellement les yeux fixés sur des objets très-petits.

Blépharoptosie. — Cette affection consiste dans l'abaissement de la paupière supérieure, qui ne se soutient plus relevée. Elle paraît due à la paralysie du muscle releveur.

Blépharite. — Inflammation des paupières, symptôme ou conséquence de la plupart des maladies des yeux.

Sclérotite. — On donne ce nom à de petites tumeurs, dures, peu douloureuses,

rouges, qui se développent sur le bord des paupières.

Iritis. — Quelques auteurs ont ainsi désigné l'inflammation de l'iris.

Amaurose. — Ses causes sont très-nombreuses; les unes agissent directement sur l'œil; telles sont: l'exposition à une lumière vive, les contusions du globe, les névroses, l'application des topiques narcotiques.

D'autres causes n'ont qu'une action éloignée : la suppression d'une évacuation habituelle, etc. L'amaurose peut être le symptôme d'une affection syphilitique, d'une lésion organique du cerveau, etc. Elle constitue une diminution ou perte complète de la vue, sans altération appréciable de l'organisation de l'œil, causée particulièrement par la paralysie du nerf optique et de la rétine.

Cette maladie est grave, mais elle offre beaucoup de chances de guérison.

Quelle que soit la partie de l'organe affectée, le traitement employé par la médecine ordinaire est presque toujours le même : émissions sanguines, purgatifs plus ou moins violents, vésicatoires, cautères, ventouses scarifiées, sétons, moxas aux tempes et à la nuque, collyres à base minérale : sulfate de zinc ou de cuivre, nitrate d'argent, etc. Nous n'avons pas besoin de dire que, malgré leur énergie, ces médicaments enrayent très-rarement la maladie.

Nous employons contre les maladies des yeux un traitement général fortifiant, dépuratif, et des collyres, tirés des végétaux, dont l'action est prompte et efficace.

Nous ne parlons pas, bien entendu, des affections qui nécessitent l'emploi de l'in-

strument tranchant, parmi lesquelles nous ne rangeons pas la cataracte commençante.

Cette maladie consiste dans l'opacité du cristallin ou de sa membrane; opacité qui s'oppose au passage des rayons lumineux et produit l'effet d'un voile qui tomberait sur les yeux.

Les ca ses de cette affection sont peu connues; on regarde généralement comme telles, l'impression d'une lumière électrique, les chutes, la suppression des hémorroïdes et des menstrues chez les femmes, la répercussion des dartres, la syphilis, etc.

Le plus souvent la cataracte marche assez lentement; au commencement, les malades voient les objets comme à travers une gaze légère ou un brouillard qui va en augmentant de densité; plus tard, ce sont comme des flocons noirâtres qui augmentent d'opa-

cité et d'étendue jusqu'à la cécité complète.

Dans la première période de la cataracte, on peut, par la thérapeutique, dissoudre l'obstacle qui s'oppose au passage de la lumière à travers la pupille.

Nous avons été assez heureux pour en guérir plusieurs sans avoir recours à l'opération.

---

§ 5

MALADIES DE LA MOELLE ÉPINIÈRE

La moelle épinière, assez libre dans le canal osseux qu'elle remplit incomplétement, peut facilement éprouver des commotions, avec suspension de ses fonctions, sans cependant que son organisation soit sensiblement altérée.

Ses enveloppes membraneuses peuvent aussi être déchirées et irritées par le même ébranlement : c'est ainsi que la paralysie des membres inférieurs, du rectum et de la vessie, sont quelquefois la conséquence d'une

chute sur la colonne vertébrale, ou d'un coup sur la nuque, quoiqu'il n'y ait ni fracture ni déplacement des vertèbres.

La paralysie des parties qui reçoivent leurs nerfs de la moelle épinière, au-dessous de la région où sa commotion a été la plus forte, est d'autant plus dangereuse que la lésion a lieu dans un endroit plus élevé ; elle est mortelle, lorsqu'elle survient vers le milieu de la colonne cervicale, parce qu'alors les muscles respiratoires sont privés de l'influence cérébrale nécessaire à leur contraction.

La compression de la moelle épinière est également une maladie souvent offerte à l'observation ; elle peut se montrer spontanément, et dans ce cas elle reconnaît pour cause : une fracture, une déviation ou luxa-

tion de la colonne vertébrale, ou l'épanchement d'un liquide.

Mais la maladie la plus commune de la moelle épinière est son altération produite par l'épuisement.

L'allaitement prolongé, des évacuations trop abondantes et souvent répétées, une fatigue excessive du corps ou de l'esprit, des chagrins profonds, les veilles et les excès de toute sorte en sont les causes les plus ordinaires.

L'invasion de la maladie est presque toujours obscure; ses symptômes deviennent progressivement plus tranchés dans les phases successives de son développement.

Dans les premiers temps, le corps conserve à peu près son embonpoint normal, la diminution des forces est à peine sensible, les digestions sont encore régulières; mais l'ap-

pétit diminue et l'estomac devient paresseux.

Dans la seconde période, il survient d'abord de la fièvre; l'amaigrissement et la faiblesse, peu marqués dans le début, deviennent alors très-appréciables; le malade est triste, irascible, ses digestions et son sommeil sont troublés.

Dans la troisième période enfin, l'amaigrissement est porté jusqu'au marasme; les yeux s'enfoncent dans leurs orbites, les tempes et les joues s'affaissent, les côtes forment entre elles des enfoncements demi-circulaires, l'abdomen est rentré, le corps est penché en avant; le volume des articulations contraste singulièrement avec la maigreur des parties intermédiaires; l'appétit cesse; les sueurs, très-abondantes, commencent le soir et continuent toute la nuit; la

faiblesse, qui fait des progrès incessants, retient d'abord le malade au lit, et le réduit ensuite par degré à une immobilité complète ; il ne peut pas dormir et n'a pas la force de veiller ; ses yeux s'entr'ouvrent à peine, sa voix s'éteint, sa figure se décompose, ce n'est plus qu'un squelette recouvert d'une peau sèche et terreuse.

Les principaux phénomènes observés pendant le cours de cette maladie, sont : le tremblement spasmodique, les palpitations, le hoquet, le craquement des articulations et la roideur des muscles.

Le pronostic de ces affections est toujours très-grave. La médecine ordinaire se déclare le plus souvent impuissante à les guérir ; mais l'expérience nous a prouvé qu'elles ne sont pas incurables. Le traitement malgache purifie, calme et fortifie ; en même

temps qu'il fait disparaître les symptômes pathologiques, il détruit les causes qui les ont produits.

Quelquefois le traitement est d'une longueur presque désespérante, mais l'amélioration qui ne tarde pas à se montrer, donne au malade du courage, et ce courage ajoute à son tour à l'efficacité des agents thérapeutiques.

---

§ 6

FIÈVRES INTERMITTENTES

Les fièvres intermittentes sont, le plus souvent, le résultat d'une infection paludéenne. L'habitation dans des lieux insalubres, les exhalaisons qui se dégagent des marais, des étangs, des égouts, et surtout de leurs dépôts, après la retraite ou l'évaporation des eaux, sont leurs causes les plus communes. Les vers intestinaux, et les microzoaires ou microphytes, peuvent aussi jouer un grand rôle dans ces sortes de maladies.

Comme types, la fièvre intermittente se

divise en quotidienne, tierce, quarte, double-tierce, double-quarte, etc.

Trois périodes bien distinctes, de frisson, de chaleur, de sueur, caractérisent les accès.

Première période. — Bâillement, lassitude, faiblesse, froid, frisson, tremblement, pâleur, respiration gênée, anxiété, nausées, suivies assez souvent de vomissement; pouls fréquent, quelquefois lent et petit; désir des boissons chaudes; urines limpides.

Deuxième période. — Chaleur, rougeur, respiration fréquente, mais devenue plus libre; l'anxiété diminue, le pouls est grand et fort, la soif est ardente, avec désir des boissons froides et acidulées; douleurs de tête et des membres, urines chargées, sédimenteuses, et déposant au fond du vase un produit d'une couleur rougeâtre.

Troisième période. — Sueur abondante, ensuite céphalalgie, malaise général ; les symptômes diminuent peu à peu, cessent, puis commence l'intermission qui est presque toujours complète.

L'accès est ordinairement de trois ou quatre heures, mais il est souvent beaucoup plus long. Les malades en sont plus ou moins abattus selon leur âge, leur constitution, leur sensibilité, etc.

Les fièvres intermittentes qui ne sont pas traitées convenablement, sans toutefois qu'elles se compliquent, persistent souvent pendant plusieurs mois, quelquefois une année et même plus longtemps.

Elles peuvent entraîner à leur suite des désordres qui leur sont particuliers, comme l'hypertrophie du foie ou de la rate, l'hydro-

pisie, l'engorgement des viscères abdominaux, etc.

Le quinquina opposé à cette maladie est le meilleur agent de la médecine européenne ; emprunté à la médecine naturelle, il est devenu le triomphe de la thérapeutique moderne ; mais, son mode d'emploi ne répondant pas toujours à sa vertu curative, son efficacité n'est pas constante ; et le praticien se voit forcé de recourir à des agents moins inoffensifs, par exemple, à l'acide arsénieux, dont les conséquences, alors même qu'il guérit la fièvre, sont quelquefois fatales.

Dans la médecine malgache, les substances employées contre les fièvres intermittentes, toutes d'une innocuité parfaite, ont des propriétés si actives que la guérison se fait

rarement attendre au delà de quarante-huit heures.

Du reste, nous l'avons déjà dit, Madagascar est la contrée la plus insalubre du globe, elle produit les maladies les plus terribles, mais, par le plus heureux des contrastes, elle fournit les moyens les plus puissants de les combattre et de les vaincre. Aucune autre contrée ne pourrait rivaliser avec elle pour le nombre et l'efficacité merveilleuse des fébrifuges.

CHAPITRE V

APPLICATION DE LA MÉDECINE NATURELLE A LA GUÉRISON DES MALADIES PARTICULIÈRES (SUITE

---

§ 1

MALADIES NERVEUSES

I. Névralgies

On désigne sous ce nom générique un grand nombre de maladies dont le principal symptôme est une douleur très-vive et intermittente qui paraît avoir son siége dans le système nerveux.

Les symptômes des névralgies appelées faciales, sciatiques, maxillaires, etc., suivant le cordon nerveux qui anime la partie qu'elles affectent, sont faciles à saisir lorsqu'il n'est pas survenu de complications étrangères. Ils consistent principalement dans une douleur déchirante, sans chaleur ni rougeur.

Chez quelques sujets, la névralgie ne fait que paraître et disparaître ; tantôt elle s'élance avec la rapidité de l'éclair, d'un point à un autre, tantôt elle s'attache impitoyablement à un lieu d'élection. Sa durée est parfois très-longue, quand la médication, conforme aux traditions de la méthode classique, est appliquée uniquement au nerf siége de la sensation douloureuse. Il faut, avant tout, étudier attentivement le nerf à son origine et à sa terminaison ; s'assurer s'il est altéré dans sa constitution ou s'il est resté

sain ; si la douleur a ou n'a pas sa source dans l'état morbide soit de l'organe d'où il part, soit de l'organe où il aboutit.

Ce n'est qu'en suivant cette marche rationnelle qu'on arrivera à découvrir et la cause du mal et le moyen de le guérir.

Dans certains cas, les douleurs sont tellement vives, les attaques se succèdent si rapidement, qu'elles entraînent le dépérissement et la mort du malade. Souvent même, hélas ! désespéré, il a recours au suicide, pour échapper à des souffrances au-dessus de ses forces.

Suivant les circonstances, le traitement peut varier à l'infini ; et nous ne pouvons entrer ici dans aucun détail.

II. Céphalalgie

Ces douleurs, appelées spasmes du cerveau, migraine, quelquefois même rhumatisme cérébral, se manifestent par la difficulté avec laquelle sont supportés les sons, les odeurs, la lumière ou le mouvement ; par des éblouissements, des élancements, des bourdonnements ; la tête est lourde, les idées sont confuses, les digestions se dérangent et le malade dépérit.

Il n'est presque aucune maladie, légère ou grave, dont la céphalalgie ne soit, dans quelque cas, un symptôme.

Elle peut être héréditaire, et alors elle commence quelquefois dès les premières

années; le plus ordinairement, elle débute vers la puberté.

L'application profonde à l'étude, les affections morales, le mauvais état de l'estomac et des intestins en sont fréquemment la cause.

Elle est quelquefois précédée de tristesse, d'inappétence et d'autres phénomènes qui varient avec les tempéraments.

La douleur se fait ordinairement sentir tout à coup ; acquiert une intensité progressive, pendant une ou plusieurs heures, et conserve toute sa violence pendant une durée à peu près égale ; après quoi, elle diminue graduellement.

Tant que ces douleurs sont peu prononcées, les malades ne s'en préoccupent guère et les médecins n'y opposent que de légers palliatifs.

Par contre, lorsqu'elles sont devenues insupportables, ceux qui en sont affligés s'en plaignent presque en vain ; la médecine ne leur procure qu'un soulagement éphémère. Ses sangsues aux tempes, sa saignée de l'artère temporale, ses vésicatoires, ses moxas à la nuque, etc., font beaucoup souffrir et ne guérissent presque jamais

Les médecins malgaches ne sont pas réduits à cette impuissance, parce qu'au lieu de localiser la maladie, comme le font leurs confrères européens, ils cherchent sa cause dans les relations et les réactions mutuelles du cerveau et des organes de la digestion.

Ils ont presque posé en principe que l'accès de migraine est indiqué d'avance par la préexistence d'un embarras gastrique ou intestinal.

Leur observation est pleine de justesse et

on se l'explique facilement par l'action réflexe que les nerfs de l'estomac, irrités par une mauvaise digestion, exercent sympathiquement sur le cerveau, grand centre nerveux de la vie organique.

Partant de ces sages indications, on pourrait, le plus souvent, se garantir de la céphalalgie à l'aide de quelques soins préventifs ; nous avons la conviction profonde qu'en régularisant les fonctions digestives, on préviendrait la plupart des spasmes du cerveau.

III. Hypocondrie, spleen des Anglais

Cette maladie consiste dans un dérangement vague ou obscur des fonctions organiques avec un sentiment habituel de tristesse, de chagrin ou de désespoir.

L'hypocondrie affecte trois périodes dans sa marche ordinaire.

Ire période. — Inquiétudes morales vives et continuelles ; concentration constante de toute l'attention du malade sur la recherche de la nature de son mal.

Il s'en prend, tantôt aux voix digestives ; tantôt aux désordres abdominaux; tantôt aux organes de la circulation ou de la respiration ; tantôt même au cerveau.

De cette étude exclusive de ses sensations, de cette recherche incessante du remède, résulte une grande avidité pour la lecture des livres de médecine ; une confiance absolue dans les remèdes de bonne femme ; un changement continuel de régime, tantôt stimulant, tantôt débilitant ; un abus déraisonnable de médicaments de toute sorte, etc.

Par une réaction nécessaire, ces préoccupations et ces excès ajoutent à la perturbation des fonctions digestives, circulatoires, respiratoires, sensitives ; les anxiétés morales s'accroissent ; cependant le retour à la santé est non-seulement possible mais facile.

IIe période. — Sous l'influence des causes essentielles ou consécutives, le mal se complique de nombreux accidents du système nerveux ; il survient des faiblesses, des sueurs,

des douleurs vagues, des désordres dans les voies digestives ; les anxiétés morales sont portées au plus haut degré, le malade exprime ses maux dans des termes si exagérés et si bizarres, que son langage a quelque chose d'étrange. Dans cette période, le retour à la santé n'est plus facile, mais il est possible.

IIIe période.— Le malade dépérit et tombe progressivement dans le marasme le plus profond. Il accuse dans divers organes des sensations douloureuses extraordinaires, des déplacements intérieurs, des battements, des crispations, des bouillonnements, des bouffées de froid ou de chaleur. Ces sensations, mobiles et passagères, se succèdent avec rapidité et sont remplacées par d'autres plus singulières encore. L'appétit est nul, l'estomac délabré, la respiration irrégulière, l'intelli-

gence troublée ; chaque jour les symptômes et les accidents se multiplient et s'aggravent ; le retour à la santé devient de plus en plus difficile.

L'hypocondrie, que Cullen appelait une folie partielle, peut être confondue avec la monomanie triste ou mélancolique, dont elle diffère par quelques caractères essentiels.

Les hypocondriaques ont conscience de leur état ; leur jugement est sain sur tout ce qui est étranger à leur maladie ; ils ne se trompent même pas sur leurs souffrances, qu'ils ressentent réellement ; mais ils en tirent des conséquences exagérées, parce qu'elles sont insupportables. Les monomanes déraisonnent complétement sur un point, mais ils se croient fort raisonnables et ne se plaignent, en général, d'aucune douleur.

Certains hypocondriaques cependant sont,

pendant l'accès, de véritables aliénés, quand ils en viennent à attribuer la cause de leurs maux à l'influence d'ennemis cachés, au diable, à un empoisonnement occulte, à une décomposition ou dissolution interne, etc.

L'invasion de l'hypocondrie est lente et graduée ; il est rare que le mal atteigne tout à coup son plus haut degré ; ajoutons qu'elle est généralement très-opiniâtre.

Le traitement consiste bien moins dans l'emploi des médicaments proprement dits, que dans un genre de vie hygiénique.

Il faut surveiller attentivement la régularité des principales fonctions ; le régime doit être doux et nourrissant, il faut écarter avec soin les farineux, qui sont en même temps flatueux, pour n'admettre que des aliments légers, d'une digestion facile et très-nutritifs sous un petit volume.

La constipation devra être combattue par le régime et l'exercice plutôt que par les médicaments.

Il faut éviter à ces malades les émotions fortes, les contrariétés, et surtout éloigner d'eux les personnes atteintes de la même affection.

On doit chercher à leur inspirer une confiance entière, et à ne leur laisser aucun doute sur leur guérison. Il est utile de leur recommander de mettre beaucoup de modération dans le travail intellectuel, de choisir des lectures gaies, de recourir à des distractions variées.

Les causes particulières qui ont provoqué l'hypocondrie, fournissent toujours des indications qui mettent sur la voie de la route à suivre pour arriver à la guérison.

IV. Hystérie

Cette névrose, particulière au sexe féminin, est caractérisée par des attaques ou convulsions générales, avec suspension plus ou moins complète des fonctions intellectuelles.

Les attaques sont annoncées par des symptômes précurseurs d'une très-grande importance au point de vue physiologique. Presque toujours, quelques heures avant, on voit survenir des changements notables dans le moral, l'intelligence, les sens, la sensibilité, les mouvements et les fonctions organiques.

La malade devient triste, morose, irritable, incapable d'attention ou douée d'une plus

grande activité d'esprit. Elle éprouve des éblouissements, des vertiges, des céphalalgies intolérables, la sensibilité générale est excessive. Nous avons vu une jeune femme dont la sensibilité était tellement exaltée, que, renfermée dans son appartement, elle s'apercevait du passage d'un nuage chargé d'électricité. La respiration est fréquente, difficile, les battements du cœur précipités et irréguliers; il y a des alternatives de frissons et de chaleur, etc.

Pendant la durée de l'accès, les malades perdent la faculté d'entrer en relation avec les objets extérieurs, sans pour cela que l'exercice de l'intelligence en soit annullé; cette perte incomplète de connaissance est un des signes de l'hystérie.

Les petits muscles de la face sont moins agités que ceux des membres, ce qui rend la

figure moins effrayante que dans l'épilepsie. Ce signe est encore d'une grande valeur au point de vue du diagnostic.

Les malades ressentent des douleurs intolérables, annoncées par des cris perçants; elles éprouvent la sensation d'un corps rond, d'une boule qui, partant de l'épigastre, remonte vers le larynx et détermine un sentiment de strangulation; ce phénomène se manifeste quelquefois un peu avant la perte de connaissance et avertit les malades de l'accès.

Les sens sont quelquefois le siége de troubles spéciaux, vertiges, bourdonnements d'oreilles, etc.; mais le plus ordinairement, ils sont insensibles à tous les agents extérieurs. Souvent il se manifeste un spasme du larynx; la voix devient aiguë, sifflante ou rauque; elle imite parfois la voix du chien,

du loup, du coq; quelque fois enfin, elle s'éteint entièrement, et cette aphonie peut se prolonger plus ou moins longtemps après l'attaque.

L'accès d'hystérie dure ordinairement quinze à vingt minutes; mais quand plusieurs accès se succèdent, les accidents se prolongent vingt-quatre heures et même quarante-huit heures.

Après l'accès, l'intelligence reste dans une espèce d'hébétude, moins prononcée toutefois que dans l'épilepsie; ordinairement les malades pleurent abondamment, et ces pleurs, qui les soulagent beaucoup, marquent la fin de l'accès; quelquefois, au contraire, elles rient sans raison, plus rarement encore, elles chantent; les membres sont plus ou moins brisés, selon la durée et l'intensité des convulsions.

Après des attaques trop multipliées, l'intelligence faiblit, les malades deviennent incapables d'une occupation sérieuse et soutenue.

La céphalalgie est continuelle, et la sensibilité toujours exaltée; les malades deviennent tristes, hypocondriaques, et rêvent le suicide.

Lorsque quelques signes annoncent une attaque d'hystérie, on parvient quelquefois à la prévenir par des frictions exercées sur les parties où les premiers accidents se montrent, par une immobilité volontaire, par l'impression de l'eau froide, etc.

Pendant les attaques, on se borne à placer la malade horizontalement sur un lit, à desserrer ses vêtements, à contenir ses membres, et particulièrement ses bras, pour la mettre à l'abri des coups qu'elle pourrait se

donner. La plupart des moyens qu'on emploie alors sont simplement palliatifs ; ils ont pour but de calmer les nerfs et d'abréger la durée de l'accès.

C'est dans les intervalles des attaques que les moyens curatifs doivent être employés. Si la cause de la maladie est connue, il faut l'éloigner.

Le dérangement du flux mensuel, une inclination contrariée, la présence du ténia ou de vieux lombrics, une constitution nerveuse, etc., fournissent des indications qui ne doivent pas être négligées.

Dans tous les cas, on doit éviter les excitants physiques et moraux, et joindre aux remèdes, les distractions, les exercices du

corps, en un mot, tous les moyens propres à accroître la prédominance du système musculaire, à diminuer celle du système nerveux.

V. Épilepsie

Dans la nombreuse série des maux qui font le triste apanage de l'homme, il n'en est pas de plus affligeant que l'épilepsie, qui, presqu'à l'égal de la folie, le ravit aux douces affections et ne lui laisse que la froide et stérile pitié.

L'épilepsie est une maladie nerveuse, caractérisée par des attaques convulsives de courte durée, avec perte subite et complète de connaissance, distorsion de la bouche et

des yeux, immobilité des pupilles, écume sur les lèvres, etc.

Tantôt les malades éprouvent un étourdissement très-court, avec perte complète de connaissance, sans convulsions notables des muscles, c'est le *vertige épileptique* ; tantôt c'est tout le cortége des caractères de l'épilepsie ou une *grande attaque*.

Il serait grandement à désirer qu'on pût reconnaître, à des symptômes précurseurs, l'approche de l'accès, soit pour prodiguer au malade les secours nécessaires, soit pour soustraire aux regards des personnes trop sensibles, le spectacle effrayant de leurs convulsions ; mais hélas ! le plus souvent l'accès survient inopinément ; le malade, frappé soudainement, jette un cri et tombe.

Pendant l'accès, tout le système musculaire est dans un état de convulsion téta-

nique ; la bouche, les yeux, tous les muscles de la face ont subi des modifications effrayantes ; la langue rejetée presque toujours hors de la bouche, par la violence des convulsions, est exposée à être cruellement déchirée. Une salive écumeuse, et quelquefois sanguinolente, découle des commissures des lèvres ; les paupières sont tantôt fermées, tantôt largement ouvertes ; l'œil est roulant ou fixe ; les mâchoires convulsivement rapprochées ou éloignées ; les dents s'entrechoquent ; les membres se contournent d'une manière extraordinaire ; les battements du cœur sont forts, accélérés, souvent irréguliers ; les veines du cou se gonflent ; la face devient rouge, violacée et même noirâtre.

Cet état dure d'une à cinq minutes ; si les

accidents persistent plus longtemps, c'est que plusieurs accès se succèdent.

Vers la fin de l'attaque, une pâleur livide succède à la rougeur de la face, les convulsions cessent et le malade tombe dans un assoupissement profond ; après quelques minutes, il paraît revenir à lui, mais il ne recouvre que lentement l'usage de ses sens ; il a l'air triste, les membres sont fatigués ; enfin, le plus souvent, l'épileptique n'a aucun souvenir de ce qui vient de se passer et ne s'aperçoit de ses attaques que par le désordre qui l'entoure.

Lorsque les attaques sont de moyenne intensité et se succèdent à des époques éloignées, le malade, dans l'intervalle de deux attaques, semble jouir d'une santé parfaite. Les fonctions s'exécutent convenablement et

rien ne trahit l'affection terrible dont il est atteint.

Au contraire, les attaques répétées et violentes amènent une altération profonde dans le système nerveux et l'exercice des fonctions organiques.

La mémoire s'affaiblit, toute application sérieuse est impossible, et l'on tombe enfin dans l'idiotisme, terme ordinaire de cet affaissement plus ou moins rapide.

Il existe deux espèces principales d'épilepsie :

La première est congénitale ou date de l'enfance, elle est d'une ténacité désespérante et bien souvent quand un médecin sauveur n'arrive pas à temps, elle conduit à la démence.

La seconde espèce se manifeste dans le courant de la vie et reconnaît pour principe

des causes accidentelles. Cette espèce d'épilepsie, quoique souvent fort grave, est guérissable (1).

Parmi les causes de cette maladie, on doit admettre une certaine prédisposition. En quoi consiste-elle ? Ce secret de la nature n'étant pas encore suffisamment approfondi, force est de s'en tenir à l'observation des faits et aux résultats de l'expérience.

Parmi les causes physiques qui viennent en aide à la prédisposition nous nommerons les fortes compressions de la tête, surtout dans l'enfance, les fractures ou les lésions du crâne, accompagnées d'esquilles qui pénètrent dans la cervelle, les fluides lym-

---

(1) Nous n'avons eu occasion de soigner que trois personnes atteintes d'épilepsie, ayant pour principe des causes accidentelles, et nous sommes arrivé très-promptement, par l'application de notre méthode, à une guérison complète.

phatiques ou séreux qui, par différentes causes, se sont épanchés dans quelques-unes des parties du cerveau.

Certaines maladies chroniques, comme le scorbut, les scrofules, diverses éruptions cutanées imprudemment répercutées, l'obstruction des viscères abdominaux, comme le foie, etc. ; la syphilis, l'obésité, etc., peuvent déterminer des congestions cérébrales et par suite la compression des fibres nécessaires au plein exercice des opérations intellectuelles.

La frayeur, les chagrins, les émotions trop vives, peuvent, dans certains cas, déterminer l'épilepsie. En effet, dès que l'âme souffre, elle cesse de faire irradier le principe vital dans les canaux nerveux et peut aisser naître les désordres les plus inattendus.

Enfin, le ténia ou autres parasites peuvent souvent occasionner, surtout chez les enfants, des convulsions de forme épileptique.

En résumé : soustractions des causes connues ou présumées, et, s'il y a lieu, traitement spécial ; c'est tout ce qu'on peut opposer, en général, à cette affreuse maladie.

§ 2

MALADIES DES VOIES RESPIRATOIRES

I. Angine laryngée et aphonie.

L'angine laryngée est caractérisée par une douleur sourde dans le conduit aérien, avec gêne dans la respiration et altération de la voix.

Cette maladie doit être attribuée à un certain nombre de causes qui lui sont, pour ainsi dire, spéciales ; les plus ordinaires sont, l'inspiration quotidienne et prolongée du gaz

d'éclairage, d'une atmosphère lourde et chargée d'acide carbonique, l'impression subite du froid, l'exercice forcé de la voix et de la parole, les chants et la déclamation, surtout lorsque la tête est découverte et le reste du corps enveloppé de vêtements trop chauds, comme chez les avocats et les artistes.

En examinant le fond de la gorge, on n'aperçoit ni rougeur ni enflure; la voix seule a perdu sa netteté et devient comme sourde.

L'angine est habituellement locale et n'amène aucun dérangement dans les autres fonctions, mais elle est à redouter parce qu'elle entraîne souvent à sa suite l'aphonie, c'est-à-dire la perte plus ou moins complète de la voix.

L'aphonie est le fléau des artistes dra-

matiques et lyriques ; elle est sans cesse à leur porte, appelée par la fatigue permanente de la glotte et des muscles du larynx.

Cette maladie se manifeste de différentes façons ; nous avons remarqué parfois, chez des chanteurs, que la voix reste pure, mais qu'elle est restreinte par la perte d'une ou plusieurs notes.

Le traitement doit être fortifiant et adoucissant tout à la fois.

Si l'angine est fréquente, il est vraisemblable qu'il y a faiblesse, peut-être même commencement de paralysie des muscles du larynx. Dans ce cas, nous recommanderons des gargarismes toniques, des frictions de quinquina et un régime approprié.

Si la maladie est accidentelle, elle cède ordinairement aux seuls moyens hygiéniques.

Il sera toujours fort utile de faire usage du bouillon des Malgaches, parce que ses propriétés analeptiques et fortifiantes conviennent parfaitement dans cette maladie.

Nous avons ainsi soigné et guéri des artistes dont la voix fait encore aujourd'hui l'admiration des dilettanti.

II. Catarrhe pulmonaire, ou bronchique

Dès le matin, les infortunés qui sont éprouvés par cette fatigante maladie, ressentent une sorte de chatouillement à la région du cou, suivi d'une toux avec crachats de couleur, de consistance et de saveur en rapport avec la variété du mal, souvent si

violent, qu'il semble au malade que les os de la tête vont se disloquer.

Ces symptômes diminuent pendant le jour, augmentent le soir, et assez généralement cessent durant la nuit.

Le malade a un teint terreux, il est oppressé quand il parle longtemps ou sur un ton élevé, et particulièrement lorsqu'il marche vite ou monte des escaliers.

Quelque fois il éprouve des vomissements, un mal de tête très-aigu, et, quand le mal est à son comble, un sentiment de chaleur brûlante et insupportable à la poitrine, une sorte de déchirement entre les deux épaules. C'est surtout pendant les efforts de toux que cette douleur se fait sentir avec le plus de vivacité. Tous les âges sont exposés à cette maladie; mais elle attaque plus fréquemment les enfants et les vieillards, surtout

ceux qui y sont prédisposés par une constitution faible et molle.

Chez quelques-uns cette maladie sévit pendant plusieurs années sans amener une notable altération dans la santé ; chez d'autres, au contraire, elle détermine bientôt des complications susceptibles d'occasionner la mort.

Quelle est donc la nature de cette affection qui, dans certains cas, devient si redoutable qu'on la confond avec la phthisie, ou avec la pneumonie ?

Par une observation attentive des influences exercées sur les catarrheux par les variétés de saisons et de température, les Malgaches sont arrivés à traiter rationnellement le catarrhe pulmonaire chronique.

La variété la plus ordinaire se guérit d'une façon aussi radicale que prompte, quelle que soit son ancienneté ; les autres variétés, au

contraire, guérissent avec une extrême difficulté, alors même qu'elles sont récentes; on se contente, et toujours avec un succès certain, d'adoucir les souffrances qu'elles causent, et de leur enlever tout caractère dangereux.

Pour obtenir ce résultat, il faut laisser de côté les soustractions sanguines, les préparations de thridace ou d'opium, les vésicatoires, les cautères, etc., qui ne réussissent que trop souvent à ramener le catarrhe chronique à l'état aigu.

III. Phthisie pulmonaire

De morbis pulmonum noli cum jactantia dissertare.
CELSE.

La terrible maladie dont nous allons sommairement esquisser l'histoire est d'autant plus désespérante, qu'on s'éteint peu à peu ; que la mort ne survient qu'alors que, dans le corps décharné, il ne reste plus d'organe à détruire.

La phthisie pulmonaire consiste dans le développement au sein des poumons, de granulations variables en grosseur et surtout en nombre; granulations que la science désigne sous le nom de tubercules.

Cette affection est fréquemment hérédi–

taire; aucun âge, aucune profession, aucun climat n'en sont exempts.

Une constitution grêle, une poitrine étroite, une grande facilité à contracter des rhumes, l'habitation dans un pays froid, dans une maison humide, sont autant de circonstances prédisposantes.

Les causes occasionnelles sont nombreuses; on considère comme telles:

Les excès dans le régime et la conduite; la suppression d'une excrétion quelconque, les émotions trop vives;

Certaines maladies, notamment le catarrhe pulmonaire, l'asthme, le diabète, les scrofules, le cancer, la syphilis;

Les médicaments-poisons, le traitement mercuriel, mais surtout la mauvaise nutrition.

Cette dernière cause est la plus commune

et celle dont l'action est la plus funeste; en voici plusieurs exemples:

Le docteur Roche cite le fait suivant: La qualité des aliments donnés aux prisonniers de la maison de Fontevraut étant devenue plus mauvaise, la proportion des phthisiques y augmenta subitement, et il suffit de faire cesser la cause pour réduire au chiffre ordinaire le nombre des malades. »

Jenner a fait des expériences nombreuses à ce sujet, et il a prouvé que sous l'influence d'une nourriture suffisamment pauvre, il pouvait rendre les animaux phthisiques.

Le docteur Dupuy a répété ces expériences, et il est arrivé aux mêmes résultats.

Ajoutons qu'un fait pratique, de la plus haute importance, découle des expériences de ces deux savants, c'est la curabilité de la phthisie.

Des animaux, chez lesquels on avait provoqué des tubercules pulmonaires, se rétablirent dès qu'ils furent placés dans de meilleures conditions hygiéniques.

Ces faits confirment les observations nombreuses de guérisons rapportées par les auteurs de l'école de Salerne.

C'est donc aux fonctions nutritives qu'il faut s'adresser, dans la majorité des cas, pour trouver et faire tarir la source réelle du mal, suivant l'expression du docteur O. Tamin-Despalles, qui a si minutieusement étudié et élucidé cette importante question dans un ouvrage récent.

Les symptômes de la phthisie pulmonaire varient avec l'époque de la maladie durant laquelle ils se manifestent : en les énumérant, dans l'ordre de leur succession, nous

présenterons un tableau plus vrai de la maladie.

Nous distinguons trois périodes distinctes : dans la première, la maladie est imminente ; à ce moment un traitement bien combiné ramènera promptement la santé. Dans la seconde période, la phthisie est déclarée, la fièvre commence. Dans la troisième période, la maladie est à son plus haut degré d'intensité, la fièvre est continue et on observe tous les signes de l'épuisement.

Ire Période. — Le malade éprouve de la douleur dans le thorax ; cette douleur existe, le plus souvent, entre les épaules. Une toux sèche se manifeste ; elle est accompagnée, dans le plus grand nombre des cas, d'une expectoration, plus ou moins abondante, de matières visqueuses ; la toux

augmente par l'exercice, par l'exposition à l'air, par le contact d'une boisson froide, etc.

De temps à autre, on voit paraître des crachements de sang ; la voix devient rauque, la difficulté de respirer augmente, l'haleine est courte, un point douloureux se fait sentir sous le sternum ; la peau est aride et sèche, très-chaude surtout à la paume des mains ; le corps maigrit, mais le visage annonce encore la santé.

IIme Période. — La maladie n'a pas déployé ses plus effrayants caractères ; une trompeuse sécurité règne encore, mais bientôt un nouvel ordre de phénomènes apparaît.

Les symptômes précédents augmentent sensiblement ; la fièvre s'allume, elle re-

double tous les soirs ; les nuits sont agitées ; le matin, la peau est recouverte d'une moiteur un peu gluante, principalement vers le front, le cou et la poitrine. L'intérieur de la bouche est douloureux, le goût dépravé, la soif intense ; l'estomac fonctionne mal ; si la toux survient et s'exaspère, elle peut provoquer le vomissement. L'oppression devient de plus en plus considérable ; la maigreur augmente de jour en jour ; la matière expectorée prend une teinte blanchâtre, une consistance analogue à celle du pus ; bientôt, elle devient jaune cendré ou verdâtre et fétide.

IIIme Période. — Le mal est à son comble.

La fièvre hectique est continue ; le pouls peu fréquent et dur ; la difficulté de respirer excessive. La toux augmente par intervalle,

revient souvent et fatigue beaucoup. L'appétit se perd entièrement, la faiblesse devient extrême, des sueurs nocturnes se manifestent. Il survient une diarrhée qui affaiblit encore le malade ; l'expectoration est bientôt entièrement purulente ; une impression de chaleur ardente se fait péniblement sentir dans les organes de la déglutition ; l'haleine prend une fétidité insupportable ; l'intérieur de la bouche est rendu douloureux par des aphtes qui laissent suinter une humeur âcre et gluante ; la soif devient inextinguible ; la difficulté d'avaler augmente ; les vomissements se succèdent ; le dépérissement, le marasme et la faiblesse sont extrêmes ; les jambes et les pieds deviennent œdémateux ; les malades ont perdu presque toute faculté de se mouvoir et de sentir ; les spasmes apparaissent de temps en temps ; la voix s'é-

teint, les traits du visage se flétrissent, les yeux sont ternes, les joues et les lèvres enfoncées ; les cheveux tombent ; la mort frappe sa victime.

Il arrive fréquemment que les phthisiques conservent jusqu'à ce moment fatal toute l'intégrité de leurs facultés intellectuelles. Souvent on a vu celles-ci se ranimer quand le flambeau de la vie allait s'éteindre et donner lieu aux conceptions les plus merveilleuses.

Le plus ordinairement les malades conservent une espérance grande ; ils sont sans cesse occupés du rétablissement de leur santé ; souvent, au moment même où la mort les atteint, ils combinent des projets et font des souhaits pour le lendemain.

Les symptômes que nous venons d'exposer ne se manifestent pas toujours dans

l'ordre où nous les avons placés ; néanmoins cet ordre de succession est le plus ordinaire.

La rapidité avec laquelle ils se développent n'est pas toujours la même. La durée de la phthisie varie beaucoup ; elle est proportionnelle à l'influence des causes qui ont enfanté la maladie ; elle dépend aussi des dispositions individuelles du malade, de sa constitution, de la nature du climat qu'il habite et des soins qu'on lui donne.

Tantôt la phthisie, devenue galopante, parcourt ses périodes avec une telle rapidité, qu'elles anticipent l'une sur l'autre ; tantôt elle laisse le malade dans un long état de souffrances. On en a vu vivre ainsi dix et vingt ans.

Au premier degré, on peut toujours arrêter la maladie dans sa marche envahissante ;

au second, souvent ; au troisième, quelquefois.

Dans certains cas, l'affection est bornée à l'un des poumons; le plus habituellement les deux sont envahis, à la fois, mais, en général, à des degrés différents.

Lorsque les tubercules se sont produits en nombre assez grand pour remplir le poumon tout entier, presque tous les médecins envisagent la catastrophe comme imminente.

Nous ne partageons pas cette manière de voir. Pour nous, et nous ne saurions trop le redire, même au troisième degré, pourvu que la désorganisation du poumon ne soit pas complète, on ne doit ni considérer les malades comme voués à une mort certaine, ni négliger d'employer les moyens que la science met à notre disposition.

Nous ne comprenons pas l'aveuglement

de cette médecine qui renonce systématiquement à tenter la guérison.

Que sont ces tubercules destructeurs?

Tous ceux qui s'occupent de médecine le savent ; ce sont des ulcérations purulentes, qui détruisent peu à peu le tissu pulmonaire.

L'indication naturelle est donc de faciliter la cicatrisation de ces plaies, ce qui n'est pas absolument impossible.

Ne voit-on pas tous les jours guérir des ulcères situés à l'extérieur du corps ; pourquoi ne guérirait-on pas également les ulcères de l'intérieur !

Que font ces médecins dont tout l'art consiste à prescrire des calmants, des adoucissants, sans chercher à combattre la cause du mal ! ils épargnent peut-être quelques

souffrances aux malades, mais ils les laissent mourir.

Les autopsies si fréquentes de nos jours doivent leur prouver que la phthisie est curable. S'ils ont des yeux pour ne pas voir, qu'ils consultent les ouvrages de confrères plus clairvoyants ; qu'ils lisent les livres de Tissot, Thomson, Laennec, Bayle, Reid, Guillot, Royer, Fournet, Andral, etc.

Laennec s'est occupé spécialement de la phthisie ; après avoir cité de nombreux exemples de cicatrisation d'ulcères des poumons, il termine par ces réflexions :

« Quant aux faits particuliers que j'ai rapportés pour prouver la possibilité de la guérison de la phthisie pulmonaire, je pense que tout observateur attentif et qui voudra employer les mêmes moyens que moi, c'est-à-dire, l'auscultation médiate et l'ouverture

des cadavres, en rencontreront fréquemment de semblables. J'affirme que ces cas sont extrêmement communs. Les exemples que j'ai cités se sont offerts à moi dans l'espace de quelques mois. »

Thomson écrivait :

« L'examen nous montre chez certains individus qui avaient souffert de la poitrine dans leur enfance et qui ont succombé postérieusement à une affection étrangère à la phthisie, une transformation du tubercule en une sorte de matière dure et crayeuse équivalente à la cicatrisation. »

Guillot, Royer, Fournet, Andral, etc., déclarent que souvent la cavité cesse de sécréter du pus, et qu'il se produit une véritable cicatrisation autour de laquelle le poumon reste froncé à la suite du retrait occasionné par la disposition de la caverne.

Tous ces faits d'anatomie-pathologique, observés par les médecins que nous venons de nommer, prouvent d'une manière irrécusable non-seulement que la phthisie est guérissable, mais qu'elle guérit plus souvent qu'on ne le pense.

Que ne ferait pas la nature si elle était aidée, puisque, dans certains cas, sa puissance médicatrice guérit spontanément !

Mais, en admettant qu'il ne soit pas toujours possible de guérir cette maladie, surtout lorsqu'elle a atteint ses dernières limites, il existe des moyens de la prévenir, en empêchant la formation des tubercules, ou de l'arrêter lorsqu'elle a commencé.

Si donc pour des motifs réellement graves, pour des raisons d'hérédité, par exemple, on prévoit qu'un individu sera atteint de cette

cruelle affection, il faut mettre tout en œuvre pour la prévenir.

Avec la médication indo-malgache, même lorsque la tuberculisation est en train de se développer, neuf fois sur dix on aura le bonheur de réussir.

Il faut, avant tout, se rendre compte des causes probables qui ont amené ou qui peuvent déterminer la phthisie.

On trouve malheureusement des organisations prédisposées aux tubercules, et cette prédisposition, souvent héréditaire, provient, soit d'une faiblesse originelle du poumon, soit de l'émaciation de cet organe, consécutives à des écarts de régime, à des erreurs de conduite, à de graves désordres dans les fonctions digestives, à la présence d'animalcules, et quelquefois d'un principe morbifique dans le sang.

Quoique la phthisie soit une affection *sui generis*, elle n'en est pas moins engendrée, ainsi que nous l'avons dit, par diverses maladies et par certains vices ou virus, tels que les scrofules, les dartres, la syphilis, etc., etc.

Alors le traitement aura pour but d'annuler, autant que possible, l'action de la cause première de la maladie.

Dès qu'on a reconnu le vice scrofuleux, dartreux, syphilitique, etc., il faut l'attaquer immédiatement par une médication spéciale.

Si, au contraire, on n'aperçoit qu'un grand état de faiblesse, suite d'un tempérament par trop lymphatique, d'une mauvaise nutrition, etc., on prescrira un régime hygiénique et fortifiant.

Il est bien entendu que ces traitements

indirects seront accompagnés de soins directement donnés à la phthisie.

Si la phthisie pulmonaire est le fléau de l'humanité, ne pourrait-on pas dire qu'elle est aussi l'opprobre de l'art.

Les moyens que la médecine classique lui oppose sont le plus souvent inefficaces. Proposés d'abord par quelques noms célèbres, préconisés à la suite de quelques essais heureux, ils se maintiennent quelque temps par le crédit que leur donnent leur origine et leurs succès factices ; mais bientôt des observations plus positives leur enlèvent toute leur valeur apparente et ils retombent dans l'oubli.

Nous ne jugeons pas utile de les énumérer en détail, nous dirons seulement que les uns augmentent sensiblement l'intensité du mal, que les autres sont totalement insignifiants.

C'est surtout dans une hygiène sévère que consiste le traitement prophylactique et curatif de la phthisie.

La pureté de l'atmosphère est une des conditions les plus essentielles ; pour les phthisiques surtout, l'air est l'aliment de la vie. Rien ne leur est plus contraire que le séjour habituel dans une atmosphère stagnante, ou corrompue par des émanations délétères.

Qui ne conçoit que les miasmes, dont les effets sont nuisibles à l'homme en bonne santé, sont encore plus funestes lorsque les voies respiratoires sont déjà malades.

Le froid, la chaleur excessive, l'humidité, le vent du nord, du nord-est et de l'est, du moins à Paris, sont très-contraires aux personnes malades de la poitrine.

Les bains aromatiques tièdes et de peu de

durée sont commandés quand le malade peut les supporter ; ils enlèvent l'humeur visqueuse qui s'amasse et s'épaissit sur l'épiderme ; ils calment l'état nerveux, et si on les complète par des frictions convenablement faites, ils deviennent toniques et réveillent l'énergie vitale.

Le choix des aliments est aussi très-important. Ceux qui sont légers et faciles à digérer, qui, sous un petit volume, renferment une grande proportion de matières nutritives, comme le bouillon hygiénique des Malgaches, les poissons et les mollusques marins, la volaille, les viandes grillées, les œufs frais, les fruits bien mûrs leur conviennent à tous les égards.

On augmentera graduellement la quantité d'aliments à mesure que les forces digestives se rétabliront.

Le vin vieux trempé d'eau est la boisson dont ils doivent faire usage aux repas ; le vin pur est trop irritant, à moins qu'il ne soit pris en très-petite quantité pour faciliter la digestion.

Pour le succès du régime, il importe grandement que les sécrétions et les excrétions s'exécutent avec régularité. On doit les provoquer par des moyens appropriés lorsqu'elles languissent, et les modérer quand elles sont excessives. Ainsi, par exemple, s'il y a constipation, un léger laxatif, quelques lavements ; si, au contraire, il y a une diarrhée fatigante, des tisanes amères et astringentes, faites avec le *sima rouba* ou autres végétaux de ce genre, selon l'exigence des cas.

L'exercice doit être modéré et proportionné aux forces actuelles ; il est indispen-

sable pour s'opposer à l'état de langueur habituel aux phthisiques, en redonnant de l'énergie aux muscles et en excitant l'appétit.

Le sommeil paisible est un des meilleurs moyens de réparer les forces ; pour se le procurer, les malades devront faire l'exercice que nous venons de leur recommander, et se défendre d'obéir à cette indolence qui les porte à rester au lit lorsqu'ils n'y sont plus retenus par le besoin de dormir.

Les poitrinaires doivent redouter et fuir les passions vives comme un danger mortel.

En outre de l'heureuse influence de ces moyens, il nous reste à signaler les inconvénients des corsets et des habillements étriqués, qui s'opposent aux libres mouvements de la poitrine et gênent encore une respiration déjà embarrassée. La nature commande

avant tout, lorsqu'il s'agit de vêtements, l'aisance et une chaleur convenable.

Parmi les remèdes que les médecins malgaches opposent à la phthisie, nous citerons une substance résineuse, semi-liquide, au parfum doux et pénétrant, appelée Nika-bé par les indigènes, et qui offre une certaine analogie avec le baume noir du Pérou. Les succès qu'ils obtiennent avec ce médicament sont très-remarquables.

Ils l'emploient en gargarismes et en fumigations sèches.

En faisant macérer cette résine balsamique dans de l'eau de pluie, à une douce chaleur, pendant douze heures, on obtient l'infusion avec laquelle les malades se gargarisent ; et chaque matin, en se levant, ils respirent, pendant un quart d'heure environ, les vapeurs de cette substance, mise

lentement en ébullition par le contact d'une brique rougie.

Sous l'influence de cette médication, les expectorations changent peu à peu de nature et finissent par cesser tout à fait.

Dans notre méthode, qui est celle des Malgaches, on joint à la médication particulière dirigée contre la phthisie pulmonaire, un traitement général qui donne, dans tous les cas, d'excellents résultats : il relève le ton des solides et purifie les liquides ; il tend à détruire le principe du mal, en l'attaquant directement et en aidant le travail éliminatoire de la nature ; aussi, dans tous les cas, même les plus désespérés, s'il ne guérit pas, il soulage toujours et prolonge la vie.

En effet, modifiant l'économie, simplifiant la maladie, éliminant, à mesure qu'elles se produisent, les complications secondaires ou

consécutives, il parvient ainsi à isoler, à localiser, en quelque sorte, l'élément phthisique qui cède presque toujours aux efforts de la nature grandement aidée des moyens thérapeutiques.

IV. Asthme

Il n'est pas de praticien qui ne se soit fait un devoir de lutter contre l'asthme; mais l'ensemble de leurs prescriptions est un amas incohérent, ou mieux, un véritable dédale, dans lequel l'esprit le plus attentif ne parvient pas à se reconnaître.

Si Hippocrate n'a pas ignoré tout à fait la nature de l'asthme, il est très-vrai qu'il s'est montré trop avare de détails; et

qu'on ne trouve dans ses ouvrages aucune notion positive sur cette maladie si commune, du moins aujourd'hui.

Galien la fait consister dans le peu de facilité que les ventricules des poumons éprouvent à se développer, en raison de certaines obstructions.

Arétée a tracé habilement les signes distinctifs de l'asthme, mais il tombe aussi dans l'erreur quand il veut expliquer sa nature.

Willis s'attache à l'asthme convulsif et lui assigne des symptômes empruntés aux autres lésions des organes respiratoires ou du cœur.

Cullen pense que l'asthme est une affection du système nerveux.

Floyer a observé sur lui-même les phénomènes pathologiques qu'il énumère, et rap-

porte cette maladie à une influence anormale des nerfs.

Le docteur Corvisart a éclairé la question en ce sens qu'il a parfaitement différentié l'asthme des maladies du cœur.

Laennec attribue ce dérangement des fonctions respiratoires à un état particulier du principe vital.

Enfin, la plupart des auteurs se sont bornés à distinguer des variétés d'asthme, sec, humide, spasmodique, convulsif, aigu, chronique, nerveux, etc.

Quelque fondées que puissent être les distinctions, elles ne sont guère utiles, parce qu'elles ne font guère que diversifier les symptômes sans nous éclairer sur la nature même du mal.

L'asthme peut être héréditaire; il paraît

même qu'il peut ménager une génération pour se rabattre sur celle qui suit.

Un air chargé de principes hétérogènes, une conformation vicieuse de la poitrine, la bride laissée aux passions, de grandes fatigues, sont les principales causes prédisposantes.

Les accès peuvent être produits par l'impression brusque d'un air froid, le séjour dans une chambre trop petite, la suppression de la transpiration cutanée, du flux mensuel, d'un exutoire quelconque. Floyer rapporte que le roi Guillaume essuya de plus fréquents accès d'asthme après la guérison d'une plaie causée par un boulet de canon qui lui avait effleuré l'épaule à la bataille de Boyne.

Les accès sont précédés de phénomènes particuliers, tels que le dérangement des digestions, une grande oppression à la poi-

trine, l'assoupissement après le repas, une grande pesanteur de tête, une petite toux sèche et convulsive.

Quelquefois l'invasion est subite. C'est ordinairement pendant la nuit qu'elle a lieu. Les malades sont tout à coup éveillés par un sentiment de compression, de resserrement à la poitrine, de gêne considérable dans la respiration. Ils sont obligés de s'asseoir, car la suffocation est imminente; appuyant leurs mains sur leur couche, ils semblent vouloir augmenter le point d'appui des muscles qui servent à la dilatation du thorax. Incommodés par la chaleur du lit et le poids des couvertures, ils se lèvent haletants, se jettent sur un fauteuil, tenant la tête élevée, ou s'approchent de la fenêtre pour respirer un air froid. « *Erecti spirant..... multum et frigidum aerem cupiunt.* » (Galien.)

La parole est brève ou supprimée, la figure est livide, parfois injectée, les yeux larmoyants ; une sueur abondante couvre la poitrine.

Tel est l'état des asthmatiques pendant la durée du spasme.

Vers le matin, la toux devient humide, la respiration est moins laborieuse et le malade goûte un sommeil que les souffrances de la nuit ont rendu nécessaire.

Ces accès peuvent, ou se succéder de loin en loin, ou frapper le malade coup sur coup ; leur durée est très-variable.

Il est faux que l'asthme soit un brevet de longévité, puisqu'il se termine trop souvent par des lésions graves du cœur.

Cet organe et les poumons sont unis si étroitement, ils dépendent tellement l'un de l'autre, qu'il est tout naturel qu'un grand

trouble dans la respiration fasse naître souvent l'hypertrophie du cœur ou l'anévrisme.

On fait dépendre l'asthme d'altérations qui en sont l'effet plutôt que la cause; et cette interprétation erronée est devenue souvent le point de départ de traitements irrationnels.

La saine analyse du développement et des symptômes du mal nous a appris qu'il consiste principalement en une diminution de l'action habituelle d'une partie des muscles respirateurs, et que la cause de cette diminution est tantôt dans la poitrine, tantôt dans toute l'économie.

Cette découverte nous a indiqué la médication rationnelle de l'asthme, et nous arrivons, presque infailliblement, par un régime calmant, dépuratif et tonique, soit à couper court aux accès, quand la maladie

est curable, soit à diminuer la gravité et les souffrances de l'asthme, alors qu'en raison de sa spécialité, il reste au-dessus des ressources de l'art.

Au moment du spasme, le malade doit être placé sur un fauteuil ou du moins assis sur son lit; on ouvre les fenêtres et on brûle de très-petites pincées de salpêtre pour ajouter de l'oxygène à l'atmosphère qui l'entoure.

Dans l'intervalle des suffocations, on doit lui faire boire des infusions de tilleul, de fleurs ou de feuilles d'oranger par petites gorgées; quelques gouttes de teinture éthérée d'assa-fœtida sur un petit morceau de sucre produisent quelquefois un soulagement notable et subit.

En général, les asthmatiques doivent éviter de respirer un air chargé de poussière

et de vapeurs irritantes, se soustraire le mieux possible à l'influence des variations atmosphériques, et ne faire usage que d'aliments d'une digestion facile.

Il importe beaucoup d'écarter les émotions vives qui ne manquent jamais d'amener un accès avec spasmes plus violents.

§ 3

MALADIES DES VOIES DIGESTIVES

I. Gastrite

La gastrite aiguë et chronique que nous réunissons parce que ces deux variétés ne diffèrent que par un degré de gravité, consiste dans l'inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac.

Les affections morales, les excès, les passions vives, la répercussion d'une dartre,

d'une maladie de la peau, d'une syphilis, d'une sueur abondante; les médicaments-poisons à petites doses souvent répétées, un corps étranger introduit dans l'estomac, tel qu'une arête, un petit os, des vers, etc., l'abus des liqueurs alcooliques et des drogues purgatives ou vomitives, sont autant de causes excitantes ou déterminantes de cette maladie.

Ses principaux symptômes sont une douleur à l'épigastre, une sorte de resserrement, une barre transversale et immobile s'opposant au passage des aliments, des maux de tête et une lassitude générale. On observe également l'inappétence, puis le dégoût; les digestions sont d'abord lentes, laborieuses ensuite; il survient des nausées et des vomissements après le repas; ordinairement il existe de la constipation et une fièvre lente.

Le malade devient triste; peu à peu il maigrit, la face se ride, les yeux se cachent au fond des orbites, la peau devient sèche et livide, et si la gastrite arrive à son paroxysme, la chaleur disparaît avec la fièvre, les extrémités deviennent glacées, et le marasme qui augmente annonce la mort.

La médecine classique n'envisageant que l'inflammation ordonne la diète, ne permet pour toute nourriture que l'eau gommée, emploie les antiphlogistiques, la saignée, les sangsues, les tisanes rafraîchissantes, etc. Parfois, effrayée de l'épuisement du malade, elle prescrit des toniques, le colombo, la gentiane, etc.

A l'une et à l'autre série de ces remèdes on ajoute des calmants, tels que la belladone la jusquiame, l'opium, le sous-nitrate de bismuth, etc., et des révulsifs, comme la

pommade stibiée, les vésicatoires, les moxas, etc.

Comment pourrait-on guérir avec tous ces remèdes pénibles et dangereux?

Les antiphlogistiques font disparaître peut-être l'inflammation mais, à coup sûr, ils exténuent le malade déjà épuisé.

Les toniques dont on se sert fortifient un peu, mais il augmentent l'irritation.

La belladone, la jusquiame, l'opium, enlèvent à l'organisme l'énergie nécessaire pour résister au mal.

Le sous-nitrate de bismuth est inerte quand il est pur, et ne doit ses bienfaits apparents qu'à la petite quantité d'arsenic qu'il contient habituellement.

Quant aux révulsifs, leur effet le plus positif est d'augmenter les souffrances du malade.

Pour arriver à guérir la gastrite, il n'y a pourtant qu'à mettre en pratique les indications, plus variées que nombreuses, fournies par la maladie elle-même.

Examinons.

La faculté digestive est altérée ou languissante, les digestions sont mauvaises et incomplètes, la nutrition souffre, le malade maigrit, perd son teint et ses forces.

D'où cela provient-il?

Nous l'avons dit. — 1° d'un vice du sang ou de la répercussion d'une sueur, d'une maladie syphilitique, etc. ;

2° De l'atonie de l'estomac, occasionnée par des excès, un chagrin, une faiblesse constitutionnelle, etc. ;

3° Des ravages, insensibles mais prolon-

gés, produits par des ascarides lombricoïdes ou autres parasites;

Et comme causes subséquentes :

4° De l'altération du suc gastrique et de l'insuffisance de la salive;

5° Des flatuosités qui se développent dans l'estomac après les repas.

L'inflammation de la muqueuse n'est qu'une conséquence sympathique très-éphémère.

Dans ces diverses hypothèses la question se réduit à ceci :

Réparer l'estomac par un régime fortifiant, sans le fatiguer ni l'irriter, et combiner ce régime de façon à le rendre dépuratif et vermifuge.

Si on trouve un aliment qui remplisse ces

conditions, évidemment, sous son influence réparatrice, les forces reviendront, le sang reprendra ses qualités; l'inflammation, n'étant plus entretenue, tombera peu à peu, les sécrétions se rétabliront, et le malade guérira.

Les médecins malgaches ont résolu ce problème avec leur bouillon hygiénique.

Ses éléments azotés, condensés sous un petit volume, nourrissent beaucoup et tonifient sans irriter ni fatiguer.

Ses principes végétaux aromatiques chassent les vers, purifient le sang, augmentent la sécrétion de la salive et de la pepsine, qui fait souvent défaut au suc gastrique.

Enfin, par son usage, on échappe aux aliments dits venteux et on fait ainsi disparaître la flatulence stomacale.

Avec cette préparation si simple et si naturelle nous avons guéri des gastrites arrivées à leur dernier paroxysme.

II. Gas tro-entérite

La gastro-entérite, ainsi que son nom l'indique, est la réunion de deux maladies; c'est la gastrite compliquée d'une entérite ou diarrhée.

Tout ce que nous venons de dire s'applique à cette double affection, d'autant plus que l'entérite elle-même n'est qu'une inflammation de la membrane muqueuse, qui tapisse l'intérieur de l'estomac et de l'intestin grêle.

Nous apprécions le motif qui a porté

Broussais et quelques autres praticiens à joindre ensemble ces deux affections; nous préférons cependant les distinctions naturelles comme plus rationnelles et moins sujettes à engendrer l'erreur.

L'entérite qui accompagne la gastrite peut devenir chronique comme elle.

La fréquence des évacuations alvines et la liquidité des matières excrétées sont ses deux principaux symptômes.

Dans le cas dont il s'agit, elle est alimentée par la gastrite, de sorte que le traitement de l'une s'appliquera à l'autre.

Pour détruire les coliques et combattre l'irritation locale, on a recours à des fomentations, des frictions sèches, des cataplasmes sur le ventre, et des lavements appropriés.

III. Hépatite chronique

L'hépatite chronique consiste dans l'inflammation chronique du parenchyme du foie.

Ses symptômes sont une douleur dans l'hypochondre droit et l'épigastre. Le foie est augmenté de volume et envahi par un ou plusieurs abcès; quelquefois, cependant, il n'est que congestionné.

Les fonctions digestives se font péniblement, elles sont constamment troublées; il y a des nausées, des vomissements; l'appétit est nul; la langue est blanche et sèche, la bouche amère; les selles sont grisâtres, parfois il y a diarrhée, souvent constipation opiniâtre.

Les malades languissent, maigrissent et sont continuellement tourmentés par des gaz; la peau est blanchâtre ou d'un jaune pâle.

Ce n'est qu'après un long temps qu'une sorte de fièvre hectique s'établit avec des sueurs nocturnes. Ajoutez une insomnie terrible, le développement du ventre, par épanchement séreux, l'infiltration des membres, et vous aurez le triste cortége de l'hépatite.

Quelques malades se rétablissent; d'autres, se croyant guéris, ne se sont pas plutôt livrés à leurs travaux habituels, qu'ils retombent de nouveau et finissent par succomber dans le marasme.

La principale indication qui se présente dans l'étude des maladies est, premièrement, d'en détourner le cours et d'en arrêter les

progrès; secondement, de les traiter par l'emploi des moyens qui peuvent influer favorablement sur leur marche et leur durée.

Un très-grand nombre d'affections peuvent guérir par le régime seul, venant en aide à l'action de la nature; mais il n'en est pas ainsi de l'hépatite; il faut ou la prévenir par une hygiène rigoureuse, ou lui opposer, dès le début, des remèdes actifs. De là naissent deux sortes de traitements, que nous appellerons l'un préservatif, l'autre curatif.

Le traitement préservatif consiste dans l'observation exacte de l'hygiène.

Il faudra éviter les mets trop succulents et l'excès des boissons alcooliques; préférer les aliments tirés du règne végétal, surtout si l'on a affaire à une constitution vigoureuse; ne pas s'exposer à l'action d'un soleil trop ardent. On devra aussi combattre, le

plus rapidement possible, les indigestions, les embarras gastriques, les congestions abdominales, l'irritation des intestins, enfin toutes les indispositions qui pourraient faire naître l'hépatite. Un léger purgatif, pris de temps en temps, serait d'une grande utilité, en favorisant l'écoulement de la bile. Ce moyen, employé ordinairement dans l'Inde, a préservé bien des Européens de ce terrible fléau.

Les boissons émollientes, les lavements, les bains tièdes, les purgatifs légers, sont d'un grand secours contre cette maladie, à laquelle il faut surtout opposer la liberté du ventre

La médecine européenne a recours aux moxas, aux cautères, pour entretenir une suppuration longue sur l'hypochondre droit, et, en outre, à des emplâtres révulsifs, tels

que ceux de ciguë, de vigo, *cum mercurio*, et aux frictions avec l'onguent mercuriel ou de belladone. Ce sont là ses principales ressources pour résoudre les tuméfactions et les abcès du foie.

Les Malgaches, chez qui cette maladie est endémique, à cause du climat, la guérissent sans danger et rapidement à l'aide de substances spéciales, qui n'ont pas d'équivaents dans la thérapeutique européenne.

Il arrive très-souvent qu'il se présente des altérations dans le foie occasionnées par un genre d'helminthes nommé *la douve* (fasciola hépatica) ; les symptômes produits par ces parasites simulent exactement l'hépatite chronique. Dans ce cas, la maladie ne dure que peu de jours, à moins que les vers n'aient déterminé des lésions profondes.

Pour détruire la douve, il faut exercer

sur la région du foie et sur les reins des lotions et des frictions anthelminthiques, et soumettre le malade à un régime aromatique approprié.

IV. Constipation

Il faut, avant tout tenir compte de l'idiosynchrasie : il y a des personnes qui ne vont à la selle que tous les deux ou trois jours sans en être incommodées; cependant la règle, l'état naturel est d'avoir chaque jour une déjection alvine.

Lorsque les matières fécales séjournent trop longtemps dans le corps, elles se durcissent et déterminent des obstructions, des affections hémorrhoïdales, l'hypocondrie,

la céphalalgie, des troubles dans la digestion, etc.

Les causes principales de la constipation sont la vie sédentaire, le peu d'abondance de la bile et surtout l'habitude de résister au besoin d'aller à la selle.

Il importe, pour prévenir cette infirmité, de s'habituer, le plus tôt possible, à des évacuations régulières et, s'il se peut, quotidiennes.

Pour la guérir, il faut user de boissons rafraîchissantes, éviter les aliments secs et lourds, prendre de l'exercice, employer les moyens qui facilitent la sécrétion de la bile, tels que les purgatifs végétaux des Malgaches; se garder de faire usage des sels purgatifs, de la scammonée, des drastiques en général, qui laissent très-souvent après eux une recrudescence de la maladie.

V. Hémorrhoïdes

On comprend sous ce nom l'hémorrhagie qui a lieu par l'extrémité du rectum, et les tumeurs particulières qui se forment près de l'orifice de cet intestin.

Elles apparaissent habituellement vers l'âge adulte; les deux sexes y sont également exposés; très-fréquentes dans les villes, elles sont presque inconnues dans les campagnes.

Sur cent observations d'hémorrhoïdes, quatre-vingt-dix coïncident avec une constipation habituelle. Cette constipation contribue beaucoup à ce que les traitements pratiqués restent sans effet.

La première indication est donc de combattre la constipation.

Les hémorrhoïdes sont internes ou externes, suivant le siége apparent des tumeurs qui les constituent ; elles ont pour symptômes des démangeaisons, des douleurs insupportables à l'anus. A ces symptômes se joignent parfois des besoins continuels d'aller à la selle.

Quelques médecins considèrent les hémorrhoïdes comme une fonction supplémentaire qu'il faut respecter.

Dans quelques cas, oui, et il faut alors se borner à éloigner les circonstances qui les provoquent, à ne pas contrarier la nature dans leur reproduction ; mais dans la grande majorité des cas, non.

Si certaines hémorrhoïdes sont très-tenaces, d'autres cédent facilement.

Du reste, notre traitement a, sur celui conseillé par la médecine ordinaire, cet avantage qu'en faisant disparaître les hémorrhoïdes, il obvie aux accidents qui pourraient en être la suite, en favorisant toutes les excrétions.

Comme moyens prophylactiques, nous conseillons l'usage des bains chauds, l'abstention des liqueurs alcooliques, et, en général, de tous les échauffants.

VI. Vers intestinaux

Parmi les causes de nos nombreuses maladies, une des plus fréquentes ce sont les vers qui s'engendrent en nous et auxquels nous servons de nourriture pendant toute notre vie.

Il n'est pas une partie de notre corps dans laquelle ne puissent s'introduire et se développer des vers ou autres êtres organiques inférieurs.

On les rencontre plus particulièrement dans les intestins, le foie, les poumons, les reins, les dents, et même, selon le célèbre Brera, dans le cerveau et les yeux.

Les plus ordinaires sont les *ascarides vermiculaires*, les *ascarides lombricoïdes*, le *tœnia* dont on distingue deux espèces, le *tœnia lata* et le *tœnia solium*.

Il arrive aussi que le canal intestinal et les autres parties de notre corps servent de refuge à des larves, de différentes espèces, qui vivent également de la substance de nos organes, et occasionnent souvent les plus graves désordres.

L'ascaride vermiculaire est un petit ver filiforme, blanc, d'un centimètre environ de longueur ; sa tête est munie de trois tubercules, servant comme de lèvres, pour sucer sa nourriture. Il se meut et se contracte avec une étonnante facilité.

Il séjourne, de préférence, dans les gros intestins, principalament dans le colon et le rectum.

Ces vers produisent une démangeaison à la marge de l'anus, et chez les jeunes filles, ils donnent souvent lieu, par l'irritation qu'ils occasionnent, à une secrétion confondue quelquefois avec la leucorrhée.

Ils produisent, particulièrement chez les enfants, la dilatation des pupilles, une toux convulsive et des grincements de dents, qui sont autant de symptômes avant-coureurs d'accidents plus graves.

L'ascaride lombricoïde a un corps rond, élastique. Sa queue obtuse est légèrement recourbée. Selon quelques auteurs, ce ver peut atteindre jusqu'à un mètre de longueur. Plus blanc que le lombric terrestre, il en a les formes et les mouvements. Sa tête a trois proéminences et se termine en pointe aiguë. On observe dans le milieu une ouverture triangulaire à laquelle les naturalistes ont donné le nom de bouche à trois lèvres.

C'est avec ces trois suçoirs qu'il s'attache à nos tissus, pénètre les membranes et aspire les liquides qui les lubrifient.

Ces vers jouissent d'une mobilité très-grande ; leur séjour le plus ordinaire est dans les intestins. De là ils passent facilement dans l'estomac, et quelquefois dans les voies

respiratoires et les organes environnants, où ils vont se loger provisoirement.

Les lombrics occasionnent alors, selon les parties qu'ils affectent, des chatouillements, des nausées, souvent un grand appétit ; la langue devient blanche, l'haleine fétide ; la dilatation des pupilles et la démangeaison du nez s'observent toujours dans ce cas.

Les tœnia sont des vers d'une longueur considérable, dont la forme ressemble à une bandelette ; ils sont plats, blancs et semblent être formés de portions articulées, séparées par des sortes de dentelures. La partie antérieure, que l'on appelle le cou, est aussi déliée qu'un fil ; elle se termine par une tête, légèrement renflée, munie de quatre suçoirs et d'une trompe rétractile.

Lorsque ce ver veut se nourrir, il ap-

plique un de ses quatre suçoirs à la place qu'il a choisie, et l'attire à sa hauteur par un pli qui permet à son second suçoir de s'appliquer à son tour; il agit de même pour les deux autres, de sorte que la tête du tœnia est entièrement plongée dans nos tissus, qu'il déchire et épuise par ses succions prolongées.

En général, les personnes attaquées de ces vers ont la face pâle et décolorée, les paupières gonflées avec des démangeaisons vagues; la langue est blanche et rougeâtre vers sa pointe; des douleurs profondes se font sentir, avec sensation de déchirement ou de piqûre, qui augmentent lorsque l'estomac est vide, et cessent lorsqu'il est plein d'aliments.

Souvent le tœnia produit une sensation semblable à celle que déterminerait un corps

qui remonterait dans l'estomac et retomberait ensuite, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

Par le trouble qu'ils occasionnent, les vers peuvent exercer une influence désastreuse sur l'organisme et même sur les facultés mentales; ils déterminent souvent des maladies dangereuses, notamment des affections nerveuses étranges.

De là découle, selon nous, une règle de pratique importante :

Dans toutes les maladies de ce genre, lorsqu'on ne découvre aucune autre cause évidente, il faut admettre des vers et se conduire en conséquence.

L'expérience démontre que le traitement vermifuge finit souvent par procurer la guérison de maladies graves contre lesquelles les autres traitements avaient échoué.

Les vers, ou autres parasites, font naître la maladie de plusieurs manières : principalement en détournant la substance nutritive à leur profit ; en infectant l'économie par la putridité toxique que leurs excréments et leurs cadavres engendrent ; enfin, par les lésions, les désorganisations et l'irritation qu'ils produisent.

Le traitement radical embrasse deux indications : expulser les vers par des remèdes spécifiques, et empêcher qu'ils ne se reproduisent, par un régime anthelminthique.

§ 4

MALADIES DES VOIES URINAIRES

I. Incontinence d'urine

On désigne ainsi l'écoulement involontaire de l'urine.

Cette maladie n'est, pour ainsi dire, que le symptôme ou la conséquence d'une autre affection plus dangereuse.

On peut l'attribuer à des causes diverses et nombreuses; particulièrement au diabète, à la faiblesse du col de la vessie, à la para-

lysie, au catarrhe vésical, à la pression exercée par le voisinage d'une tumeur, etc.

Il ne peut donc y avoir de traitement spécial de l'incontinence d'urine ; la médication doit nécessairement varier avec la cause qui a produit la maladie.

Si la cause est un catarrhe vésical ou le diabète, c'est le catarrhe ou le diabète qu'il faut attaquer de front.

La faiblesse sera combattue par les toniques, etc.

La paralysie réclame des remèdes qui donnent du ressort à l'organe atrophié.

L'incontinence qui dépend de la présence d'un calcul ne peut guérir que par la disparition du corps étranger.

Celle qu'a déterminée la pression exercée par une tumeur ne peut cesser que par la

guérison de la maladie principale dont elle n'est qu'un symptôme.

II. Rétention d'urine

La rétention d'urine provient souvent des mêmes causes que l'incontinence, causes dont l'influence se manifeste en sens inverse.

Ses principales sources sont, la paralysie de la vessie, les tumeurs aux bourses ou au périnée, la présence de certaines concrétions ou des helminthes, le rétrécissement de l'urétre, etc.

Les malades ressentent de violentes douleurs dans la région de la vessie, une fièvre intense, un accablement continuel. Si un traitement rationnel et actif ne vient pas

combattre, à la fois, la cause et ses effets, on voit survenir des crevasses aux voies urinaires, la rupture de la vessie, des abcès et des fistules gangréneuses qui peuvent occasionner la mort.

On doit traiter chaque espèce de rétention par des moyens spéciaux, en rapport avec la cause qui l'a provoquée.

III. Catarrhe vésical chronique

Cette maladie est caractérisée par une sécrétion abondante de *mucus* qui s'écoule avec l'urine, et qui résulte soit d'une ulcération de la vessie ou des reins, soit d'une inflammation chronique.

Elle attaque les vieillards, les personnes

sédentaires, les goutteux, et, en général, les individus dont le sang est altéré par une âcreté ou un virus quelconque; parfois elle remplace un autre écoulement morbide: l'hémorrhagie, la blennorrhée, etc, et succède souvent au catarrhe vésical aigu.

L'accumulation du mucus dans la vessie ne donne ordinairement lieu à aucune douleur; quelques malades accusent seulement une sorte d'embarras, de pesanteur dans la région abdominale.

L'urine excrétée est plus ou moins rougeâtre, trouble, et montre en se refroidissant des filaments muqueux.

Cette affection n'empêche pas les malades de vaquer à leurs affaires; chez quelques-uns, elle persiste indéfiniment sans entraîner la mort; chez d'autres, après un temps plus ou moins long, elle conduit à un dépérissement

progressif, à une fièvre hectique qui emporte le malade.

Ses conséquences les plus graves sont, dans certains cas, de provoquer des rétentions douloureuses, en embarrassant les voies urinaires, et, dans certains autres, d'amener l'incontinence, en débilitant les organes.

Parfois même, le catarrhe vésical donne lieu à des tumeurs et à un durcissement squirrheux du col de la vessie.

Le traitement consiste à rechercher, avant tout, s'il existe une tumeur ou un corps étranger dans la vessie et à s'en débarrasser s'il y en a. S'il n'y en pas, on tendra à favoriser les sécrétions, et particulièrement la transpiration par des boissons sudorifiques et des bains chauds, par l'usage des vêtements de flanelle. Chez les individus affectés d'un vice du sang, il faut s'efforcer d'expul-

ser vers les parties extérieures les âcretés ou les virus qu'il contient.

Comme moyens spéciaux contre le catarrhe vésical, on a recours à l'usage des térébinthacées à l'intérieur, et des injections toniques et adoucissantes.

IV. Gravelle

On donne ce nom à une maladie occasionnée par de petites concrétions semblables à des grains de sable, plus ou moins gros, qui se forment dans les voies urinaires et s'échappent avec l'urine.

Ces concrétions varient dans leurs éléments; elles sont composées d'acide urique ou de phosphate de chaux, ou d'oxydes xanthique et cystique.

Nous croyons qu'il y a, en général, peu de liaison entre le genre d'alimentation et l'espèce de gravelle observée; nous partageons à cet égard l'opinion de M. Magendie et de plusieurs autres savants, également distingués. Il faut admettre, toutefois, que le régime animal semble favoriser le développement de la gravelle, en augmentant la proportion d'acide uriqué de l'urine.

S'appuyant sur les propriétés chimiques des concrétions graveleuses qui sont peu solubles, même dans l'eau bouillante, qui les laisse se précipiter en se refroidissant, les physiologistes dont nous parlons prétendent que toutes les causes qui tendent à abaisser, dans l'économie, la température normale de l'urine, favorisent ou déterminent la formation des dépôts uriques. Chez les vieillards, il y a diminution de la chaleur animale,

aussi est-ce à un âge avancé que la gravelle s'observe plus fréquemment.

Proust, dans son *Traité de la Gravelle*, dit : « J'ai vu plusieurs fois la gravelle se développer chez des individus qui y étaient prédisposés, pour être restés assis quelques heures sur un siége froid et humide. »

En outre, les régions froides sont celles où cette maladie se rencontre ordinairement ; et l'on peut dire que les pays d'élection de la gravelle sont la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et la Russie. On l'observe rarement dans les autres contrées de l'Europe.

Sous les tropiques, au Japon, dans les Indes, à Madagascar, elle est à peu près inconnue.

Les eaux calcaires ont aussi été regardées par quelques auteurs comme une cause de

cette maladie; mais un chimiste, Caventou, a constaté qu'il est très-rare de trouver des graveleux dans le village d'Arcueil, où l'eau est chargée de carbonate de chaux.

Les symptômes de la gravelle sont la douleur, la chaleur, la pesanteur dans les reins ; des troubles variés dans l'émission de l'urine, qui peut être douloureuse, difficile, et même suspendue. Une fois émis, ce liquide laisse *à l'instant* se déposer une matière sablonneuse, *qui résiste sous le doigt*, et qui, par ces deux caractères, diffère essentiellement des autres sédiments de l'urine.

Le traitement de la gravelle doit s'adresser d'abord aux causes manifestes ou probables qui ont déterminé dans l'économie la formation des éléments qui composent les concrétions ; il faut tenter ensuite leur dis-

solution lorsqu'elles sont formées ; favoriser leur évacuation, et enfin combattre les accidents que leur présence dans les voies urinaires peut faire naître.

Nous conseillons l'usage des aliments végétaux, des boissons rafraîchissantes ; et, pour favoriser l'évacuation des concrétions lorsqu'elles arrivent trop difficilement à la vessie, de longues frictions sur les reins, avec des bains fréquents et prolongés.

On joindra à ces moyens la médication propre à prévenir la cristallisation des sels.

§ 5

MALADIES DE LA FEMME

I. Chlorose

Cette maladie tire son nom du teint jaunâtre particulier aux sujets qu'elle affecte. Elle est fréquente chez les personnes d'une constitution naturellement délicate ou affaiblie par des maladies antérieures, des excès ou des souffrances de tout genre. Les violentes émotions morales, les veilles ou le

sommeil trop prolongé et, en général, tous les débilitants y prédisposent.

« Une autre cause de la chlorose, dit M. le docteur Bouilleau, qui, chez les femmes, me paraît jouer un rôle plus important qu'on ne le pense généralement, c'est l'usage de corsets trop serrés, lesquels, par la pression qu'ils exercent, nuisent évidemment à l'absorption du chyle, à la circulation, et tendent à produire une sorte d'état atrophique de tous les viscères dont l'action libre et facile est une des conditions nécessaires à une bonne et complète nutrition. »

Selon nous, les modifications pernicieuses dans la quantité, le principe et la coloration du sang, occasionnés par l'énervation, l'atonie de certains appareils, de celui de la digestion en particulier, sont le point de départ de cette affection

Nous n'admettons pas, avec la médecine classique, que la suppression du flux mensuel soit une des causes immédiates de la chlorose ; ces deux états morbides sont produits par une seule disposition de l'organisme, savoir, un état de faiblesse générale.

Nous diviserons la chlorose en trois périodes : période d'invasion, période de confirmation, et période de dépérissement.

Dans la première, les symptômes de la chlorose viennent de l'estomac et des organes digestifs ; la malade a de fréquentes indigestions, elle ressent des douleurs vagues qu'elle attribue à la fatigue et aux courbatures, elle se plaint de maux de tête, de douleurs dans les côtes, dans les jambes : ces douleurs sont d'abord éloignées, intermittentes, puis elles se rapprochent de plus en plus et peuvent devenir continues. On re-

marque aussi quelques troubles dans les écoulements périodiques, tres-légers, du reste, et un peu de leucorrhée.

A la suite de ce désordre, le goût est altéré et devient capricieux. Si les malades sont gaies dans leur état normal, elles changent complétement de caractère et deviennent taciturnes ; elles ont des idées bizarres, une grande mobilité d'impression et de sentiment.

Le pouls diminue de force, la malade commence à ressentir des étouffements, des palpitations, de l'aphonie, dans certains moments, des accès de toux nerveuses, qui paraissent et disparaissent sans causes appréciables.

Cette période peut, suivant les circonstances, avoir une durée très-courte ou très-longue ; il est impossible d'en fixer le terme.

La seconde période est surtout caractérisée par la décoloration de la peau ; elle est d'un blanc jaunâtre et comme transparente ; cette couleur est plus prononcée sur les paupières, le pourtour des lèvres et le cou. Les yeux sont cernés avec une expression remarquable de langueur et de mélancolie.

Les malades deviennent indolentes, le moindre exercice les fatigue ; elles se laissent facilement aller au sommeil et passeraient volontiers toute leur vie au lit, quoiqu'elles y éprouvent des étouffements, et qu'elles n'y réparent pas leurs forces.

Leur susceptibilité et leurs caprices les rendent très-désagréables aux personnes qui les entourent. Les douleurs de tête, les éblouissements, les tintements d'oreilles deviennent de plus en plus rapprochés, et

même, selon M. le docteur Trousseau, on remarque parfois des symptômes d'hystérie, d'épilepsie et de chorée.

Les *menstrues* peuvent être complétement supprimées; si elles continuent, elles reviennent de moins en moins abondantes, à des époques de plus en plus irrégulières. Le sang est plus pâle, plus séreux, et quelquefois mêlé à un écoulement leucorrhoïque.

Cet état continuant longtemps, la peau devient sèche et froide, les palpitations sont plus fortes et d'une durée plus longue que dans la première période, les fonctions de la digestion s'altèrent de plus en plus et les vomissements deviennent fréquents.

Dans la troisième période, les accidents nerveux sont augmentés à tel point que la vie ne s'entretient plus que par une suite de spasmes et de douleurs ; aussi il se dé-

veloppe facilement des inflammations ; il survient un état fébrile continu, qui mine sourdement la malade.

Les syncopes arrivent et se continuent jusqu'à ce que l'une d'elles amène la mort. Cependant les symptômes nerveux cessent souvent un peu avant la fin de la vie, et la malade s'éteint dans un marasme qui résulte de l'épuisement.

D'après le tableau que nous venons de tracer de la chlorose, nous voyons que cette maladie est très-grave ; mais elle n'a pas toujours une terminaison si funeste ; nous pourrions même dire qu'elle n'est redoutable que si la débilité est extrême, et qu'il y ait absence complète de soins hygiéniques.

La médecine classique enraye la marche du mal, mais le guérit rarement, parce qu'elle combat les symptômes et ne cherche pas

suffisamment à fortifier les malades. Elle oublie, trop souvent, que pour les rétablir il faut, avant tout, leur donner du sang, puisque, comme nous l'avons déjà dit, la chlorose est produite par l'appauvrissement et l'altération de ce fluide.

Les personnes chlorotiques doivent éviter l'impression du froid et de l'humidité, vivre dans un air pur et sec, habiter un appartement vaste et bien aéré, exposé au midi ou à l'est : la campagne leur conviendra mieux que la ville.

Suivant la saison, les vêtements seront chauds ou légers ; ceux qui excitent légèrement la peau par la nature de leur tissu, comme les flanelles, devront être préférés.

Des frictions, des bains de courte durée et aromatisés assouplissent la peau et déter-

minent une légère excitation qui la rend plus apte à remplir ses fonctions.

L'usage des corsets trop étroits sera interdit ; le sommeil devra être suffisant pour réparer les forces, mais pas trop prolongé ; le lit ne sera ni trop mou ni trop chaud, de crainte d'augmenter la faiblesse.

Les aliments, variés selon les circonstances, seront réparateurs et appropriés aux forces digestives ; ils consisteront en substances animales, en plantes amères et aromatiques; on ordonnera du vin vieux, coupé avec de l'eau légèrement gazeuse. Souvent la perversion du goût et de l'appétit s'oppose à l'emploi de ces moyens ; aussi quand l'estomac des malades se refuse à digérer tout autre aliment que celui vers lequel se porte leur caprice, il faut y obtempérer si ce ne sont pas des substances évi-

demment nuisibles ; car, sans aucun doute, il vaut mieux que les malades prennent une nourriture moins tonique que de n'en pas prendre du tout.

Les chlorotiques devront éviter les passions vives, les émotions, la solitude. L'exercice, le plaisir, les distractions de toute espèce, dans des limites raisonnables, feront heureusement diversion à leurs souffrances et faciliteront la guérison.

Un grand nombre de médicaments ont été préconisés dans le traitement de la chlorose, mais le seul qui ait quelque valeur est le fer ; ses effets ne doivent pas étonner, si l'on considère que le fer entre dans la composition des globules du sang et que c'est la diminution de ces mêmes globules qui occasionne la chlorose. Le bouillon hygiénique des Malgaches, en rendant au sang les élé-

ments qui lui manquent, le reconstitue et lui donne le pouvoir d'exercer régulièrement son immense influence sur l'économie.

Cette propriété doit le faire considérer comme le spécifique le plus efficace pour guérir les *pâles couleurs*.

II. Leucorrhée

Cette maladie se remarque fréquemment chez les femmes d'un âge moyen; elle est beaucoup plus rare chez les jeunes filles avant la puberté et chez les femmes après la cessation du flux mensuel.

La leucorrhée est plus ordinaire à la ville qu'à la campagne, et elle se manifeste, le plus souvent, chez les femmes des deux clas-

ses extrêmes de la société, c'est-à-dire chez les indigentes, plus exposées à tout ce qui peut détériorer la constitution la plus robuste, et chez les riches qui, constamment livrées à l'influence énervante de la vie sédentaire et d'une nourriture trop recherchée, voient s'évanouir dans l'inaction des forces que la nature leur avait données pour se livrer à l'exercice.

Cette affection se développe, en général, avec lenteur. Ses symptômes sont : l'écoulement par la vulve d'un flux dont la couleur, la consistance et la quantité sont très-variables ; un prurit, plus ou moins incommode, dans l'organe utérin ; un sentiment d'ardeur en urinant ; une douleur dans les aines, au dos et au sacrum, etc., avec complication, trop souvent, d'accidents nerveux.

On remarque, chez les malades, de la pâ-

leur, des lassitudes, de l'inappétence, une certaine dépravation du goût, des douleurs d'estomac, des digestions pénibles.

Les prédispositions et les causes sont : une débilité originaire ou acquise de la constitution, la prédominance du système lymphatique, la chlorose, parfois, mais rarement, la pléthore.

Les flueurs blanches peuvent aussi être produites par l'usage des chaufferettes, l'abus des bains chauds ; des travaux trop pénibles, le frottage des parquets ; les veilles prolongées ; les délabrements d'estomac ; le changement de climat ; les virus syphilitiques, dartreux, scrofuleux, psoriques ; les frictions mercurielles ; la présence des ascarides ; en un mot, par tout ce qui peut augmenter l'extrême sensibilité de l'organe utérin.

Quelques affections morales prédisposent

à cette maladie, en affaiblissant l'économie, tels sont les chagrins, la crainte, le découragement, qui débilitent promptement, parce qu'ils troublent les fonctions importantes des organes essentiels de la vie.

Le traitement de la leucorrhée, pour être bien établi, doit être basé sur la connaissance des causes. Elles seules peuvent nous fournir des règles dans l'administration des médicaments; elles seules déterminent le moment où nous devons agir, pour ne pas laisser échapper l'occasion si souvent fugitive.

Le médecin ne doit chercher, dans certaines circonstances, qu'à entretenir les forces par un régime simple, tonique, l'usage d'un vin généreux, un exercice modéré, des frictions sur les reins et le long de la colonne vertébrale. D'autres fois, si l'inflammation

qui accompagne la leucorrhée est trop intense; et, s'il s'agit de calmer l'ardeur d'uriner, le prurit ou les douleurs, on emploie les injections et fomentations émollientes, les demi-bains, les boissons rafraîchissantes. Plus tard, on a recours à des substances plus énergiques, toniques et astringentes; et lorsqu'on soupçonne la présence des ascarides, on les combat par des injections aromatiques et vermifuges.

On ajoute à l'efficacité de ces moyens par l'usage des boissons amères, aromatiques ou martiales, du baume de la Mecque, de la térébenthine de Venise ou du nika-bé des Malgaches, etc.

Comme principe d'hygiène, nous recommandons l'habitation dans un lieu sec et chaud, les vêtements de laine, des frictions quotidiennes, les aliments toniques, un exer-

cice journalier, et surtout l'éloignement de toutes les circonstances qui peuvent contribuer à entretenir la maladie.

III. Stérilité

Foribus suspende coronam
jam pater es.....
(JUVÉNAL.)

Si nous en appelons au témoignage de toutes les femmes, si nous interrogeons leur cœur, toutes exprimeront le désir de devenir mères.

Mais prennent-elles le moyen de voir se réaliser ce vœu inspiré par la nature? comprennent-elles l'empire que leur santé exerce sur la génération?

Nous en doutons en les voyant trop sou-

vent s'affranchir des lois d'un régime conservateur.

Nous pourrions répéter aujourd'hui ce que Jean-Jacques Rousseau écrivait il y a plus d'un siècle :

« Les femmes, dites-vous, n'ont pas toujours des enfants ! non ; mais leur destination est d'en avoir.

« Quoi ! parce qu'il y a dans l'univers une centaine de grandes villes où les femmes vivent à l'encontre du sens commun, vous prétendez que l'état des femmes est d'avoir peu d'enfants ! Eh ! que deviendraient vos villes, si les campagnes, où les femmes vivent plus simplement, ne réparaient la stérilité des dames? »

C'est toujours vrai, dans les villes où les femmes ont une vie oiseuse, où les raffinements de la civilisation ont perverti leurs be-

soins et les moyens de les satisfaire, on voit des cas de stérilité extrêmement nombreux.

Dans les campagnes où la vie est simple, où le régime alimentaire est réduit au nécessaire, où le travail est continuel, l'infécondité est rare.

Nos dames rejettent les bienfaits de la lumière du soleil pour se confiner dans leurs appartements, au sein d'un air décomposé par les parfums ; leur alimentation est capricieuse et malsaine; leur sommeil est fâcheux et troublé, parce qu'il est sous l'influence de l'échauffement des veilles et de l'agitation des nerfs ébranlés par les passions, surexcités par les bals, les concerts, les spectacles et tout ce qui s'ensuit.

Les passions sont le feu du ciel qui vivifie; elles sont dans la nature humaine ce que sont les tempêtes dans l'atmosphère,

suivant l'expression d'Helvétius ; modérées, elles sont utiles ; lorsqu'on en abuse, elles agitent l'âme, altèrent les fonctions vitales et tuent le corps.

Ces causes diverses produisent une infinité de maux et surtout l'infécondité.

Si la civilisation a établi des distinctions, elle n'a pu changer les lois de la nature.

Certes, nous savons bien qu'on ne peut assujettir les femmes de la ville aux mêmes travaux et à la même existence que celles de la campagne, mais nous prétendons qu'un régime raisonnable, qui n'exige qu'une attention facile et de la bonne volonté, peut réussir à couvrir la dépense des forces et à conjurer les mauvais effets de notre manière de vivre.

Les dames jalouses de se voir revivre dans un enfant, et de jouir de toutes les délices at-

tachées au titre de mère, pourraient-elles se refuser à de légers sacrifices.

En exceptant les vices constitutionnels, la stérilité reconnaît trois causes principales : la faiblesse, l'extrême prédominance du système nerveux, qui porte le trouble dans l'économie tout entière, surtout dans les organes de la génération ; et l'embonpoint qui agit de deux façons, soit en noyant les organes dans la graisse, soit en les rendant malades.

Ces trois sources d'infécondité sont facilement guéries par un régime approprié.

Ce régime consiste à s'emparer, en quelque sorte, du mouvement nutritif, à le diriger méthodiquement et dans un but déterminé ; à modifier, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, la structure intime des or-

ganes, sans employer d'autres moyens que l'alimentation et l'exercice.

L'inaction affaiblit le corps, dit Celse, et le travail le fortifie; la première amène une veillesse prématurée; le second prolonge l'adolescence.

Si l'exercice doit concourir avec une alimentation particulière à rétablir le jeu des organes de la génération, il importe de le bien définir : nous entendons parler du mouvement physique, varié et adapté à chaque âge, coupé, à intervalles réguliers, par les exercices de l'intelligence.

Dans le but de modifier le tempérament et de remplacer peu à peu les mauvaises chairs par d'autres, plus fermes, plus neuves et plus saines.

Il serait impossible d'indiquer un régime absolu, parce qu'il faut tenir compte des

lieux, des tempéraments, de l'âge et du genre de vie des malades.

Voici cependant quelques préceptes généraux :

Les vêtements consacrés à protéger le corps contre les influences de l'atmosphère ont, en eux-mêmes, une action réelle ; ils peuvent nuire par leur disposition. Le corset, par exemple, que la coquetterie engage à serrer outre mesure, peut avoir une influence fâcheuse sur la génération ; il faudra donc ne pas s'étouffer autant que par le passé.

Le lit, destiné au repos et à la réparation des forces, doit être plutôt élastique que mou.

Ces lits de plume et d'édredon, inventés par le luxe et la mollesse, dans lesquels on est enseveli, doivent être abandonnés ; ils ont le double inconvénient de pro-

voquer des sueurs et de disposer aux hémorrhagies.

Parmi les soins extérieurs du corps, les bains, les ablutions, les injections méritent une attention particulière; ils favorisent les fonctions des tissus, et constituent des agents préservatifs des affections nerveuses.

Les femmes qui ont un tempérament lymphatique, doivent solliciter le développement du système musculaire, en relevant les forces digestives et favorisant la nutrition.

Celles qui sont nerveuses, doivent s'abstenir avec soin des aliments stimulants, parce qu'ils sont susceptibles d'augmenter l'éréthisme utérin.

Celles qui sont affligées d'un trop grand embonpoint, doivent parer à cet inconvénient par le régime spécial, et même par un traitement contre l'obésité.

Nous recommandons surtout de renoncer momentanément à la danse, aux veilles, aux émotions fortes, et aux écarts de conduite.

Nous ajouterons que souvent la conception a lieu sans qu'on le soupçonne, mais que l'embryon est entraîné par les hémorrhagies mensuelles, chez certaines femmes d'une débilité très-grande ou d'une susceptibilité nerveuse immodérée

Pour terminer par une parole consolante, nous dirons que toutes les jeunes femmes sont susceptibles de devenir mères et qu'il est presque toujours possible de leur donner la fécondité par un régime savamment combiné, dont le principal élément est l'usage du bouillon hygiénique des Malgaches.

IV. Considérations sur les diverses époques de la vie des femmes

Dans son enfance, la petite fille goûte des plaisirs sans mélange; elle a une joie naïve, une gaieté franche et aimable; les causes les plus légères occasionnent chez elle des impressions aussi vives que passagères ; sa jeune imagination embellit tous les objets qui l'entourent ; une piquante étourderie et une inconstance extrême, font varier sans cesse, d'une manière enchanteresse, la scène de cet âge.

Cependant l'œil observateur les verra, dans leurs jeux, commencer, par une sorte d'instinct naturel, le rôle auquel la nature les destine ; il verra quels soins une petite

fille prend de sa poupée, avec quel goût elle réunit les diverses pièces de sa toilette et l'adresse avec laquelle elle l'habille et la déshabille. La sollicitude et la tendresse qu'elle lui prodigue ne sont-elles pas les premiers rayons de l'amour maternel ?...

C'est ainsi qu'elle arrive, par une route semée de fleurs, à cette brillante et orageuse époque où tout va prendre chez elle une face nouvelle.

Dans cette seconde période, la nature travaille à mettre la femme en état d'accomplir sa mission. Son corps éprouve une secousse générale qui va frapper avec une force particulière deux parties opposées par leur siége, différentes par leurs fonctions, mais devant concourir l'une et l'autre au grand acte de la maternité.

Tout s'anime dans la jeune fille ; les formes prennent plus de consistance, le sang circule avec plus de force et d'activité, et de ce nouvel état résulte une surabondance de vie qui cherche à s'épancher.

Alors surgit une série de symptômes pénibles, tels que douleurs dans les reins, aux lombes et au-dessus du pubis, pesanteur et engourdissement des parties adjacentes, lassitude générale, inquiétude dans les membres, mouvements fébriles, mélancolie sans cause apparente ; puis, le flux naturel s'établit et le calme renaît.

Tous les mois, ou à des intervalles de vingt-six à vingt-huit jours, les femmes pubères ont une hémorrhagie des organes de la génération.

C'est le signe de l'aptitude à procréer, c'est la séve de la vie sexuelle.

Pendant la durée de cette fonction, le système nerveux éprouve diverses altérations très-marquées.

On les reconnaît à la susceptibilité extrême qui rend les femmes plus sensibles à toutes les impressions morales ; les organes des sens sont aussi plus irritables, l'imagination prend une activité insolite et quelquefois il se manifeste des accidents spasmodiques pour la moindre cause.

Pendant que ces phénomènes s'accomplissent, elles ont un aspect de souffrance, un air de langueur qui se caractérise surtout par la teinte obscure du contour des yeux.

Le flux mensuel commence de quatorze à dix-huit ans dans nos climats ; néanmoins il est avancé ou retardé par une foule de circonstances que nous pouvons réduire à

trois principales : la température du lieu, la constitution du sujet, et son genre de vie.

Dans les climats les plus chauds de notre planète, la plupart des jeunes fille sont nubiles à dix ans, mais à mesure qu'on s'éloigne de la ligne équatoriale, les règles sont plus tardives.

Les jeunes personnes douées d'un tempérament nerveux éprouvent cette première évacuation bien avant celles qui ont un tempérament lymphatique.

Une vie laborieuse retarde son apparition dont l'oisiveté, au contraire, avance l'avénement.

Il vaut mieux qu'elles se montrent trop tard que trop tôt.

Aussi ne faut-il pas hâter ce moment comme on a souvent l'habitude de le faire,

en se guidant d'après cette hypothèse, que toutes les maladies de jeunes filles proviennent de troubles dans les menstrues. Mais lorsqu'il y a lieu, il est fort essentiel d'aider la nature.

Les suites de la suppression sont, la phthisie, l'hystérie, le marasme et surtout la chlorose.

La précaution la plus importante est donc de bien distinguer la suppression morbide du retard naturel, et la règle est de n'admettre la première que quand on a déjà remarqué les efforts de la nature tendant à établir le flux périodique.

Dans ce dernier cas, toujours fidèle à sa méthode rationnelle, la médecine indienne n'emploiera pas de suite les médicaments emménagogues ; elle commencera par aller

à la recherche de la cause qui peut varier beaucoup.

Le traitement nécessaire pour corriger cette fonction irrégulière, ou momentanément suspendue, présente de sérieuses difficultés.

On doit d'abord écarter les causes éloignées ; si le mal ne cède pas, on combat la disposition générale et la faiblesse du système utérin par l'usage du *quassia amara*, du quinquina, de certaines préparations martiales, etc., et surtout par le régime du bouillon hygiénique.

Il faut absolument suspendre l'emploi des médicaments emménagogues aux approches et pendant la durée des règles.

Les accidents graves, si souvent produits par l'abus des remèdes auxquels se livrent

un grand nombre de femmes en sont la preuve manifeste.

La suppression subite du flux mensuel pendant son écoulement dépend d'un refroidissement, d'un écart de régime ou d'une émotion morale.

Les femmes ne sauraient donc trop s'observer pendant cette époque, car la moindre imprudence peut amener une maladie que le danger accompagne souvent de près.

De là les préceptes suivants :

Eviter toutes les causes de refroidissement et d'échauffement, telles que les bals, les aliments lourds et indigestes, les affections morales trop vives, les médicaments, surtout les purgatifs et les bains.

Il faut respecter le flux mensuel même dans les maladies, et ne s'écarter de cette règle que dans les cas où la vie court un

danger assez pressant pour qu'il y ait nécessité de recourir aux médicaments sans se laisser arrêter par aucune autre considération.

Les évacuations cessent pendant la grossesse et pendant l'allaitement.

La mère commence alors un nouveau mode d'existence ; et elle a trop souvent le tort de ne plus s'occuper que du nouvel être auquel elle a donné le jour. Elle le tient dans ses bras, lui prodigue tous les soins, étudie son langage, devine ses besoins, éloigne de lui tout ce qui pourrait nuire à sa frêle existence; la nuit même ne peut la détacher de son enfant ; des sollicitudes continuelles, des craintes souvent imaginaires viennent l'inquiéter, troubler son

repos, et même compromettre sa santé pour le garantir d'un danger idéal.

Nous lui rappellerons que la vie de l'enfant est subordonnée à la bonne qualité du lait, qui est sa seule nourriture, et par conséquent à l'état de la mère.

Par tendresse maternelle, elle doit donc soigner sa propre santé avec une grande attention ; son régime doit être fortifiant et réparateur ; la veille et le sommeil doivent se succéder mutuellement dans les temps fixés par la nature.

A mesure que l'enfant avance en âge, la mère lui donne, outre son lait, des aliments appropriés à la délicatesse de ses organes, et lorsqu'il a acquis les moyens de vivre indépendant, elle supprime la lactation ; à ce moment, les humeurs cessent de se porter vers les seins, les règles reparaissent et

continuent jusqu'au retour de l'âge, à moins qu'une seconde grossesse, ou des causes accidentelles, ne viennent les supprimer.

Dans nos climats, la cessation de la vie sexuelle a lieu de quarante-cinq à cinquante ans.

Elle se présente de deux manières :

Tantôt le flux sanguin s'arrête subitement, ce qui est toujours fâcheux, tantôt il diminue peu à peu, manquant une fois, deux fois, puis reparaissant et devenant de plus en plus rare jusqu'à ce qu'il cesse tout à fait.

Cette période exerce une influence décisive sur la vie des femmes ; aussi l'appelle-t-on, avec raison, *l'âge critique*.

Ses effets sont de deux sortes : avantageux chez certaines personnes, qui semblent alors, pour ainsi dire, rajeunir ; très-fâcheux chez

beaucoup d'autres, qui éprouvent des vomissements de sang, des flux séreux et blanchâtres, des spasmes, des squirrhes, des cancers, des maladies nerveuses.

Dans quelle classe de la société observons-nous plus particulièrement ces différents troubles? — Chez les femmes du monde, habituées à toutes les délicatesses du luxe, vivant au milieu d'une atmosphère malsaine, dont la santé est détériorée par le tumulte des passions, la profusion des mets, l'abus des parfums. Voyez, au contraire, les femmes de la campagne; chez celles-ci, le retour d'âge est presque sans orage; grâce à l'air qu'elles respirent, à leur vie frugale, aucun accident ne vient troubler leur existence à la période critique.

Pour opposer le traitement convenable aux symptômes provoqués par ce chan-

gement constitutionnel, il faut avoir une idée exacte de l'état dans lequel se trouve alors la femme malade, et suivre les indications fournies par son tempérament et les accidents qui se produisent.

Si, nous arrêtant ici, nous laissons de côté plusieurs autres affections chroniques, dont l'incurabilité est plus apparente que réelle, c'est parce que les détails dans lesquels nous sommes entré suffisent surabondamment à faire apprécier notre méthode.

Qu'il nous soit permis de le dire : les descriptions des maladies qui précèdent n'ont pas été empruntées aux auteurs que l'on consulte généralement quand on a besoin de s'éclairer. Nous les avons prises sur nature, en examinant, en interrogeant de nombreux malades, amenés par les insuccès

de la médecine classique, et que nous avons eu le bonheur d'arracher à leurs vieilles souffrances par la médecine naturelle.

Finissons par quelques avis consolants ou salutaires :

1° L'espoir de la guérison doit subsister chez le malade, alors même qu'il éprouverait simultanément les principaux symptômes de plusieurs affections, et que son état se serait grandement aggravé par la durée du mal ou l'administration maladroite de remèdes contraires.

2° Les maladies, si multiples ou si variées, engendrées par les mille causes de détérioration physique et morale qui menacent ou assiégent toutes les classes des sociétés modernes, ont une telle conformité de nature et se touchent par tant de points que le traitement n'a besoin, pour s'appliquer aux

unes ou aux autres, que de simples modifications.

3° Ce traitement, quand il est formulé par la médecine naturelle, est, en général, si facile, qu'il exige rarement qu'on suspende ses travaux, plus rarement encore qu'on quitte son domicile pour se rapprocher du médecin.

On peut l'entreprendre, le plus souvent, sans avoir vu le malade, à la seule condition qu'il écrira ou fera écrire sous sa dictée les phénomènes les plus saillants de son mal, et qu'il fera connaître les remèdes qu'on leur a déjà opposés.

4° Si nous avons pris soin d'élaguer de ce livre les expressions techniques et de tout exprimer en mots vulgaires, c'est que, dans la guérison des maladies chroniques surtout, il est indispensable que le malade et celui

qui aspire à le guérir se comprennent aussi parfaitement que possible, pour s'aider réciproquement ou du moins pour ne pas se contrarier.

5° Notre méthode, qu'on nous permette de le répéter quand même, est le résultat de l'étude approfondie de la médecine des Hindous et principalement de celle des Malgaches.

Les Malgaches n'ont pas de livres, mais la tradition en tient lieu ; et, transmise de père en fils, leur science médicale n'en est que plus positive et plus pratique. Socrate n'a jamais écrit ; sa philosophie n'en est cependant ni moins belle ni moins connue.

Les médecins malgaches sont, au point de vue de la mémoire, de véritables phénomènes. Leur tête est un dictionnaire vivant, qui contient et retient sans peine les princi–

pes et les détails si multiples de leur thérapeutique traditionnelle. Fiers de cette faculté merveilleuse, ils traitent l'écriture avec un dédain superbe; les livres sont, à leurs yeux, de la science morte.

Pour eux, tout traitement se résume dans ces trois mots : *calmer, purifier, fortifier.*

Ils n'emploient que des végétaux, sans aucun de ces médicaments-poisons que la médecine européenne considère comme indispensables.

Dans les maladies aiguës, cette médication éteint le feu; dans l'état chronique, elle arrête l'incendie et répare ses ravages; tout cela, sans agents perturbateurs ou toxiques. Aucune fonction n'est troublée; au contraire, le jeu de tous les organes tend à se régulariser; le cœur et les poumons recouvrent la liberté de leurs mouvements, etc.

L'amélioration est rapide, mais sagement progressive, parce que la prudence exige un temps plus ou moins long, selon le degré du mal, pour en détruire la cause et refaire, sans rien compromettre, toute une constitution.

6° Toute autre explication serait superflue ; les cures remarquables opérées par nous à Paris, depuis plus de dix ans, l'appréciation publique et favorable de notre méthode par des juges éclairés et sévères, qu'on n'accusera ni de partialité ni de trop de sympathie pour les nouveautés médicales qui se produisent en dehors des facultés, ne laissent absolument rien à désirer. Elles constituent une épreuve décisive dans laquelle la puissance des faits a triomphé complétement de la force de l'habitude, de l'inertie de la routine, de la répulsion des

préjugés; et ces faits parlent d'autant plus haut que chacun peut les vérifier et les juger lui-même (1).

7° Nous aurions voulu joindre à l'histoire des maladies un formulaire de la thérapeutique malgache, mais il aurait eu plus d'inconvénients que d'avantages.

Quelques-unes des substances employées en médecine indo-malgache se trouvent, il est vrai, dans les drogueries et herboristeries de l'Europe; mais, le plus souvent, elles sont vieilles, avariées et dépouillées de tout principe actif. Elles ne soulageraient pas les malades qui seraient tentés d'attribuer cet

---

(1) Les journaux de France et de l'étranger ont consacré à l'examen de notre méthode de nombreux articles dont la plupart étaient pour nous de véritables éloges.

Voir *le Moniteur Universel* (journal officiel) du 16 mars 1858, et tous les journaux de la dernière quinzaine de juillet de la même année.

insuccès à la méthode elle-même. En outre, notre mode de traitement, comme tous les autres, est d'autant plus efficace qu'il est mieux appliqué et plus savamment dirigé.

8° Les excellentes relations conservées par nous avec des habitants de diverses contrées lointaines que nous avons visitées, et notre correspondance suivie avec Madagascar, nous mettent à même de nous procurer facilement les matières premières dont nous manquons ; et nous espérons voir prochainement l'un des notables pharmaciens de Paris joindre à son officine un assortiment complémentaire des agents de la médecine naturelle qui constituent la thérapeutique indo-malgache. Alors, et alors seulement, nous pourrons publier avec fruit, dans un traité de matière médicale spéciale, les for-

mules des préparations indiennes et malgaches.

En attendant, les malades continueront de s'adresser aux médecins qui ont adopté notre méthode et qui l'appliquent avec notre agrément, sous notre direction immédiate. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que malades et médecins trouveront toujours en nous, les premiers, un intermédiaire à la fois empressé et réservé, et les seconds, un conseiller désintéressé et discret, qui ne dépassera jamais les limites dans lesquelles doit s'exercer leur libre initiative.

9° Nous avons souvent parlé du bouillon hygiénique des Malgaches; c'est, en effet, parce que nous y attachons une grande importance; que ses divers modes d'action et ses effets curatifs se sont souvent retrouvés sous notre plume. Si nous y revenons en-

core, c'est qu'en raison de ses propriétés toniques, réparatrices et dépuratives, il est susceptible de guérir un grand nombre de maladies, particulièrement les maladies des voies digestives, et d'épuisement; et que, dans toutes les autres affections chroniques, il soulage à la fois et prépare la guérison.

L'usage quotidien du bouillon hygiénique, auquel on ajoute, tous les cinq ou six jours, une pilule légèrement purgative pour assurer son action et la compléter, constitue le traitement le plus simple et le plus efficace qu'on puisse imaginer. On guérit ainsi, sans autre remède, un grand nombre de maladies chroniques réputées incurables. Les bouillons fortifient et dissolvent, peu à peu, les concrétions, ou dépôts morbifiques, les pilules les expulsent : débarrassée de leur

présence, l'économie subit une véritable résurrection.

On ne saurait rien comparer à l'étonnante efficacité de la pilule hygiénique combinée, que les habitants de Madagascar ajoutent à leur bouillon, si efficace déjà par lui-même. A leur exemple, nous en faisons usage constamment, et nous sommes chaque jour plus émerveillé des guérisons inespérées qu'elle nous aide à opérer.

10° Nous avons en notre possession beaucoup de lettres de remercîment, et nous sommes autorisé à les publier; mais nous n'en ferons rien. La médecine naturelle a fait ses preu- ves; ses succès ne sont plus discutés; citer de nouveaux noms, publier de nouveaux cas de guérisons, ce serait douter de son éton- nante efficacité.

Nous avons publié chez Dentu, en 1858, une brochure intitulée : *la Médecine naturelle devant ses juges et devant l'opinion*, avec un très-grand nombre de déclarations de guérisons authentiquement constatées. Ceux qui voudront la consulter y trouveront, avec des détails sur les maladies, le nom et la demeure des personnes guéries. Ils trouveront également des cures remarquables dans un ouvrage publié en 1862, sous ce titre : *la Médecine naturelle indo-malgache et la thérapeutique européenne*. Dentu, éditeur.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION..... 1

CHAPITRE PREMIER.

Histoire rapide de la médecine naturelle..... 1
§ 1er.— Médecine naturelle chez les anciens..... 1
§ 2. — De la médecine naturelle au moyen âge.... 25
§ 3. — Histoire de la médecine naturelle dans les temps modernes..... 30
§ 4. — Conclusions..... 37

CHAPITRE II.

De l'île de Madagascar et de la médecine naturelle chez les Malgaches..... 45
§ 1er.— De la médecine malgache en général..... 45
§ 2. — Comment l'auteur a été amené à s'initier à la médecine malgache..... 51
§ 3. — L'île de Madagascar..... 61

Pages.
§ 4. — Flore médicale de Madagascar..... 76
§ 5. — Des indigènes et des médecins de Madagascar. 89
§ 6. — Conclusions générales relatives à la médecine naturelle..... 102

CHAPITRE III.

De l'application de la médecine naturelle..... 113
§ 1er. — Du corps humain considéré au point de vue de la médecine naturelle..... 113
§ 2. — De la maladie..... 122
§ 3. — De l'hygiène en général..... 133
§ 4. Hygiène des fonctions fondamentales de la vie. 141
I. De la respiration..... 141
II. De la nutrition..... 145
III. De la digestion..... 154
IV. Des vêtements..... 157
V. Des bains..... 159
VI. Du flux mensuel..... 161
§ 5. — Hygiène des quatre âges..... 163
I. De l'enfance..... 163
II. De l'adolescence..... 167
III. De l'âge adulte..... 171
IV. De la vieillesse..... 173

CHAPITRE IV.

Application de la médecine naturelle à la guérison des maladies particulières..... 181
§ 1er. — Thérapeutique générale de la médecine naturelle..... 181
§ 2. — Thérapeutique particulière de quelques maladies chroniques avec prédisposition et diathèse.. 188

Pages.

I. Obésité..... 188
II. Goutte..... 204
III. Rhumatis nes..... 211
IV. Diabète..... 217
V. Cancer..... 227
VI. Scrofules..... 232
VII. Syphilis..... 239
§ 3. — Thérapeutique particu ière des maladies de la peau..... 244
§ 4. — Thérapeutique particulière des maladies des organes de la vie..... 250
§ 5. — Maladies de la moelle épinière..... 256
§ 6. — Fièvres intermittentes..... 262

CHAPITRE V.

Application de la médecine naturelle à la guérison des maladies particulières (suite)..... 267
§ 1. — Maladies nerveuses..... 267
I. Névralgies..... 267
II. Céphalalgie..... 270
III. Hypocondrie, spleen des Anglais..... 274
IV. Hystérie..... 280
V. Epilepsie..... 286
§ 2. — Maladies des voies respiratoires..... 294
I. Angine laryngée et Aphonie..... 294
II. Catarrhe pulmonaire, ou bronchique..... 297
III. Phthisie pulmonaire..... 301
IV. Asthme..... 325
§ 3. Maladies des voies digestives..... 334
I. Gastrite..... 334

Pages.

II. Gastro-entérite..... 341
III. Hépatite chronique..... 343
IV. Constipation..... 348
V. Hémorrhoïdes..... 350
VI. Vers intestinaux..... 352
§ 4. — Maladies des voies urinaires..... 360
I. Incontinence d'urine..... 360
II. Rétention d'urine..... 362
III. Catarrhe vésical chronique..... 363
IV. Gravelle..... 366
§ 5. — Maladies de la femme..... 371
I. Chlorose..... 371
II. Leucorrhée..... 381
III. Stérilité..... 386
IV. Considérations sur les diverses époques de la vie des femmes..... 395
Postface..... 409

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. Paul Dupont, 45, rue de Grenelle-St-Honoré.

PARIS. — Imprimerie de PAUL DUPONT, rue de Grenelle Saint-Honoré, 15.